

Psychanalyse :

les dessous du divan

Hors-série



Un statut scientifique usurpé

Complexe d'Œdipe, refoulement, interprétation des rêves... autant de mythes !

Des thérapies entre occultisme et suggestion

Une place injustifiée et illégitime dans la société

Avec la contribution de :

Pascal Picq, Michel Onfray, Jean Bricmont, Jacques Van Rillaer, Jacques Bénesteanu...

SCIENCE

... et pseudo-sciences

Comité de rédaction

Jean-Paul Krivine (rédacteur en chef),
Brigitte Axelrad, **Pierre Blavin**,
Martin Brunschwig,
Esteve Freixa i Baqué, **Nicolas Gauvrit**,
Philippe Le Vigouroux,
Bruno Przetakiewicz, **José Tricot**.

Ce numéro hors-série a été coordonné par
Brigitte Axelrad.

Secrétariat de rédaction :
Pierre Blavin, **Nadine de Vos**.

Relectures : **Brigitte Axelrad**, **Martin Brunschwig**,
Esteve Freixa i Baqué.

Mise en page : **Jean-Paul Krivine**

Imprimeur : Bialec S.A. Nancy.

N° commission paritaire : 0411 G87957
ISSN 0982-4022. Dépôt légal : à parution.
Directeur de la publication : **Michel Naud**.

Les articles signés n'engagent pas nécessairement le point de vue de la rédaction.

afis

Association Française pour l'Information Scientifique

Anciens présidents

Michel Rouzé, fondateur (1969-1999)
Jean-Claude Pecker (1999-2001)
Jean Bricmont (2001-2006)

Conseil d'administration

Président d'honneur : **Jean Bricmont**
Président : **Michel Naud**
Sébastien Colmerauer (secrétaire général),
Roger Lepeix (trésorier), **Igor Ziegler** (trésorier
adjoint), **Stéphane Adrover**, **Yvette Dattée**,
Marc Fellous, **Michel Grosmann**, **Vincent
Laget**, **Guillaume de Lamérie**, **Philippe Le
Vigouroux**, **Jacques Poustis**.

afis - Science et pseudo-sciences

14, rue de l'école Polytechnique, 75005 Paris

Parrainage scientifique

Jean-Pierre Adam (archéologue, CNRS, Paris). **André Aurengo** (professeur des universités-praticien hospitalier de Biophysique et médecine nucléaire, membre de l'Académie de Médecine, Paris). **Jean Bricmont** (professeur de physique théorique, Université de Louvain-la-Neuve, Belgique). **Henri Broch** (professeur de physique et de zététique, Nice). **Henri Brugère** (docteur vétérinaire, professeur émérite de Physiologie-Thérapeutique à l'école nationale vétérinaire d'Alfort). **Yvette Dattée** (directeur de recherche honoraire de l'INRA, membre de l'Académie d'agriculture de France). **Marc Fellous** (professeur de médecine, Institut Cochin de Génétique Moléculaire). **Léon Guéguen** (nutritionniste, directeur de recherches honoraire de l'INRA, membre de l'Académie d'agriculture de France). **Louis-Marie Houdebine** (biologiste et directeur de recherche au centre de l'INRA de Jouy-en-Josas). **Bertrand Jordan** (biologiste moléculaire, directeur de recherche émérite au CNRS, Marseille). **Philippe Joudrier** (biologiste, directeur de recherche à l'INRA). **Jean-Pierre Kahane** (professeur de mathématiques, membre de l'Académie des Sciences). **Jean de Kervasdoué** (professeur au Conservatoire National des Arts et Métiers, membre de l'Académie des Technologies). **Marcel Kuntz** (biologiste, directeur de recherche au CNRS). **Gilbert Lagrue** (professeur honoraire à l'Hôpital Albert Chenevier de Créteil). **Hélène Langevin-Joliot** (physicienne nucléaire, directrice de recherche émérite au CNRS). **Guillaume Lecoindre** (professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle, directeur du département Systématique et évolution). **Jean-Marie Lehn** (professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences, Prix Nobel de chimie). **Jean-Claude Pecker** (professeur honoraire d'astrophysique théorique au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences). **Arkan Simaan** (professeur agrégé de physique, historien des sciences). **Alan Sokal** (professeur de physique à l'Université de New York et professeur de mathématiques à l'University College de Londres). **Jacques Van Rillaer** (professeur de psychologie, Belgique).

Le déclin d'une illusion

Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, la psychanalyse et Sigmund Freud occupent une place particulière dans la sphère intellectuelle, dans l'enseignement et dans les pratiques thérapeutiques. Le système, souvent appelé freudisme, a dominé les élites et les médias dans certains pays pendant environ 40 ans. La France et l'Argentine ont été et restent encore les pays les plus influencés par ce système de pensée.

Plusieurs facteurs peuvent expliquer la pénétration des idées de Freud dans l'opinion publique, dans les médias et chez les thérapeutes.

- Des concepts simples qui se sont imposés comme des vérités indiscutées : l'Inconscient, le refoulement, le complexe d'Œdipe, etc. Ces concepts sont devenus des lieux communs dans le langage courant très largement utilisés pour expliquer des attitudes et des comportements de l'homme.
- La psychanalyse est enseignée à tous les lycéens en cours de philosophie à la fin du cursus secondaire. Son approche simpliste qui semble universelle a séduit des générations de professeurs et d'élèves.

Éditorial

L'université a repris dans ses enseignements de psychologie la psychanalyse comme pivot de son enseignement. La majorité des médias ont leurs psychanalystes attitrés pour apporter le point de vue de la

psychanalyse sur n'importe quelle catastrophe ou dossier de société.

- La psychanalyse se présente comme utilisant une approche scientifique. Elle a la prétention de tout expliquer principalement par la sexualité infantile et ses traumatismes.
- Une formation scientifique insuffisante des psychothérapeutes en neurologie, génétique, etc. comme l'a relevé le psychiatre Christophe André, lors d'un débat avec Simon Kipmann : « *Hélas, dans les facs de psycho, les étudiants sont majoritairement formés sur une base quasi exclusive de références psychanalytiques. Ils ne sont que très peu au fait des avancées de la neuro-anatomie, de la neurobiologie, de la génétique et de la pharmacologie, très peu ouverts aux thérapies autres qu'analytiques. Beaucoup de nos psychologues ne sont pas préparés de façon éclectique à soigner la souffrance psychologique.* »¹

Dans les années 80, les intellectuels états-uniens, qui avaient adhéré au freudisme, ont commencé à remettre en question la domination sans partage de la psychanalyse. Dans le monde francophone, ce mouvement a été beaucoup plus tardif. Des précurseurs en ont été Jacques Van Rillaer avec *Les illusions de la psychanalyse* (1995), Jacques Bénesteau avec son ouvrage *Mensonges freudiens* (2002). Mais c'est surtout avec les auteurs du *Livre Noir de la psychanalyse* (2005), puis tout récemment avec Michel Onfray et *Le crépuscule d'une idole, l'affa-*

.../..

../..

bulation freudienne, que cette remise en cause a atteint le grand public.

La contestation a porté à la fois sur la scientificité de la théorie, sur les succès thérapeutiques allégués, sur la malhonnêteté scientifique et sur le mystère qui entoure toujours une partie des écrits de Freud.

Mais la remise en cause la plus radicale, pour la théorie psychanalytique, est venue des progrès de la science qui ont battu en brèche les explications farfelues du courant psychanalytique sur des pathologies dont on ignorait l'origine et qui trouvent aujourd'hui des explications, certes encore partielles, grâce aux progrès de la psychologie scientifique, des neurosciences, de la génétique et des outils d'exploration fonctionnelle du cerveau comme l'IRM (cf. le cas de l'autisme).

Sur le terrain de la pratique thérapeutique, la remise en cause est apparue avec le développement de traitements montrant une meilleure efficacité, et surtout rigoureusement évalués, que ce soient les thérapies cognitivo-comportementales (TCC) ou le traitement psychiatrique des addictions, des dépressions.

L'évaluation collective rassemblée dans un rapport de l'Inserm 2004² a déclenché un tir de barrage des psychanalystes, première réaction d'ampleur à un profond mouvement de remise en cause. Le ministre de la santé de l'époque a pris alors la décision de retirer ce document du site de son Ministère, au mépris de la science et de l'intérêt des patients. Aujourd'hui les psychanalystes se sentent contestés et craignent de perdre une partie de leur clientèle. C'est peut-être la raison des attaques violentes contre les TCC, accusées encore récemment de pratiquer le « dressage humain », en utilisant prétendument les méthodes de Pavlov et du Dr Coué. Les attaques contre les personnes (allant jusqu'aux accusations d'antisémitisme) font aussi partie de cette défense désespérée.

Ce numéro spécial de *Science et pseudosciences* se propose d'apporter dans ce débat une réflexion sur trois volets : le statut scientifique de la psychanalyse, la réalité des allégations thérapeutiques des psychanalystes, et la place injustifiée occupée par la psychanalyse dans l'espace public (santé, justice, médias, etc.). Ainsi, le lecteur pourra découvrir ou mieux comprendre ce que Aldous Huxley appelait la « supercherie » du 20^e siècle.

Science et pseudo-sciences

Ce numéro hors-série a été coordonné par Brigitte Axelrad. Nous remercions également Jacques Van Rillaer pour l'aide apportée, à la fois comme auteur et comme lecteur toujours attentif et disponible.

¹ *Lefigaro.fr*, 24 octobre 2005, Simon Daniel Kipman et Christophe André, « Le difficile héritage de Sigmund Freud ». Propos recueillis par Frédéric Fritscher, Marie-Laure Germon et Alexis Lacroix : <http://www.recalcitance.com/freudFigaro.htm>

² « Psychothérapie, trois approches évaluées » Éditions Inserm, ISBN 2-85598-831-4, 568 pages, Février 2004. www.inserm.fr/content/download/7356/56523/version/1/file/psychotherapie%5B1%5D.pdf

Le déclin d'une illusion

La psychanalyse aura marqué le 20^e siècle. C'est à partir de 1895 que Sigmund Freud développe sa théorie qui sera ensuite reprise sous des formes très variées, parfois antagonistes quant à leurs principes, en fonction des écoles et des thérapeutes. Après avoir largement régné, au milieu du siècle, dans le monde de la psychologie et de la psychiatrie, la psychanalyse a été progressivement remise en cause, en particulier dans les pays anglo-saxons, avec le développement de la psychologie expérimentale, et plus généralement, celui de la médecine fondée sur les faits (*evidence-based medicine*).

À l'orée du 21^e siècle, dans la majorité des pays, la psychanalyse n'est plus enseignée comme une théorie fondamentale dans les cursus médicaux ou psychologique. Certains pays font encore exception, en particulier la France et l'Argentine. Toutefois, le même mouvement se dessine maintenant en France, avec les mêmes causes : les avancées de la médecine scientifique, celle qui se soucie d'évaluer et valider ses résultats sur la base d'expériences.

**Analyses psychologiques et psychanalyses :
un capharnaüm** (*Jacques Van Rillaer*).....4

La Chute de la Maison Freud (*Jacques Bénesteau*)13



Analyses psychologiques et psychanalyses : un capharnaüm

Jacques Van Rillaer

Jacques Van Rillaer est professeur émérite de psychologie à l'Université de Louvain.



Le mot « analyse » est emprunté au grec *analysis*, « décomposition », « résolution ». Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, dirigé par Alain Rey¹, il « désigne d'abord une décomposition d'éléments de nature intellectuelle et abstraite, une critique, puis un procédé de raisonnement (1641). À la même époque, en logique (1637), il s'oppose à synthèse. Il s'applique aussi à la décomposition des éléments du discours (1775), par exemple dans *analyse logique*, *analyse grammaticale* (1778). Le mot est entré dans l'usage courant, notamment à propos de l'examen psychologique du comportement au XVIII^e siècle. »

Analyses psychologiques

L'expression « analyse psychologique » apparaît dès le XVIII^e siècle, notamment dans *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) de Condillac. Au XIX^e siècle, elle a été utilisée dans des sens divers par une série d'auteurs, entre autres, Maine de Biran, Taine, Laromiguière, Wundt. Pierre Janet utilisait cette expression dès la fin des années 1880, sans toutefois en faire un concept à lui, contrairement à ce que tentera de faire Freud pour sa version allemande « Psychoanalyse ». Janet désignait par là l'étude détaillée du psychisme d'une personne. Lorsqu'il s'agissait de patients qu'on appelait à l'époque des « hystériques » ou des « névropathes », Janet recherchait les « idées subconscientes », qui dérivent de « souvenirs traumatisants »².

Psychanalyses

En 1886, Freud inaugure sa pratique de neurologue. Durant une dizaine d'années, son principal outil de traitement est l'hypnotisme. À partir de 1895, il utilise la méthode des associations libres, qui consiste à inviter le patient à énoncer à haute voix, en présence du thérapeute, tout ce qui lui passe par la tête. Dans ses publications, Freud désigne son activité thérapeutique d'abord par les termes « traitement psychique » (*Psychische Behandlung*) ou « traitement de l'âme » (*Seelenbehandlung*). Il parle ensuite indifféremment d'« analyse psychique », d'« analyse psychologique », d'« analyse cathartique » ou de « psychothérapie cathartique »³. À cette époque, il ne manque pas de rendre hommage à Janet, « à qui, écrit-

¹ Paris, éd. Dictionnaires Le Robert, 1992, tome 1, p. 70.

² Janet préférait le terme « subconscient » à « inconscient », dont la signification était, déjà à son époque, des plus ambiguës. « Subconscient » désigne des idées ou des processus « en-dessous » de la conscience, mais de même nature qu'elle.

il, la doctrine de l'hystérie est si extraordinairement redevable et avec qui nous sommes d'accord sur la plupart des points⁴ ».

En 1896, Freud emploie pour la première fois le mot « psychoanalyse » dans le passage suivant : « *Je dois mes résultats à l'emploi d'une nouvelle méthode de psychoanalyse, au procédé explorateur de J. Breuer, un peu subtil, mais qu'on ne saurait remplacer, tant il s'est montré fertile pour éclaircir les voies obscures de l'idéation inconsciente. Au moyen de ce procédé – qu'il ne faut pas décrire à cet endroit – on poursuit les symptômes hystériques jusqu'à leur origine qu'on trouve toutes les fois dans un événement de la vie sexuelle du sujet bien propre à produire une émotion pénible.* »⁵

Autrement dit, Freud désigne par « psychoanalyse » une méthode d'analyse psychologique, qui est celle de Joseph Breuer, différente de celle de Janet et d'autres. Cette méthode consiste à retrouver des émotions bloquées (*eingeklemmten Affekte*), provoquées par des événements oubliés, et à aider le patient à les mettre en mots (*die Affekte Worte geben*) de façon à les « décharger » (*Entladung*, « catharsis », « abréaction »).

Freud tiendra les mêmes propos jusqu'au début des années 1910. Il écrit par exemple en 1910 : « *Ce n'est pas à moi que revient le mérite – si c'en est un – d'avoir fait naître la psychanalyse. Je n'ai pas participé à ses débuts. J'étais encore étudiant, absorbé par la présentation de mes derniers examens, lorsqu'un médecin viennois, le Dr. Joseph Breuer, appliqua pour la première fois ce procédé à une jeune fille souffrant d'hystérie (1880-1882). Nous devons donc nous occuper d'abord de l'histoire de cette malade et de son traitement* »⁶.

Au début du XX^e siècle, le terme « psychanalyse » est utilisé par différents auteurs pour désigner des psychothérapies centrées sur les propos des patients et, plus particulièrement, la méthode attribuée à Breuer. Ainsi, le psychiatre suisse Ludwig Frank publie, en 1910 à Munich, un ouvrage intitulé *Die Psychanalyse*, où il critiquait « la déviation » que constitue la psychanalyse de Freud par rapport à la vraie psychanalyse, celle de Breuer. Frank reprochait à Freud notamment l'importance attribuée au facteur sexuel⁷.

Notons que Frank et d'autres psychiatres suisses germanophones, comme Auguste Forel et Dumeng Bezzola, écrivaient « Psychanalyse » sans « o » et se moquaient quelque peu de Freud, qui semblait ignorer les règles de la formation des mots composés à partir du grec⁸. En effet, en allemand comme en français, on ne dit pas « psychoiatre » mais « psychiatre » on ne dit pas « psychoasthénique » mais « psychasthénique ». Il faudrait donc dire en allemand – comme en français – « psychanalyse » et non « Psychoanalyse ».

³ Par exemple, dans les *Studieën über Hysterie* (1895), trad., *Études sur l'hystérie, Œuvres complètes*, PUF, vol. II, 2009.

⁴ *Études sur l'hystérie* (1895), *op. cit.*, p. 254.

⁵ « L'hérédité et l'étiologie des névroses » (1896), *Œuvres complètes*, PUF, 2005, III, p. 115.

⁶ *Ueber Psychoanalyse (Fünf Vorlesungen)* (1910), *Gesammelte Werke*, Fischer, VIII, p. 44.

⁷ Voir Mikkel Borch-Jacobsen & Sonu Shamdasani, *Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006, p. 116.

⁸ *Ibid.*, p. 95.

L'analyse de Dora : voilà pourquoi votre fille est « hystérique »...

Ida Bauer, dont Freud a publié le cas sous le nom de Dora*, a été amenée par son père chez Freud pour soigner son irritabilité et son humeur dépressive, et pour qu'elle cesse d'exiger de lui qu'il rompe sa relation adultère avec la femme d'un ami, M. K.

La patiente, âgée de 18 ans, avait subi des avances sexuelles de M. K. Alors qu'elle n'avait que 14 ans, ce dernier avait profité d'un moment où ils étaient seuls pour « *la serrer brusquement contre lui et lui appliquer un baiser sur les lèvres* » (p. 208). Dora avait ressenti « *un violent dégoût* » et s'était enfuie. Ensuite, elle avait évité de se retrouver seule avec M. K. Elle avait développé l'idée qu'elle était l'objet d'un pacte : son père fermait les yeux sur les avances de M. K. à son égard en échange de sa complaisance pour la poursuite de la liaison avec Mme K.

Freud a décodé tous les troubles de Dora en termes de désir sexuel. Dora lui parle de maux d'estomac ? Elle a dû se masturber dans son enfance. L'argument : « *On sait avec quelle fréquence les crampes d'estomac apparaissent précisément chez les masturbateurs* » (p. 257). Couchée sur le divan, Dora joue avec un porte-monnaie accroché à sa ceinture, l'ouvre, y met son doigt et le referme. Pour Freud, le porte-monnaie « *n'est rien d'autre qu'une présentation de l'organe génital* » et le jeu de Dora « *communique ce qu'elle aimerait faire : se masturber* » (p. 256). Freud apprend que Dora a développé de l'asthme à l'âge de 8 ans, après une ascension en montagne. Explication de cette maladie : « *J'eus de bonnes raisons de supposer que l'enfant avait entendu pendant le coït la respiration hale-tante de l'homme* » (p. 258).

Le diagnostic ne s'est pas fait attendre. Une adolescente qui refuse les avances d'un homme mûr est une « hystérique » : « *Le comportement de cette enfant de 14 ans est déjà complètement et totalement hystérique. Je tiendrai sans hésiter pour une hystérique toute personne chez qui une occasion d'excitation sexuelle provoque principalement ou exclusivement des sentiments de déplaisir* » (p. 208).

Lorsque Freud a tenté de convaincre Dora de ses élucubrations sexuelles, elle s'en est offusquée. Onze semaines après le début de la cure, elle a interrompu le « traitement ». Explication de Freud : « *Je n'ai pas réussi à me rendre maître à temps du transfert. [...] Dora se vengea de moi tout comme elle voulut se venger de M. K.* » (p. 297).

Jacques Van Rillaer

* « Fragment d'une analyse d'hystérie » (1905), *Œuvres complètes*, PUF, vol. II, 2006, p. 183-301.

Jusqu'au début des années 1910, Freud n'avait pas d'objection à l'utilisation du mot « psychanalyse » – avec ou sans « o » – par d'autres psychothérapeutes que lui. S'il déclarait encore à cette époque que Breuer était le créateur de la psychanalyse, c'est parce que c'était l'opinion de ses confrères et probablement aussi la sienne.

Notons encore que Freud, à cette époque, utilisait parfois d'autres expressions que « psychanalyse » pour désigner sa méthode, par exemple « méthode analytique de psychothérapie » ou « psychothérapie analytique⁹ ».

⁹ « De la psychothérapie » (1905), *Œuvres complètes*, PUF, 2006, VI, p. 45-58.



La tentative de labelliser la « psychanalyse »

Dans les années 1910, Freud va être de plus en plus connu... et de plus en plus contesté, y compris par de proches collègues et amis, comme Adler, Jung et Stekel. C'est à cette époque qu'il va s'employer à faire du terme « psychanalyse » sa propriété et à paraître le maître souverain d'une nouvelle discipline, le seul à pouvoir décider de son contenu¹⁰. Alors qu'il déclarait en 1910 « *Ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir fait naître la psychanalyse* », il écrit en 1914, après la rupture avec Adler, Stekel, Jung et quelques autres : « *La psychanalyse est ma création. Pendant dix ans, j'ai été le seul à m'en occuper. (...) Personne ne peut, mieux que moi, savoir ce qu'est la psychanalyse, en quoi elle diffère d'autres modes d'exploration de la vie psychique et ce qui doit être désigné par son nom*¹¹ ».

Alors qu'il racontait quelques années plus tôt que le traitement d'Anna O. par Breuer était la première application de la psychanalyse, Freud souligne désormais ce qui différencie sa méthode de celle de Breuer. Il affirme que l'essentiel, pour lui, consiste à ramener à la conscience des événements sexuels dont le souvenir avait été refoulé, alors que Breuer pensait que l'essentiel est d'amener une décharge d'émotions bloquées. Dans des conversations avec des confrères qu'il jugeait alors fiables, par exemple Sandor Ferenczi, Freud n'hésite plus à discréditer Breuer et va même jusqu'à leur confier qu'Anna O. n'avait pas été guérie !¹²

¹⁰ Voir S. Shamdasani, « La psychanalyse, marque déposée », In : C. Meyer et al., *Le livre noir de la psychanalyse*, Paris, Les Arènes, 2005, 830 p. Rééd. en poche, Coll. 10/18 (n° 3991), p. 205-225.

¹¹ *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* (1914), G.W., X, p. 44.

¹² voir M. Borch-Jacobsen, La vérité sur le cas de Mlle Anna O. In : C. Meyer et al., *op.cit.*, p. 25-30. Rééd., Coll. 10/18, p. 37-43.

Au moment où Freud, en 1914, affirme avec force la spécificité de sa méthode d'analyse psychologique, il précise : « *Toute orientation de recherche qui reconnaît le transfert et les résistances et les considère comme le point de départ de son travail, peut se qualifier psychanalyse*¹³ ».

Rappelons qu'il désigne par « transfert » l'apparition, dans la situation présente, d'anciens modes de relations. Le prototype en est la répétition, dans la cure, de réactions à l'égard de la mère ou du père. La résistance, au sens freudien, est « *tout ce qui interrompt la progression du travail psychanalytique*¹⁴ ». Autrement dit, tout énoncé qui contredit la doctrine freudienne est une résistance qui procède d'une défense inconsciente. (L'adhésion à ce type de « dialectique » fait de la psychanalyse un système « irréfutable », au sens Poppérien).

La définition « classique » de l'analyse freudienne date de 1923 : « *Psychanalyse est le nom : 1) d'un procédé d'investigation des processus psychiques qui autrement sont à peine accessibles ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; 3) d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle*¹⁵ ».

À la fin de sa longue carrière, Freud précise que « *les principaux constituants de l'édifice doctrinal psychanalytique sont les doctrines de la résistance et du refoulement, de l'inconscient, de la significativité étiologique de la vie sexuelle et de l'importance des expériences vécues de l'enfance*¹⁶ ».

Comme nous l'avons dit, à partir de 1914, Freud et les disciples restés fidèles vont tout faire pour que le mot « psychanalyse » ne désigne que la seule doctrine freudienne. Les deux principaux dissidents vont aller dans le même sens ! Adler appellera sa méthode « psychologie individuelle » et Jung appellera la sienne « psychologie analytique ». N'empêche : le terme va être utilisé par d'autres pys, pour désigner l'analyse psychologique de comportements, de phénomènes sociaux et de productions culturelles, à telle enseigne qu'en 1920, Ernest Jones, un des élèves invariablement fidèles au maître, s'en désole et écrit au Comité secret (destiné à veiller à l'orthodoxie freudienne et composé de cinq disciples fiables, réunis autour de Freud) : « *Sur la base de divers rapports que j'ai eus dernièrement d'Amérique et de la lecture de la littérature récente, je suis au regret de dire que j'ai une très mauvaise impression de la situation là-bas. Tout et n'importe quoi passe pour de la psychanalyse, pas seulement l'adlérisme et le jungisme, mais n'importe quelle sorte de psychologie populaire ou intuitive. Je doute qu'il y ait six personnes en Amérique qui puissent dire quelle est la différence essentielle entre Vienne et Zurich, du moins clairement*¹⁷ ».

¹³ *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung, op. cit.*, p. 54.

¹⁴ *Die Traumdeutung* (1900), G.W., II, p. 521.

¹⁵ « "Psychoanalyse" und "Libidotheorie" » (1923), G.W., XIII, p. 211. Trad., *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1985, vol. 2, p. 51.

¹⁶ *Autoprésentation* (1925), *Œuvres complètes*, PUF, XVII, 1992, p. 86.

¹⁷ Cité dans Borch-Jacobsen & Shamdasani, *op. cit.*, p. 435. « Zurich » désigne ici la « psychologie analytique » de Jung et de ses disciples.

En 1926, Jones s'offusque encore du bric-à-brac « psychanalytique » : « *Quand tant de choses circulent sous le nom de psychanalyse, notre grande réponse aux enquêteurs est "la psychanalyse, c'est Freud"*¹⁸ ».

En fait, malgré les efforts de Freud et des disciples orthodoxes pour faire de « psychanalyse » un label protégé, le mot va désigner des conceptions de plus en plus éloignées de la conception de Breuer et de Freud (rappelons que c'est pour désigner la méthode du premier que Freud utilise le terme pour la première fois et qu'il le fera encore pendant des années).

Soisante-dix ans après les protestations de Jones, le président de l'Association internationale de psychanalyse, Robert Wallerstein, écrivait, dans son ouvrage *The Psychoanalyses and the Psychotherapies* : « *Nous vivons dans un monde de diversité psychanalytique croissante, un monde de psychanalyses multiples (et divergentes), avec des frontières traçables de façons conceptuellement divergentes, ce qui bien sûr rend difficile d'établir une distinction d'ensemble entre psychanalyse et psychothérapie.* »¹⁹

La légalité du titre de « psychanalyste »

Dans aucun pays au monde, le titre de psychanalyste se trouve légalement réservé à des personnes qui auraient accompli une formation ad hoc. Du point de vue légal, tout le monde peut dire qu'il fait de « l'analyse psychologique », qu'il est « analyste » ou « psychanalyste », comme n'importe qui peut se dire historien, astrologue ou graphologue. Rien n'empêche des psychanalystes autodidactes ou autoproclamés de se définir comme des professionnels, alors qu'ils n'ont suivi aucun cursus « psychanalytique », « psychologique » ou « psychiatrique ».

Certes, il existe des Écoles de psychanalyse qui offrent des formations. Elles ont des critères de sélection et de reconnaissance du titre de leurs membres, des critères qui varient considérablement de l'une à l'autre. Depuis 1925, deux règles de formation ont été adoptées par l'Association psychanalytique internationale et ensuite par la plupart des Écoles : étudier les écrits canoniques du fondateur (Freud, Jung, Adler, Klein, Lacan *et al.*) et faire soi-même une analyse « didactique » auprès d'un analyste reconnu de l'École.

Notons qu'un mois après la promulgation de la règle de la didactique au Congrès de Bad Homburg, Freud relativisait son importance, alors même que sa pratique professionnelle consistait principalement à former des élèves. Dans une circulaire envoyée à ses principaux disciples, il écrivait le 20 octobre 1925 : « *J'aimerais rendre libéralement l'enseignement de l'analyse accessible à toutes les personnes qui y aspirent, même si elles ne peuvent pas se soumettre aux conditions rigoureuses d'un cursus complet*²⁰ ». Freud était avant tout préoccupé d'étendre son influence et de rassembler autour de lui un maximum d'adeptes.

¹⁸ Lettre à Freud, 25 janvier 1926, dans S. Freud & E. Jones, *Correspondance complète (1908-1939)*, PUF, 1998, p. 684.

¹⁹ Yale University Press, 1995, p. 510. Cité dans Borch-Jacobsen & Shamdasani, *op. cit.*, p. 439.

²⁰ Cité dans S. Freud et S. Ferenczi, *Correspondance*, Tome 3, 2000, p. 261.



Jacques Lacan, lui aussi très préoccupé de faire école et d'être suivi par un maximum de fidèles, a largement contribué à la multiplication d'analystes sans formation psychiatrique ou psychologique (universitaire). Au moment d'instituer son École, il est même allé jusqu'à poser un principe qui a libéré de leurs scrupules des analystes autoproclamés : « *Rappelons d'abord un principe : le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. Ce principe est inscrit aux textes originels de l'École et décide de sa position. Ceci n'exclut pas que l'École garantisse qu'un analyste relève de sa formation. Elle le peut de son chef. Et l'analyste peut vouloir cette garantie*²¹ ».

Que conclure de l'usage du mot « psychanalyse » ?

Dans le grand public, mais aussi chez un certain nombre de psys, ce mot désigne à peu près n'importe quelle pratique psychothérapeutique ou d'analyse psychologique. Dans un sens plus restreint, il désigne toute conception selon laquelle il y a un Autre à l'intérieur de nous et que seulement ceux qui s'appellent psychanalystes sont habilités à le découvrir. Pour les freudiens orthodoxes, « psychanalyse » ne peut désigner que la théorie et la pratique fondées sur les textes freudiens, tout le reste n'étant que des conceptions abâtardies ou erronées.

Vu la polysémie du mot « psychanalyse », il est désormais préférable d'utiliser des termes comme « freudisme », « lacanisme », « jungisme », « kleinisme », etc., que le terme générique. Les procédés d'interprétation de Jung, d'Adler, de Stekel, de Rank, de Ferenczi, de Reich, de Fromm, de Sullivan et d'autres peuvent parfaitement s'intituler « psychanalyse », quand bien même ils diffèrent plus ou moins fortement de ceux de Freud. Tous ces auteurs font des « analyses psychologiques », eux aussi affirment qu'il y a un « Au-delà » en nous, qu'eux seuls sont capables de déchiffrer et de révéler.

D'autre part, des auteurs qui ne sont pas des « psys » font également usage de ce terme, sans qu'on puisse y faire la moindre objection. Gaston Bachelard l'utilisait pour désigner son travail d'épistémologue des sciences. Dans son célèbre ouvrage *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective* (1947)²², il ne citait Freud qu'une seule fois : à la page 178, à propos de l'importance donnée aux excréments par certains individus. Jean-Paul Sartre utilisait le

²¹ Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. Réédité dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243.

²² Paris, Vrin, 1947, 8^e éd., 1972, 257 p.

vocable « psychanalyse » dès 1943 pour désigner le déchiffrement du « choix fondamental » d'une personne, à partir de ses conduites observables. En présentant sa « psychanalyse existentielle », il écrivait que « *l'esquisse première de cette méthode nous est fournie par la psychanalyse de Freud et de ses disciples* », mais qu'« *elle en diffère radicalement sur plusieurs points*²³ ». Parmi les différences : il n'y a pas *a priori* chez tous les êtres humains un complexe d'Œdipe, complexe que les patients ignorent et que le psychanalyste freudien peut leur révéler. En 1943, Sartre regrettait que cette « *psychanalyse n'a pas encore trouvé son Freud*²⁴ ». Lui-même montrera son fonctionnement dans ses psychanalyses de Baudelaire, Genet, Flaubert et de lui-même (*Les Mots*).

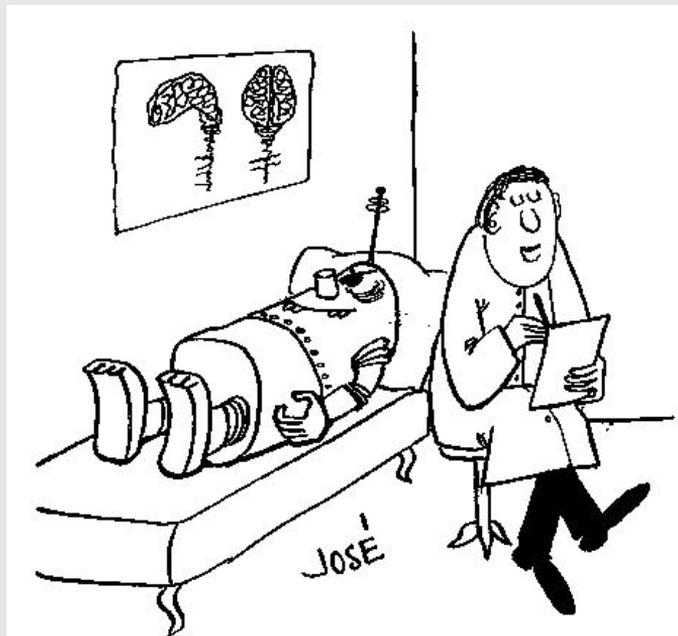
« Psychanalyse » et « freudisme » ne sont pas davantage synonymes que « christianisme » et « catholicisme romain ». L'éditeur de la collection « Que sais-je ? » a été bien inspiré en publiant d'une part *La psychanalyse* et d'autre part *Le freudisme*. Le freudisme n'est qu'une des innombrables formes d'analyse psychologique. ■

²³ *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, NRF, Gallimard, 1943, p. 656.

²⁴ *Ibid.*, p 663.



Le clin d'œil de José



– *Donc, quand vous regardez une femme, vos culbuteurs font du bruit ?*

Le titre de psychothérapeute d'après le décret du 22 mai 2010



Le titre sera maintenant réservé aux personnes titulaires de certains diplômes (un doctorat de médecine ou un master ayant pour mention ou spécialité la psychologie ou la psychanalyse) **et** ayant validé une formation en psychopathologie clinique complémentaire à ce diplôme. Mais il ne sera pas réservé aux personnes pouvant se prévaloir d'un titre réglementé par la loi comme celui de médecin ou de psychologue¹. En effet, le psychanalyste, dont l'appellation ne fait pas partie des titres ou qualités protégées², compte parmi les professions pouvant bénéficier de dispenses partielles pour cette formation en psychopathologie clinique. Moyennant une formation de 200 heures théoriques accompagnées de deux mois de stage, assurée par des organismes pas forcément universitaires ni même publics, un psychanalyste non-médecin et non-psychologue, inscrit dans l'annuaire de la société psychanalytique à laquelle il appartient (après une simple analyse didactique dans le meilleur des cas³), pourra se prévaloir du titre de psychothérapeute.

Il n'en reste pas moins que le droit du « gardien de square » psychanalyste à exercer en dehors de tout contrôle scientifique ou médical se trouve pérennisé tant qu'il n'entend pas se prévaloir du titre de psychothérapeute. De même, il suffira à n'importe quel « psychothérapeute » qui ne remplira pas les conditions légales pour faire usage de ce titre d'exercer sous le nom de « psychotechnicien », « psychoconseiller », « psychospécialiste » ou, tout simplement, « coach », pour contourner la loi... en toute légalité !

Esteve Freixa i Baqué

¹ Il convient, en effet, de ne pas confondre diplôme et titre, l'un ne conférant pas automatiquement l'autre.

² Il ne faut pas non plus confondre protection du titre et réglementation d'une profession. Les médecins et les pharmaciens, par exemple, possèdent les deux : on peut être poursuivi pour usurpation du titre ou pour exercice illégal de la médecine (ou de la pharmacie). Les psychologues et, depuis ce décret, les psychothérapeutes, ont obtenu la protection du titre, mais pas la réglementation de la profession. Ainsi, pourvu qu'on n'utilise pas l'appellation de psychologue ou de psychothérapeute, n'importe qui peut continuer à faire n'importe quoi en toute impunité. Les psychanalystes, pour finir, n'ont (et ne souhaitent pas avoir, au nom de leur sacro-sainte indépendance vis-à-vis des pouvoirs publics) ni leur titre protégé ni leur profession réglementée. Strictement n'importe qui peut s'autoproclamer psychanalyste et exercer en tant que tel, encore une fois en toute impunité ; en effet, tout un chacun peut faire usage de l'appellation de psychanalyste sans encourir les peines de l'article 433-17 du code pénal relatif à l'usurpation de titre ou de qualité protégés et même fonder une association psychanalytique.

³ Puisque l'appellation de psychanalyste n'est pas protégée et que la constitution d'une association psychanalytique n'est pas réglementée non plus, n'importe qui peut se prévaloir des dispenses liées à cette qualité, même sans avoir fait d'analyse didactique : il lui suffit de se présenter comme psychanalyste inscrit dans une association qu'il aura fondée lui-même.

La Chute de la Maison Freud

Jacques Bénesteau

Jacques Bénesteau fut enseignant en psychologie pendant 36 années (1974 à 2010, Institut de Formation en Psychomotricité, Faculté de Médecine Toulouse-Rangueil). Psychologue spécialisé en psychopathologie et neuropsychologie, il travailla d'abord en psychiatrie infanto-juvénile, au C.H.U. Toulouse (1975 à 2001). Depuis 1997, il exerce au Centre de Référence Régionale en neuropsychologie des troubles d'apprentissages, Service de Neuropédiatrie, Hôpital des Enfants de Toulouse. Après la publication de son livre (*Mensonges freudiens, Histoire d'une désinformation séculaire*, Mardaga, 2002), qui reçut le premier prix de la Société Française d'Histoire de la médecine, il fut élu à la Société pour l'Éthique en Psychiatrie et responsable de la section française du Réseau International des Critiques du Freudisme (INFC), auteur et traducteur de plusieurs articles (www.psychiatrie-und-ethik.de).



« *The psychoanalytic century was over before the 21st century had begun... Psychoanalysis was indeed dead. Well, almost everyone knew.* »¹

La retraite des Soldats de l'Armée du Phallus

Depuis sa création il y a un siècle à Nuremberg, l'Association Psychanalytique Internationale (IPA) est la seule source fiable sur le recensement des psychanalystes. En janvier 2010, l'IPA localisait ses 12 000 adhérents dans 33 pays (43 % en Europe, 31 % en Amérique du Nord, et 26 % en Amérique latine)². Mais l'immense majorité de la population humaine n'est pas concernée par le freudisme, dans 160 nations. Le monde arabo-musulman, la Chine et les pays asiatiques, ce qui n'est quand même pas rien, ont toujours ignoré le psychanalisme. On ne trouve aucune organisation et aucun membre référencé IPA en aucun pays du nord au sud de l'Afrique, dans aucun pays de la péninsule arabique, ni du Proche Orient, à l'exception d'Israël (188 membres IPA en 2010). Il n'en existe aucun en Russie ni dans les anciens pays satellites de l'URSS, baltes et d'Europe centrale ou d'Orient. On fera exception de la Pologne, de la Tchéquie, de la Serbie et de la Hongrie, et, en Orient, de l'Inde et du

¹ « *Le siècle de la psychanalyse s'acheva avant le début du 21^e siècle... La psychanalyse était vraiment morte. Évidemment, presque tout le monde le savait.* » Todd Dufresne, *Los Angeles Times*, 18 Feb 2004. Cf. Dufresne (T.) *Killing Freud; Twentieth-Century Culture and the Death of Psychoanalysis*. Continuum Books, 2003.

² Les valeurs sont extraites du site officiel de l'IPA : <http://ipa-api.org/Public/>

Le total de 12.000 psychanalystes dans le monde doit être relativisé, car on dénombre 35.000 psychologues en France, et 150.000 psychologues dans l'American Psychological Association...

Japon, mais les chiffres (une trentaine de membres IPA chacun depuis 1985) traduisent une régression réelle au regard des évidences démographiques.

Les registres officiels de l'IPA comptaient 307 membres en 1931, 762 en 1952, 5000 en 1979, 6210 en 1985, 7000 en 1987, 8253 en 1992, 10 111 en 2000, 11 567 en 2007, puis 12 000 en janvier 2010. On peut y voir une progression, illusoire. Car, depuis le début du 21^e siècle, on assiste à une érosion des adhésions, estimée à 1 % l'an. Et la démographie des psychanalystes présente un tassement, sinon une régression au regard de la forte augmentation des populations sur le globe depuis cinquante ans. Aux États-Unis par exemple, où même au faite de sa gloire le freudisme n'a jamais intéressé plus de 10 % des effectifs des psychiatres, on dénombrait 2100 adhérents IPA en 1985, puis 2947 en 1992, mais seulement 2550 en janvier 2010. Dans une Argentine soi-disant très freudienne, le recul est lancé : 592 adhérents IPA en 1985, 1005 en 1992, mais 932 en 2010. À Buenos Aires, la proportion d'analyses standard a chuté de 70 % à 54 % entre 2000 et 2005, et « *la psychanalyse devient un anachronisme voire une curiosité historique.* »³

La situation de la France est singulière. Avec ses 926 affiliés IPA en 2010, elle arrive en seconde place en Europe, derrière l'Allemagne (1230 membres), et loin des États-Unis. Mais on l'affirme première patrie freudienne au monde. La raison est bien simple : il faut ajouter, aux freudiens IPA orthodoxes, ceux qui se réclament du lacanisme (qu'on ne sait pas dénombrer et qui s'efforcent d'échapper à tout contrôle), et surtout les cohortes de *psychanalystes autoproclamés* (car n'importe qui peut s'affirmer psychanalyste, sans aucune formation ni titre universitaire, alors que le petit boulanger doit présenter son diplôme).⁴

Désaffection, scléroses et sénescences institutionnelles

L'expansion du mouvement psychanalytique fut certes impérieuse mais éphémère, et nous assistons à son impitoyable déclin au début du 3^e millénaire. L'effondrement du freudisme commença gentiment il y a quarante ans, d'abord là où la doctrine s'était implantée avec vélocité et sans résistance.

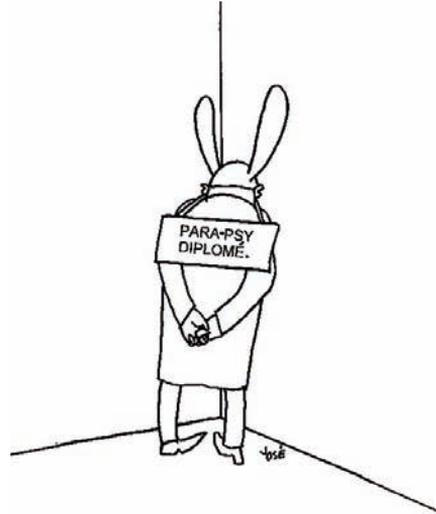
Bertram Brown, ex-directeur du National Institute of Mental Health (NIMH), nota qu'il était unimaginable dans les années 1945-1955 de nommer un responsable d'un département de psychiatrie aux États-Unis qui ne fût pas psychanalyste. En 1955, les 14 programmes de formation des psychiatres s'inspiraient *tous* des doctrines freudiennes, et sur les 89 départements de psychiatrie dénombrés en 1962, 52 étaient dirigés par des freudiens.⁵ En Amérique du Nord, dans les années 1960, être psychanalyste

³ *Courrier International*, n° 819, 13-19 juillet 2006 (page 35.)

⁴ À la fin du 20^e siècle, on comptait au moins 5000 psychanalystes autoproclamés en France. La protection du titre de psychothérapeute ne changera pas la situation (www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1398).

était une condition exigée pour assurer des responsabilités au sein de la psychiatrie universitaire et dans les milieux hospitaliers. Mais au début des années 1990, le freudisme devint un obstacle rédhibitoire à ces fonctions.⁶

À la fin du 20^e siècle, dans les départements de psychiatrie de Grande-Bretagne, des États-Unis, d'Australie, du Canada anglophone et francophone, des pays scandinaves, de Suisse ou de Belgique, les freudiens autrefois dominants étaient en voie de disparaître, partaient à la retraite ou devenaient minoritaires.⁷ Leurs contrats d'enseignement n'étaient plus renouvelés.



Dans les années 1950, un tiers des diplômés de *Harvard* s'allongeaient sur le divan, parce que c'était la mode, même quand leurs disciplines n'avaient aucun rapport avec la psychopathologie (hormis les raisons personnelles). Mais au début du 21^e siècle, il n'en restait plus un seul, sauf dans les départements de littérature, pour s'étendre sur le sofa. Certes, les mythes freudiens imprégnaient encore un peu la culture américaine, le cerveau malléable des journalistes et les disciplines herméneutiques ou artistiques. Cependant, dans les départements universitaires de psychiatrie et de psychologie, de formation des thérapeutes et des cliniciens, et dans les publications savantes, le freudisme était traité comme une momie desséchée (« *desiccated and dead* »).⁸ En 2007, l'American Psychoanalytic Association s'émut d'une « crise existentielle », et diligenta une expertise des enseignements dans 150 des institutions publiques et privées les plus prestigieuses de la nation. Il s'avéra que, sur les 1175 cours mentionnant encore la psychanalyse (dont 40 à Harvard), plus de 86 % étaient offerts *en dehors* des départements consacrés à la psychologie, et qu'aucun n'était plus inscrit au programme des écoles de médecine.⁹

⁵ B.S. Brown, *American Journal of Psychiatry*, 05-1976 (133 n° 5 : 489-495). Le NIMH, organisme d'État, fut fondé en 1946 pour promouvoir l'information et le financement de la recherche sur les maladies mentales, leurs origines et leurs traitements. (Cf. www.nimh.nih.gov/) Son premier directeur, Robert Felix, était un freudien prosélyte. Le NIMH ne valorise plus cette orientation depuis l'arrivée des neurosciences, de la biochimie, de l'épidémiologie, de la génomique, et de leurs résultats.

⁶ Paul Roazen, *American Journal of Psychiatry*, 05-1994.

⁷ Joel Paris : *The Fall of an Icon, Psychoanalysis and academic Psychiatry*. 2005, University of Toronto Press.

⁸ Patricia Cohen : « Freud Is Widely Taught at Universities, Except in the Psychology Department ». *The New York Times*, November 25, 2007. Matthew Reisz : « Off the couch, back on its feet ». *Times Higher Education Supplement*, 12 June 2008.

⁹ P. Cohen (op.cit.). Cf. aussi Alan A. Stone : « Where will psychoanalysis survive ? » *Harvard Magazine*, jan-feb. 1997 : 34-39. L'enquête devait paraître en juin 2008 dans *Journal of the American Psychoanalytic Association*.

Il y a un tiers de siècle, une enquête officielle du NIMH avait montré que l'analyse n'était plus préconisée aux États-Unis que pour 2 % des malades, et que les spécialistes formés à la psychanalyse étaient passés, entre 1945 et 1975, de un sur sept à un sur vingt. Le nombre des patients suivis par la Clinique psychanalytique de l'Université de Columbia, représentative du meilleur en la matière aux USA, était passé de 803 en 1964, à 500 en 1967, puis à 162 en 1971, soit une chute de 80 % des effectifs en sept ans. Et, corrélativement, dix fois moins de candidats se présentaient à la formation analytique dans cette institution.¹⁰

En 1984-85, le fameux Institut Psychanalytique de New York ne recevait plus que 15 candidats à la formation didactique.¹¹ Et aucun enseignement ne fut assuré à l'Institut Psychanalytique de Chicago en 1999-2000, car aucun étudiant ne s'était présenté.¹² Selon les chiffres de l'American Psychoanalytic Association (APA), il ne restait en 2003 que 5000 patients en « cure », soit seulement *deux clients par membre officiel de l'APA*. Ces valeurs régressaient, d'autant que l'âge moyen des analystes augmentait : *62 ans* pour l'APA en 2003. Et la Société Britannique de Psychanalyse dévoilait des signes semblables de sénescence : début 2004, l'âge moyen de ses 500 membres était de *65 ans*.¹³ En 1999, à la Société Psychanalytique de Montréal, la moyenne de « cures » par membre était de deux !¹⁴ Des centres de « *consultation psychanalytique* » des hôpitaux canadiens durent fermer tour à tour, et aux États-Unis des « *cliniques* » psychanalytiques célèbres (*Chesnut Lodge, Menninger clinic*) ont déposé le bilan, l'une après l'autre, à cause de scandales, de poursuites judiciaires et de banqueroutes.¹⁵ C'est la faillite et tout le monde le savait.

La candidature à la formation dans les instituts psychanalytiques les plus prestigieux s'effondrait, carte après carte à la fin du 20^e siècle. Leurs élites vieillissantes furent obligées de regretter que les esprits les plus brillants des jeunes générations se dirigent de plus en plus vers les neurosciences, la neuropsychologie, ou les traitements éclectiques contrôlés à la pointe des progrès, où les freudiens n'eurent aucune place.¹⁶ En France, le freudien Jean-Bertrand Pontalis remarquait que la psychanalyse « *n'intéressera bientôt plus qu'une frange de plus en plus restreinte de la population. N'y*

¹⁰ Max Schernberg : *The Non-Authentic Nature of Freud's Observations*. 1993 (vol. 1) : 131-132. Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala.

¹¹ L. C. Fernández, « Transfert de croyance. Note sur l'inoculation psychanalytique » [www.psychiatrie-und-ethik.de].

¹² Paris, *the Fall of an Icon* (op.cit., p. 54).

¹³ D.D. Guttenplan : « Calling All Ids : Freudians at War ». *New York Times*, May 29, 2004. Cf. aussi : *The Economist*, Apr 1st 2004.

¹⁴ Fernández, *Transfert de croyance*. (op.cit.). Le minimum vital est de 8 patients par semaine, sinon le psychanalyste doit laisser la clé sous la porte, à moins d'augmenter sévèrement ses tarifs et d'escroquer la clientèle.

¹⁵ J. Paris, *the Fall of an Icon* (op.cit.) p. 11. Cf. aussi : J. Bénesteanu : *Mensonges freudiens...* (Mardaga, 2002, chap.13) & Edward Dolnick : *Madness on the Couch : Blaming the Victim in the Heyday of Psychoanalysis*. 1998, Simon & Schuster.

¹⁶ « The British Association for Behavioural and Cognitive Psychotherapies, has grown from 200 members in 1972 to 5500 today ». *The Economist*, 1^{er} avril 2004.



aura-t-il plus que des psychanalystes sur les divans des psychanalystes ? »¹⁷ Et Edward Shorter, historien de la psychiatrie, pouvait affirmer en 1996 que les idées freudiennes étaient « en train de disparaître comme les dernières neiges de l'hiver ».¹⁸

Quelles sont les raisons de la décadence ?

On aura d'abord fini par admettre que tous les cas cliniques de Sigmund Freud furent des échecs de la psychanalyse : il n'a guéri aucun malade, et pas un seul n'a été amélioré par sa « méthode ». Des *Études sur l'hystérie* de 1893-95 jusqu'aux analystes modernes, les démonstrations navrantes de l'inefficacité de la technique ont été amplement répétées par des expertises à grande échelle, dans le traitement de troubles que la psychanalyse assure soigner mieux que les 400 autres psychothérapies. Qu'on ait souvent tenté de dissimuler les évidences par la désinformation ou le retrait des publications officielles n'aura rien changé.¹⁹ En un siècle de freudisme aucun travail n'a pu apporter une preuve du rôle d'un conflit sexuel « refoulé » dans l'enfance et susceptible de rendre compte d'une morbidité rencontrée ensuite dans le reste de l'existence. Aucune étude ne permet d'accepter les prétentions de la psychanalyse à rendre compte du développement normal ou pathologique. L'examen terminal minutieux des travaux scientifiques réalisés en 60 ans pouvait s'achever ainsi : « *alors que le siècle s'achève, un siècle que certains ont nommé "le siècle de Freud", l'évidence autorise les verdicts suivants. L'efficacité de la thérapie de Freud a-t-elle été établie ? Non. Quelle part de sa théorie a-t-elle été confirmée ? Pratiquement aucune. Ces verdicts sont probablement les derniers.* »²⁰

¹⁷ *Le Monde*, vendredi 8 janvier 1999.

¹⁸ Shorter (E.) 1996. *History of Psychiatry : From the Era of the Asylum to the Age of Prozac*. New York, John Wiley.

¹⁹ Cf. J. Bénesteanu : *Mensonges freudiens* (op.cit, chap.13). Le rapport de l'Inserm (2004), méta-analyse de 1000 études sur les psychothérapies, qui confirme l'inefficacité de la psychanalyse, a été écarté par un ministre sous la pression. Mais il reste accessible en totalité ou en résumé : [http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Recherche/ExpertiseCollective/synthese %20psychotherapie.pdf](http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Recherche/ExpertiseCollective/synthese%20psychotherapie.pdf)

Ensuite, ce fut l'explosion des neurosciences, de la neuropsychologie, de la biochimie, de la génétique développementale, de la génomique. Et l'arrivée du nouveau paradigme médical (*evidence based medicine*) continua de ruiner l'édifice. La psychiatrie, la psychologie clinique, et toute la médecine se fondent aujourd'hui sur l'accumulation des preuves et la recherche quantitative. Les études contiennent désormais autant de faits contrôlés concernant les diagnostics, les étiologies, les traitements que n'importe quelles autres branches de la science. L'argumentation par la preuve s'est substituée à l'affirmation d'une opinion.²¹ Alors que d'autres approches obéissent à ces standards, les psychanalystes s'y soustraient, avec colère. Les progrès se font donc sans eux.

On ne doit pas négliger non plus les impératifs économiques et la dure loi du portefeuille. La santé n'a pas de prix, certes, mais elle a un coût, pour la société, les assurances, et les patients. Puisque la psychanalyse peut durer des années, voire des décennies, sans garantie d'effets et d'innocuité, alors on finit par juger préférable de préconiser des soins plus brefs et plus efficaces.

Une autre raison est interne. « *Le pire ennemi de la psychanalyse, le seul capable de la mettre à mal, il faut le chercher dans la maison de la psychanalyse.* »²² En effet ! Dès les origines, la communauté psychanalytique s'est efforcée de protéger ses dogmes plutôt que de contribuer à leur vérification. Figée dans les errances du 19^e siècle, elle n'a participé à aucun progrès des connaissances scientifiques du 20^e siècle, qu'elle a ignorées ou récusées. Il découle de son attitude hermétique et dédaigneuse, miso-néiste et stérile, un désintérêt croissant des milieux cultivés à l'égard du freudisme tout entier.²³ Les dogmes freudiens ne sont plus représentés dans les congrès scientifiques, ni dans les études, ni dans les centaines de périodiques spécialisés, qui consacrent par leur silence l'implosion et la déréliction du psychanalisme. Et depuis un quart de siècle, on peut enseigner dans les universités la psychologie moderne en ignorant tout du freudisme, sauf pour éveiller les mémoires des jeunes générations sur les erreurs du passé.

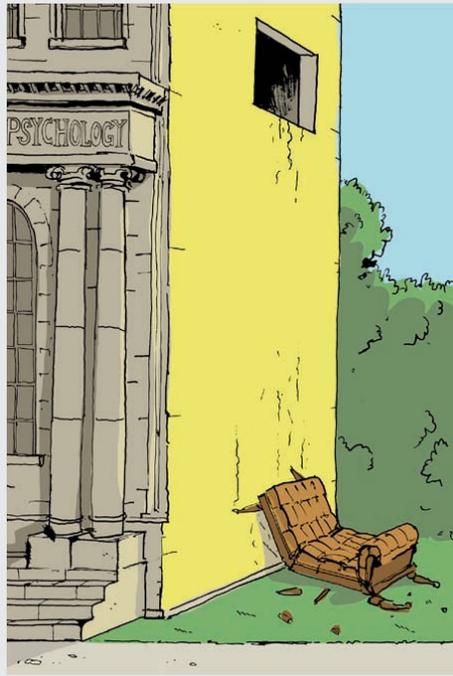
Peter Fonagy, un des plus hauts responsables de la psychanalyse anglaise, prévoit, dès lors, une inévitable disparition de la psychanalyse, qui occupe un espace intellectuel de plus en plus restreint :

²⁰ Dernières lignes de : Erwin (E.) 1996. *A final Accounting. Philosophical and empirical Issues in Freudian Psychology*. Bradford Book, the MIT Press.

²¹ *British Journal of Psychiatry* n'accorde plus de place aux cas des psychanalystes. Wolpert & Fonagy : « *There is no place for the psychoanalytic case report in The British Journal of Psychiatry* ». *The British Journal of Psychiatry* (2009), 195, 483–487. « *As evidence-based mental health and the randomised controlled trial come to dominate the content of major psychiatric journals, the status and clinical utility of single case reports have been increasingly questioned. Arguably, owing to their subjective, anecdotal nature and unsuitability for rigorous scientific testing, this is particularly true of psychoanalytic case studies.* » (p. 483)

²² Pierre Férida, cité dans *Les Temps Modernes*, avril-mai-juin 2004, n° 627, page 255.

²³ D. Westen : « *The Scientific Legacy of Sigmund Freud : Toward a Psychodynamically Informed Psychological Science.* » *Psychological Bulletin*, 1998 (vol.124), n° 3 : 333-371.



Freud n'est plus au programme des études de psychologie

Dessin de Paul Hoppe illustrant un article du *New-York Times* (25 novembre 2007). Le quotidien américain rendait compte, sous le titre de « *Freud est largement enseigné à l'université, sauf dans les départements de psychologie* », d'une étude à paraître dans le *Journal of the American Psychoanalytic Association* (JAPA).

Au terme de cette étude, il apparaît que si la psychanalyse est bien présente en littérature, au cinéma, en histoire, elle n'est plus enseignée, aux USA, que très marginalement dans les cursus de psychologie, et ne l'est plus du tout en médecine.

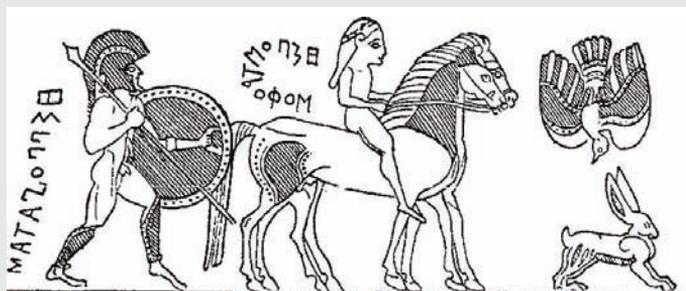
« *Nous étions curieux d'explorer selon quelle fréquence l'article moyen de l'International Journal of Psychoanalysis et du Journal de l'Association Psychanalytique Américaine étaient cités dans d'autres journaux majeurs (médicaux ou non-médicaux). D'un bout à l'autre, les nombres de citations sont en déclin, même en prenant en compte la tendance pour les articles les plus récents d'être cités moins fréquemment à travers l'index de citations en entier. Cela signifie que l'impact scientifique de la psychanalyse sur les autres disciplines est peut-être sur le déclin. [...] nous ne tenons plus suffisamment compte des publications des autres pour vouloir les référer dans nos publications. Nous ne sommes plus en train d'accumuler de la connaissance, mais plutôt (pour exagérer quelque peu ce point) nous développons la discipline dans nos propres directions, qui s'appuient sans aucun doute sur les classiques, mais de façon de plus en plus large et croissante, en ignorant les contributions contemporaines. [...] Sauf exceptions, les psychanalystes depuis Freud n'ont jamais reconnu la pertinence de la neurobiologie pour les idées psychanalytiques. [...] Le progrès en psychologie a été largement ignoré des psychanalystes [...] Dans la même période où la révolution commençait dans les sciences du cerveau, la psychologie a entrepris une transformation radicale, passant d'une position en marge de l'étude de la pensée, à sa position actuelle, de leader reconnu dans l'étude scientifique des processus mentaux. [...] Il ne peut y avoir de question sur le fait qu'à ce jour la psychanalyse n'est pas une science. Tout simplement, elle ne réunit pas les principaux canons d'une telle activité.* »²⁴

²⁴ Extrait de <http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Recherche/Psychanalyse/default.html> (Section B).

Des prétentions scientifiques infondées

La psychanalyse se prétend une théorie scientifique de l'esprit, de l'inconscient et des comportements humains. Or, sur le plan scientifique, elle possède tous les attributs d'une pseudo-science : elle récusé ce qui fonde la méthode scientifique habituelle ; elle se retrouve en contradiction avec les connaissances scientifiques acquises dans d'autres domaines (anthropologie, psychologie du développement, neurologie, génétique). Sur le plan de ses concepts, la psychanalyse navigue souvent entre chamanisme et parapsychologie.

La parapsychologie freudienne (Michel Onfray).....	21
Le dualisme méthodologique peut-il sauver la psychanalyse ? (Jean Bricmont)	30
Darwin, Freud et l'évolution (Pascal Picq).....	36
Développement cognitif : Interactions génétiques et psychosociales (Franck Ramus)	50
La neuropsychanalyse, un « faux nez » pour la psychanalyse ? (Laurent Vercueil)	58
Amnésie infantile ou fariboles freudiennes ? (René Pommier)	66



Présage tiré du vol d'un oiseau (*Le Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*, II.1, Paris, 1892, pp. 292-319.).

La parapsychologie freudienne

Michel Onfray

Michel Onfray est docteur en philosophie. Il a enseigné dans les classes terminales d'un lycée technique de 1983 à 2002 avant de créer une Université Populaire à Caen. Auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, il a récemment publié chez Grasset *Le crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne*.



Freud publie en 1915 un ouvrage intitulé *Métapsychologie*. À l'origine, ce livre devait regrouper douze essais, mais Freud a renoncé à son étendue pour réunir sous ce titre cinq articles seulement. Le mot métapsychologie est un néologisme de son fait. On le trouve publié sous sa plume pour la première fois dans le douzième chapitre de sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Mais la correspondance avec Fliess donne une date véritable à l'apparition de ce terme : 13.II.1896. Il écrit : « *La psychologie – à vrai dire **métapsychologie** [sic] – m'occupe sans relâche* ». Au même, il parle ainsi de métapsychologie : « mon enfant idéal, l'enfant de mes peines » (17.XII.1896). Puis, sur l'épithète *métapsychique* : « *Je vais te demander sérieusement si je peux utiliser le nom de métapsychologie pour ma psychologie qui mène derrière la conscience* » (10.III.1898). Dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, métapsychologie signifie tout simplement « psychologie de l'inconscient » et dans la section intitulée « *L'inconscient de Métapsychologie* » : « *le mode de conception qui est l'accomplissement de la recherche psychanalytique* ».

Derrière la nature, un arrière-monde ?

Dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, Freud s'interroge sur la possibilité de liquider une revendication pulsionnelle – et conclut négativement. Dompter en revanche, oui ; abolir, non. Le patient doit donc vivre avec... De quelle façon s'agencent alors les pulsions et le moi ? Réponse de Freud : « *Il faut donc bien que la sorcière s'en mêle. Entendez : la sorcière métapsychologique. Sans spéculer ni théoriser – pour un peu j'aurais dit fantasmer – métapsychologiquement, on n'avance pas ici d'un pas. Malheureusement les informations de la sorcière ne sont cette fois encore ni très claires ni très explicites* »...

Dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis, qui fait autorité, à l'entrée *métapsychologie* on peut lire : « *Terme créé par Freud pour désigner la psychologie qu'il a fondée, considérée dans sa dimension la plus théorique. La métapsychologie élabore un ensemble de modèles conceptuels plus ou moins distants de l'expérience tels que la fiction d'un appareil psychique divisé en instances, la théorie des pulsions, le processus du refoulement, etc.* ». Gros poisson conceptuel donc...

Ces informations permettent de conclure qu'en forgeant ce mot et en ayant recours au préfixe grec *méta*, Freud renvoie bien à ce qui se trouverait *derrière* la psyché – ou *au-delà*. Mais comment utiliser une métaphore spatiale pour parler d'un immatériel ? Disons-le autrement : qu'est-ce qui se situe derrière ce qui n'est pas situé puisque non situable ? Du moins selon Freud, puisque son psychisme récuse toute matérialité.

Chacun connaît l'anecdote : vers 60 avant l'ère commune, Andronicos de Rhodes, onzième successeur d'Aristote, classe thématiquement l'œuvre complète de son maître qui a abordé tous les sujets : l'histoire des animaux et la théorie du ciel, la politique et l'éthique, la logique et la poétique, la physique et la rhétorique, etc. Une fois l'ensemble de la production rangée, reste un texte inclassable et inclassé qu'il installe *après* la physique – *méta physis*. La *métaphysique* était née. Du moins le mot, puisque la chose lui préexiste toujours – un mot connu sous cette forme au VI^e siècle seulement avec le catalogue d'Hésichius.

Simplicius ou Asclépius théorisent la chose en expliquant que, logiquement, et non par un effet de classement problématique, Aristote ayant traité des choses physiques, il était normal qu'il envisage la question des essences, du pensable non mû, autrement dit de la philosophie première, du registre de la cause incausée, ce qui conduit évidemment aux principes, puis au principe – donc à Dieu... Après la physique, donc la nature, la métaphysique, la cause de la nature.

Au-delà de la petite histoire, retenons que la métaphysique nomme la discipline qui suit immédiatement la physique, la science de la nature. Derrière la nature, il y aurait donc autre chose, un au-delà, un arrière-monde dirait Nietzsche. Et l'on sait que ces arrière-mondes sont de la même matière – osons plutôt : de la même *immatière*... – que les fictions religieuses nommées Dieu ou les dieux, les anges, les esprits, les éons, les archontes et ce que l'on voudra. Pseudo Denys l'Aréopage ayant montré en la matière jusqu'où pouvait aller la déraison... En créant le néologisme de *métapsychologie*, Freud n'aura pas pu ne pas penser à la *métaphysique* comme discipline de l'au-delà de la physique. La lettre à Fliess témoigne : l'au-delà de la conscience de la métapsychologie de Freud équivaut à l'au-delà de la physique de la métaphysique d'Aristote.

Freud et l'occultisme

Je ne peux m'empêcher de mettre en relation *métapsychologie* et *parapsychologie* car la parenté sémantique me paraît avérée... Comment le *Dictionnaire culturel en langue française* d'Alain Rey définit-il ces deux termes ? Pour *métapsychologie* : « *Didact. 1. Psychologie profonde (au-delà des expériences conscientes)* » Puis, en second sens : « *Psychologie dont l'objet est au-delà du donné de l'expérience* ». Pour *parapsychologie* : « *Didact. Etude des phénomènes parapsychiques, métapsychiques* ». On voit mal comment le métapsychique des parapsychologues pourrait n'entretenir aucun rapport avec le métapsychologique des freudiens... » Car *métapsy-*

chique renvoie à ce sens : « *Didact. Qui concerne les phénomènes psychiques inexplicables (télépathie, etc.)* ».

Freud lui-même, dans l'intimité des correspondances, ne récuse pas la parapsychologie ou l'occultisme. Lui qui manifestait des comportements superstitieux, pratiquait les rites de conjuration, souscrivait à la numérologie, reconnaissait pratiquer la télépathie avec sa fille Anna, tout en avouant dans une lettre à Ferenczi qu'elle était douée pour ça, écrivait ceci à Eduardo Weiss le 24 avril 1932 : « *Je suis, il est vrai, prêt à croire que, derrière tout phénomène soi-disant occulte se cache quelque chose de nouveau et de très important : le fait de la transmission de pensées, c'est-à-dire de la transmission des processus psychiques à d'autres personnes à travers l'espace. J'en possède la preuve basée sur des observations faites en plein jour et j'envisage de m'exprimer publiquement sur ce point. Il serait naturellement néfaste pour votre rôle de pionnier de la psychanalyse en Italie de vous déclarer en même temps partisan de l'occultisme* ». Puis, au même, le 8 mai 1932 : « *Je tiens à dissiper un malentendu. Qu'un psychanalyste évite de prendre parti publiquement sur la question de l'occultisme est une mesure d'ordre purement pratique et temporaire uniquement [sic], qui ne constitue nullement l'expression d'un principe* »... On aura bien lu.



Goya : Le sommeil de la raison engendre des monstres

« *Il serait naturellement néfaste pour votre rôle de pionnier de la psychanalyse en Italie de vous déclarer en même temps partisan de l'occultisme* ». Puis, au même, le 8 mai 1932 : « *Je tiens à dissiper un malentendu. Qu'un psychanalyste évite de prendre parti publiquement sur la question de l'occultisme est une mesure d'ordre purement pratique et temporaire uniquement [sic], qui ne constitue nullement l'expression d'un principe* »... On aura bien lu.

Une vulgate connue par ouï-dire

Après ce temps théorique, examinons, parmi d'autres, une conséquence pratique considérable susceptible d'inscrire Freud dans le camp de la parapsychologie : voyons ce qui relève chez lui de la phylogenèse – car elle entretient d'intimes relations avec la fameuse « *transmission des processus psychiques à d'autres personnes à travers l'espace* » de la lettre à Weiss – et j'ajouterai : *à travers le temps*. Le métapsychologue, comme le parapsychologue, se moquent tout aussi bien de l'histoire que de la géographie, puisqu'ils évoluent dans un pur monde d'esprits, de concepts, d'idées.

La vulgate freudienne qui triomphe partout (du quidam à un certain nombre de professionnels du divan, en passant par la meute journalistique, la horde du show-biz ou la tribu culturelle) parle de Freud, du freudisme et de la psychanalyse par ouï-dire. En effet, peu parmi ces dévots ont lu les textes sacrés. Tous communient dans un catéchisme appris de façon aléa-

toire sans avoir véritablement lu, médité le texte. Et si par hasard un texte a été lu, c'est souvent l'un de ceux qui constituent le catéchisme diffusé en livres de poche, or ces publications n'ont pas été choisies par hasard.

Pourquoi, par exemple, n'existe-t-il aucune édition courante de *Pourquoi la guerre ?*, un texte de 1932 de Freud, dédicacé par ses soins à Mussolini en 1933, qui montre dans toute sa superbe le pessimisme ontologique du personnage et son goût théorique pour le chef seul capable de canaliser la vie instinctive de la foule ? Faut-il rappeler que 1933 est très exactement la date d'arrivée au pouvoir d'un certain Adolf Hitler ? Ou que le Docteur Viennois fut un soutien de la politique austro-fasciste du chancelier Dollfuss ?

L'œuvre complète n'est ni connue ni lue. Qui aura eu la modestie et la patience de consacrer des mois de sa vie à lire vingt volumes d'une œuvre complète, hors correspondances, plume à la main, afin de disposer d'un avis informé ? Quel chrétien a lu la *Bible* ? Combien de musulmans ont lu le *Coran* ? Et combien de nazis avaient lu *Mon Combat* ? Ou, pour éviter de tomber sous le coup du Principe de Godwin : combien ont lu *Le crépuscule d'une idole* parmi ceux qui m'ont traité de tous les noms ? Allons donc au texte – aux textes.

Un « héritage archaïque » transmis mystérieusement ?

Freud recourt à la phylogénèse, un concept issu de la biologie. L'ontogénèse définit le développement de l'individu de l'œuf jusqu'à la majorité légale ; la phylogénèse, quant à elle, nomme le développement de l'espèce. Dès *L'interprétation des rêves* (1900), qu'il estime être son chef d'œuvre, Freud défend l'idée d'un « héritage archaïque » de tout un chacun transmis mystérieusement, en dehors de toute génétique, de toute anatomie, de toute biologie, de toute physiologie, de toute matière, du premier homme à tout un chacun, y compris au lecteur de ces lignes...

Le biologiste Ernest Haeckel a formulé une sentence célèbre : « *L'ontogénèse récapitule la phylogénèse* » pour expliquer que le développement d'un individu reproduit toujours en accéléré celui de l'espèce. Freud décalque complètement cette expression dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910) : « *Le développement psychique de l'individu répète en raccourci le cours du développement de l'humanité* » (X.123). La chose se retrouve dite avec une incroyable constance et sans discontinuer pendant plus d'un quart de siècle par Freud.

Ainsi dans *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa* (1911), et autrement dit par le président Schreber (X.304), dans *Totem et tabou* (1912-1913) (XI.378), *ad nauseam*, on y apprend que chacun se souvient, *bien sûr*, qu'il a eu un père, un jour, qui fut le chef de la horde primitive, qu'il a contribué à sa mise à mort et l'a ensuite mangé dans un banquet cannibale fondateur de la civilisation. Même délire dans *Extrait*

Daniel Paul Schreber, « le » cas freudien de paranoïa

Schreber était un juge allemand, qui était passé par des phases de ce que l'on appelle aujourd'hui de la schizophrénie paranoïde. Il avait imaginé que Dieu devait le changer en femme pour qu'il puisse être fécondé par les rayons divins, repeupler la terre et y ramener un état de félicité. Lui-même avait publié en 1903 ses visions délirantes sous le titre *Mémoires d'un névropathe* (trad. Seuil, 1975).

Freud, qui avait constaté que sa méthode était sans aucun effet sur les états psychotiques, a utilisé ces mémoires pour convaincre de la puissance explicative de sa doctrine et « *porter le coup le plus audacieux contre la psychiatrie* »¹ : en 1911, il publie *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa*².

Jones écrit que cette analyse « *est d'autant plus remarquable que Freud n'eut jamais l'occasion de rencontrer le malade* »³. Ce qui est surtout remarquable ici, c'est que la technique des associations libres (qualifiée ailleurs de « *règle fondamentale de la psychanalyse* ») et l'« *analyse du transfert* » ne sont nullement nécessaires pour une analyse freudienne.

À l'époque de son analyse de Schreber, Freud croyait que la paranoïa était *toujours* une défense contre l'homosexualité. Il affirmait que Schreber souffrait d'un complexe d'Œdipe inversé et désirait sexuellement son père. Des spécialistes du freudisme ont soigneusement comparé le texte de Freud et, d'autre part, les écrits de Schreber et des informations concernant son père. Parmi les plus connus, citons Han Israëls⁴ et Zvi Lothane, membre de l'*Association internationale de Psychanalyse*. Tous arrivent à la conclusion que « *Freud a manipulé les événements décrits par Schreber et les a transformés pour qu'ils correspondent à sa théorie* »⁵.

Par exemple, Freud écrit à Ferenczi le 6 octobre 1910 que le père de Schreber était un « *tyran domestique* » et écrit dans sa publication, l'année suivante, que Schreber avait un « *excellent père* ». En réalité, ce père était loin d'être excellent. Il avait inventé des appareils destinés à maintenir la tête et le corps des enfants parfaitement droits, appareils qu'il semble avoir testés sur ses propres enfants. Ces faits et d'autres (notamment que le directeur de l'asile où Schreber avait été enfermé pratiquait des castrations « *thérapeutiques* ») éclairaient davantage les idées paranoïdes de Daniel Paul que le soi-disant refoulement du désir homosexuel pour son père.

Durant plusieurs décennies, l'état de Schreber a oscillé entre des périodes de délire et de longues périodes de rétablissement spontané. S'il était entré en psychanalyse au moment d'une crise, on aurait pu attribuer à la cure le rétablissement survenant quelques mois ou quelques années plus tard. Sa biographie nous rappelle que des guérisons spontanées, passagères ou durables, s'observent même dans de graves troubles mentaux.

Jacques Van Rillaer

¹ Lettre à Jung le 18 décembre 1910.

² Trad. in *Cinq psychanalyses*, PUF, 1954, p. 263-324.

³ E. Jones, *La vie et l'œuvre de S. Freud*, PUF, vol. 2, 1955, p. 285.

⁴ Cette comparaison est le sujet de sa thèse de doctorat (Université d'Amsterdam, 1980), dont une version remaniée est parue en français (*Schreber, père et fils*, Seuil, Coll. Le champ freudien, 1986) et en anglais (*Schreber : Father and Son*, Madison, CT, International Universities Press, 1989, 376 p.).

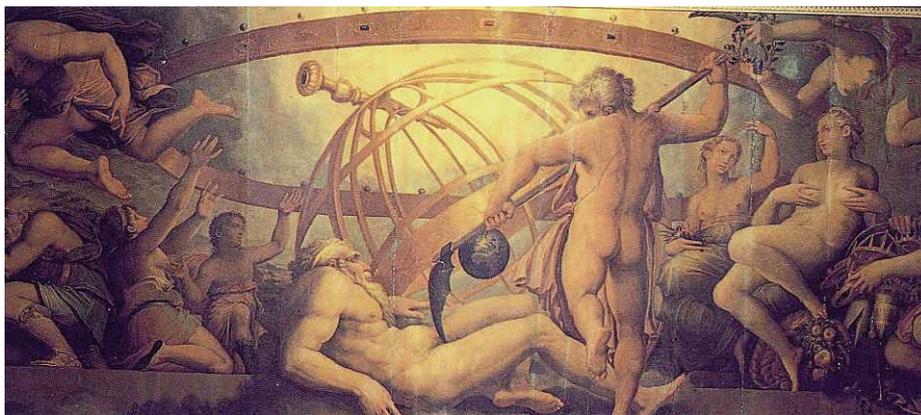
⁵ Zvi Lothane, « *Schreber, Freud, Flechsig, and Weber revisited : An inquiry into methods of interpretation* », *Psychoanalytical Review*, 1989, 76, p. 203-262. Cité par F. Sulloway, « *Schreber et son père* », in C. Meyer et al., *Le livre noir de la psychanalyse*, Les Arènes, 2005, p. 94.

de *l'histoire d'une névrose infantile* (1918) (XIII.84), soit : L'homme aux loups. Semblable fiction dans *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert* (1915) (XIII.290-294), un texte retiré de la circulation par Freud lui-même de son premier projet de... *Métapsychologie*.

Dans les *Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1916-1917) (XIV.205), Freud affirme que la séduction infantile, la scène originelle, la castration, le complexe d'Œdipe relèvent d'une incontestable vérité ici et maintenant qui provient directement, sans justification raisonnable et rationnelle, d'une vérité préhistorique transmise de façon inexplicable – métapsychologique, dirons-nous, pour éviter parapsychologique... Cette même croyance extravagante se trouve dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920) (XV.308), puis dans *Psychanalyse et Théorie de la libido* (1923) (XVI.203), mais également dans *Le moi et le ça* (1923) (XVI.266), dans lequel Freud défend l'idée que certaines psychonévroses contemporaines trouvent leur origine dans des régressions remontant à... l'époque glaciaire, le temps des luttes de l'époque patriarcale de la civilisation !

Mêmes fantaisies dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) (XVII.269-270), puis dans *l'Abrégé de psychanalyse* (1938), qui synthétise la pensée de Freud par ses soins, un texte dans lequel son auteur parle « *de l'héritage archaïque, résultat de l'expérience des aïeux, que l'enfant apporte en naissant, avant toute expérience personnelle* » (PUF, 30-31). Peu importe que l'enfant ait été nourri au sein ou au biberon, la phylogenèse faisant la loi, même ontogénétiquement alimenté à la tétine en caoutchouc, par la grâce phylogénétique, il conserve la mémoire préhistorique du sein d'une femme de la période glaciaire – quoi qu'en pense sa mère ici et maintenant...

De même pour la crainte de castration : nul besoin de se soucier d'une éducation singulière avec des parents particuliers, dans une histoire subjective, puisqu'elle procède d'une « *trace mnésique phylogénétique, souvenir de l'époque préhistorique où le père jaloux enlevait réellement à son fils ses organes génitaux quand il le considérait comme un rival auprès d'une femme* » (id.51). Chez Freud la préhistoire est plus présente et plus vraie que le présent qui n'existe pas. Phylogenèse oblige...



Chronos castre son père Uranus (Giorgio Vasari and Cristofano Gherardi, 16^e siècle)

Le sommet est atteint avec *Moïse ou le monothéisme* (1934-1938) dans lequel Freud se surpasse. L'individu y apparaît moins comme le produit d'une ontogenèse que comme le résultat d'un passé très archaïque qui le détermine complètement. Freud récuse les acquis de la biologie contemporaine, il écarte d'un revers de la main ce que nous apprend la génétique de son temps, il tourne le dos à la science du moment. On ne fait pas mieux, pour un homme qui partout se prétend « scientifique », comme refus de la science, déni de la science, mépris de la science, qu'en défendant la thèse, de 1900 à sa mort, que nous sommes des contemporains de la période glaciaire mais surtout pas de notre milieu, de notre époque, de notre temps, de notre éducation...

Le Conquistador contre le scientifique

Qu'est-ce qui permet au « scientifique » Freud d'écrire dans *Moïse* que « la science biologique ne veut rien savoir de la transmission des caractères acquis aux descendants. Mais nous avouons en toute modestie [sic] que nous ne pouvons malgré tout pas nous passer de ce facteur dans l'évolution biologique » (193-194). Autrement dit : la science en général refuse cette thèse, mais la science freudienne l'exige, donc la science en général a tort... Et plus loin : « Il s'agit d'une audace que nous ne pouvons éviter » (196) – et pour quelles raisons ?

Parce que Freud est dans l'audace du Conquistador, une posture qu'il revendique *contre celle du scientifique*. La preuve dans cette lettre à Fliess : « Je ne suis absolument pas un homme de science, un observateur, un expérimentateur, un penseur. Je ne suis rien d'autre qu'un conquistador par tempérament, un aventurier si tu veux bien le traduire ainsi, avec la curiosité, l'audace et la témérité de cette sorte d'homme » (1.II.1900). Métapsychologue, parapsychologue, Freud soucieux de voir ce qui se trouve après la psychologie, au-delà d'elle, sait bien que personne ne viendra lui contester sa trouvaille puisque personne ne va là où il prétend être allé avec force auto-analyse et prétendu dépeçage de cas cliniques en quantité – qui s'avèrent manquer cruellement quand on effectue un réel travail d'historien de la psychanalyse...

Qui peut rivaliser avec un homme qui se prétend scientifique mais revendique l'audace du péremptoire, donc le contraire de la patience du chercheur ? Quel individu soucieux de raison, de logique, de raisonnements, de preuves et d'arguments, peut ébranler un tant soit peu le discours fantasque d'un homme qui prétend que, si le réel ontogénétique dit une chose et que la fiction phylogénétique en dit une autre, alors cette dernière sera plus vraie que l'autre, parce qu'elle est la voie royale de l'audacieux ? Quel physicien peut dissiper le rêve du métaphysicien ? De même : quelle démonstration psychologique peut ravager la folie métapsychologique ? Quel philosophe peut débattre avec un défenseur de l'occultisme ? Quel penseur pourrait combattre le délirant qui croit plus à ses légendes (le complexe d'Œdipe, la horde primitive patriarcale, le meurtre du père, le

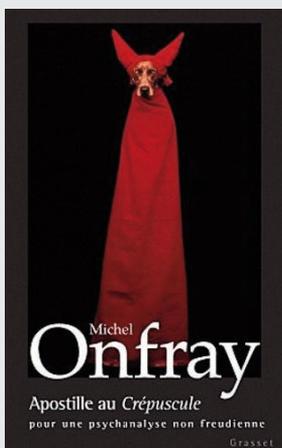
banquet cannibale, la crainte de la castration, etc.) qu'à la réalité historique qui invalide toutes ces histoires à dormir debout ? Quel penseur de l'immanence saurait ramener à la raison un extatique de la transcendance ?

Le combat est perdu d'avance. On ne convertit pas l'âme onaniste décidée à jouir en solitaire de ses fictions dans le confort d'un arrière-monde. On ne fera rien non plus des borgnes qui jubilent de suivre un aveugle sur les falaises du délire. La psychanalyse est bien une folie à plusieurs, ce qui se nomme aussi une hallucination collective. Malheur au philosophe qui enseigne la nudité du roi freudien : un bûcher l'attend après le pal et le rouet, la poix et l'éviscération... Mais les bûchers de Marguerite Porete à Paris, de Michel Servet à Genève, de Vanini à Toulouse ou de Giordano Bruno à Rome ont été allumés par des furieux auxquels l'histoire a donné tort. Qui se souvient du nom des accusateurs de Socrate condamné à mort pour avoir philosophé, cette activité honnie des métapsychologues – et des parapsychologues ?... ■

Apostille au Crépuscule

Michel Onfray

Éditeur : Grasset, novembre 2010, 224 pages



Socrate a raison : mieux vaut subir l'injustice que la commettre... Je n'ai donc pas répondu aux injures ayant accompagné la sortie de mon *Crépuscule* d'une idole, sous-titré *L'affabulation freudienne*, un livre accueilli par la haine d'un petit milieu et l'emballage du public qui a transformé cet ouvrage en succès de librairie. On a fait de ce gros ouvrage à peine feuilleté un « brûlot contre la psychanalyse ». Or la psychanalyse freudienne n'est pas toute la psychanalyse, mais sa formule la plus universellement médiatisée...

Cette *Apostille* se propose d'examiner les conditions d'une psychanalyse non freudienne avant Freud, pendant lui, après lui. Avec « l'analyse psychologique » de Pierre Janet, un philosophe doublé d'un psychologue clinicien pillé, insulté et sali par Freud ; avec le « freudo-marxisme » de

Wilhelm Reich persécuté par les freudiens et les marxistes ; avec la « psychologie concrète » de Georges Politzer, philosophe communiste et résistant fusillé par les nazis ; avec la « psychanalyse existentielle » de Sartre, retrouvons la voie du matérialisme psychique contre l'idéalisme de l'inconscient freudien ; restaurons le réel concret contre le déni freudien de l'histoire ; inscrivons la psychanalyse dans une logique progressiste contre le pessimisme freudien ontologiquement conservateur ; réhabilitons le corps immanent contre la parapsychologie viennoise. Cet immense chantier exige un « intellectuel collectif ». ce livre pourrait en être le manifeste...

Michel Onfray

L'Homme aux Loups ou le complexe d'Œdipe à l'envers

Sergueï Constantinovitch Pankejeff, surnommé « L'Homme aux Loups » par Freud (le dernier des cinq cas exposés par Freud dans les *Cinq psychanalyses*), est un homme très sérieusement atteint. Sa sœur et son père se sont suicidés, sa mère est hypocondriaque et atteinte de divers troubles psychosomatiques, son oncle souffre de paranoïa... et lui-même a déjà été psychanalysé en 1909. En 1910, il commence une cure de psychanalyse avec Freud, qu'il arrête en 1914, pour la reprendre en 1919. En 1926, il fait une grave rechute qui nécessite à nouveau un traitement. Marthe Robert écrit : « *Atteint autrefois d'une névrose obsessionnelle, il souffrait maintenant d'une psychose paranoïaque, où son attachement homosexuel pour son premier analyste, mal liquidé, renforcé même par l'aide matérielle et les dons de Freud, trouvait une nouvelle et dangereuse issue.* » (Marthe Robert, 1964, *La révolution psychanalytique*, II, p. 109). Après avoir dit plusieurs fois que son patient est guéri, Freud ne veut plus s'occuper de lui. Pankejeff erre alors de cure en cure, d'analyste en analyste et finalement entre à l'asile de Vienne, où il meurt en 1978, à 80 ans passés. Une journaliste autrichienne, Karin Obholzer, l'avait retrouvé quelques années auparavant et avait recueilli ses confidences (contre la promesse de ne les publier qu'après sa mort, car il recevait régulièrement de l'argent du directeur des Archives Freud, qui n'avait évidemment pas intérêt à ce qu'il parle). L'Homme aux loups avoue « *En réalité, toute cette histoire ressemble à une catastrophe. Je suis dans le même état que lorsque je suis venu voir Freud pour la première fois. [...] Tout ça c'est du pipeau. [...] Au lieu de m'avoir fait du bien, les psychanalystes m'ont fait du mal.* » (Franck J. Sulloway, 2005, « Qui a peur de l'homme aux loups ? » *Le Livre Noir de la psychanalyse*, Paris, Ed des Arènes, pp. 104-109).

Dans une lettre du 13 février 1910, dès le début de l'analyse, Freud confie à Ferenczi qu'il est l'objet d'un transfert négatif violent de la part de son patient : « *Un jeune Russe riche, que j'ai pris en analyse à cause d'une passion amoureuse compulsive, m'a fait l'aveu, après la première séance, des transferts suivants : juif escroc, il aimerait me prendre par derrière et me chier sur la tête.* »

Jacques Bénesteau, dans *Mensonges Freudiens*, expose avec grand art ce qui valut à Pankejeff son surnom d'homme aux loups ainsi que les aberrations des interprétations de Freud. Freud décrypte un rêve fait à quatre ans par son patient, qui rappelle une scène observée et mémorisée à 18 mois, et rapporté vingt deux ans plus tard sur le divan. Pankejeff se souvient d'avoir fait un cauchemar dans lequel six ou sept loups sont perchés, immobiles, sur un arbre devant la fenêtre. Le patient dessinera son rêve mais avec cinq loups seulement. Freud va interpréter ce rêve terme à terme depuis la couleur blanche des loups, qui évoque les sous-vêtements des parents, jusqu'aux queues des loups, qui renvoient aux symboles phalliques et à l'angoisse de castration. Puisque l'inconscient dit toujours le contraire de ce qu'il veut dire, si les loups sont immobiles, c'est que les parents sont actifs, si le rêve se passe la nuit, alors c'est que la scène se produit le jour, etc. La scène traumatique à l'origine de la phobie des loups est donc évidente : c'est, à cinq heures d'un après-midi d'été, la « scène originare » des rapports sexuels entre ses parents, un « *coïtus a tergo* », une « copulation sauvage » à quatre pattes comme les loups, trois fois de suite dans la demi-heure ! Freud ne doute pas que l'enfant, qui n'a que 18 mois, a tout vu, mémorisé tous les détails de la scène, les différences anatomiques entre le père et la mère, etc. C'est ainsi que des interprétations de Freud jaillit l'explication des troubles de l'homme aux loups : il désire être sexuellement possédé de cette façon par son père, mais l'angoisse de castration l'amène à refouler ce désir. Voici l'origine de son complexe d'Œdipe inversé : il aime son père et repousse sa mère pour qu'elle lui laisse le champ libre auprès de lui. Voilà l'origine de son homosexualité et de sa névrose obsessionnelle à son arrivée chez Freud. Par ailleurs, entre autres troubles, Pankejeff présente une constipation opiniâtre dont Freud prétend le libérer. En effet, l'enfant Sergueï « *aurait délégué devant le spectacle de ses parents agités, mettant un terme à leurs occupations charnelles (sans doute y aurait-il eu, sinon, un quatrième rapport sexuel !)* »

Pourquoi finalement un tel retour du refoulé ne parvient pas à libérer l'homme aux loups de ses angoisses ? Bénesteau en donne une raison : « *La scène en réalité répète un agglomérat de souvenirs de l'enfance de Freud, notamment un célèbre fragment autobiographique qu'il publia en 1899, en le prêtant déjà à quelqu'un d'autre.* » Ce n'est pas la seule fois que se vérifie la forte tendance de Freud à projeter sur les cas présentés par ses patients ses propres traumatismes, qu'il généralise ensuite pour échafauder sa théorie.

Brigitte Axelrad

Le dualisme méthodologique peut-il sauver la psychanalyse ?

Jean Bricmont

Jean Bricmont est professeur de physique théorique à l'Université de Louvain en Belgique. Il a publié de nombreux livres, dont *Raison contre pouvoir : Le pari de Pascal*, avec Noam Chomsky (L'Herne, 2009). Jean Bricmont est Président d'honneur de l'AFIS.



On entend fréquemment certains spécialistes des sciences humaines, ainsi que beaucoup de psychanalystes, dire que ces sciences relèvent d'une autre méthode, d'une autre logique ou même d'une autre rationalité que les sciences naturelles. Tout le problème est de savoir quelle est cette autre méthode et en quoi elle est pertinente pour étudier les phénomènes « humains ».

Il faut tout d'abord admettre que nous avons tous, naïvement, une vision dualiste du monde : nous nous considérons comme des êtres dotés d'un libre arbitre, d'une conscience, d'intentions etc., tandis que le monde non-vivant semble fait d'objets inanimés obéissant aveuglément à des lois naturelles (et que les êtres vivants non humains se situent quelque part entre les deux).

Cette relation au monde est sans doute à la base du dualisme classique, pour lequel le monde est constitué de deux substances, l'esprit et la matière (ou le corps). On trouve cette doctrine chez Descartes, évidemment, mais aussi dans beaucoup de courants religieux, mais pas seulement ; Elisabeth Roudinesco s'oppose à l'idée que la « *pensée ne serait qu'une sécrétion du cerveau* » qui lui-même ne serait qu'une machine comparable à un ordinateur.¹

Dualisme et matérialisme

D'une certaine façon, le dualisme est naturel ; en effet, quelles sont les positions alternatives ? L'une est de nier l'existence de la matière, de la voir comme une sorte d'illusion produite par l'esprit, ce qui nous mène à l'idéalisme ou au mysticisme ; l'autre est de voir l'esprit comme une émanation de la matière, ce qui est la position du matérialisme classique. Le problème que rencontre cette dernière position est de savoir ce qu'on entend exactement par « matière » et par « émanation ». Si on définit la matière par ce qui est décrit par la physique fondamentale, alors un problème qui se pose est que cette physique introduit des notions telles que forces agissant ins-

¹ Elisabeth Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?*, Paris, Fayard, 1999, p. 65 et 88.

même pas *une* substance, parce que c'est le concept de substance qu'il faut rejeter, tout comme celui de matière ou d'esprit, parce que le sens de ces mots n'est pas clair. Aucun physicien ou biologiste ne dira que ses théories sont matérialistes ou n'utilisera le concept de « matière », parce que cela n'apporterait rien à la discussion. On arrive ainsi à une position qui considère la réalité comme indivisible, mais qui met de côté les concepts plus ou moins scolastiques de matière et d'esprit.

Le dualisme méthodologique

Cependant, le dualisme contemporain, particulièrement chez les psychanalystes, est méthodologique : plutôt que de parler de substances différentes, on parlera de méthodes ou d'approches différentes, ou parfois de différents niveaux de réalité, auxquels nous avons accès par des moyens différents. Peut-on justifier cette forme de dualisme ? Il existe au moins deux arguments qui sont invoqués en sa faveur et qu'il faut examiner.

La question du sens des mots ou des expressions. Si j'ai soif et que je prends de l'eau fraîche dans le réfrigérateur pour me désaltérer, la façon la plus simple de décrire cette situation est de dire ce qui vient d'être dit. Mais comme l'action, « aller vers le réfrigérateur », qui est un mouvement physique, a ici une cause mentale, « avoir soif », on pourrait avoir la tentation de vouloir reformuler cette phrase en termes « purement physiques », dire, par exemple, qu'une masse d'atomes (mon corps) effectue une certaine trajectoire collective dans l'espace et le temps. On pourrait essayer de donner une formulation plus sophistiquée de ce mouvement, en décrivant tous les états de mes neurones pendant l'intervalle de temps entre le moment où j'ai soif et celui où je suis désaltéré. Le problème est qu'aucune de ces reformulations ne donne intuitivement l'impression de capturer vraiment l'expression « avoir soif », ou « être désaltéré ». Après tout, un robot pourrait faire les mêmes opérations sans ressentir quoi que ce soit et, dans les descriptions faites en termes purement physiques, rien ne nous dit quelle est la différence entre nous et un robot.

La doctrine de l'accès privilégié à mes propres sensations. Si je dis que j'ai soif, personne ne peut comprendre ce que je veux dire, si ce n'est par analogie avec ses propres sensations et personne ne peut vérifier que j'ai vraiment soif. Comme disent les philosophes, c'est une connaissance que j'ai « à la première personne » tandis que la connaissance que les autres ont de moi se fait « à la troisième personne ». Il y a là une différence⁴.

Tout cela suggère que, lorsque l'on parle de l'être humain, on parle « d'autre chose » que du « monde physique », ou du moins qu'on devrait l'aborder « d'une autre façon », par exemple en donnant un rôle irréductible aux sensations ou perceptions subjectives.

⁴ Pour une bonne discussion de cette question, voir : "What is it like to be a bat?" Thomas Nagel, *The Philosophical Review* LXXXIII, 4 (Octobre 1974): 435-50. https://organizations.utep.edu/Portals/1475/nagel_bat.pdf



Les arguments ci-dessus font l'objet d'infinies discussions parmi les philosophes et théoriciens de la conscience. Mais on peut facilement les admettre, pour les besoins de la discussion. En effet, tout ce que ces arguments montrent, c'est que le langage que nous utilisons n'est pas uniquement celui de la physique, et que la connaissance que nous avons de certains faits (nos propres sensations) n'est pas obtenue de façon « objective ».

La causalité dans le domaine mental

Mais il ne nous dit strictement rien sur l'accès que nous avons aux assertions concernant les causes et les effets dans le domaine « mental », par exemple, sur la véracité de l'idée qu'un état donné dans la petite enfance produit tel résultat à l'âge adulte, ou encore que telle interaction thérapeutique produit tel effet sur l'analysant. Il n'y a absolument aucune raison de croire que nous avons un « accès privilégié » à ce genre de relations causales, par introspection ou en interprétant les actions humaines à la lumière de notre expérience subjective du monde.

Dans sa critique de la philosophie cartésienne, Hume faisait remarquer que « *si nous raisonnons a priori, n'importe quoi peut paraître capable de produire n'importe quoi. La chute d'un galet peut, pour autant que nous le sachions, éteindre le soleil ; ou le désir d'un homme gouverner les planètes dans leur orbite. C'est seulement l'expérience qui nous apprend la nature et les limites de la cause et de l'effet et nous rend capables d'inférer l'existence d'un objet de celle d'un autre* »⁵. On pourrait dire exactement la même chose des raisonnements fondés sur l'introspection ou sur notre expérience subjective, qui ont largement remplacé les raisonnements *a priori* dans notre culture sécularisée, mais avec les mêmes effets néfastes.

⁵ David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, Ph. Baranger, Ph Saltel (trad.) Paris, Garnier-Flammarion, 1983 [1748].

Validation et évaluation

Lorsque les psychanalystes disent que la cure guérit ou aide, la seule façon de le savoir est de faire des statistiques. Ce genre de connaissance échappe complètement à ce que l'on sait de façon introspective. En fait, si les psychanalystes ne font que rarement ce genre de statistiques⁶, comment savent-ils eux-mêmes que leurs thérapies ont des effets positifs ? En général, en invoquant des exemples, entre autres les analyses originelles de Freud, ce qui est une façon d'admettre que des tests objectifs sont, malgré tout, nécessaires, mais en les faisant mal, c'est-à-dire d'une manière non systématique.

S'ils se replient sur la position selon laquelle la psychanalyse serait une théorie de l'inconscient, et non une thérapeutique, on peut leur demander quels sont les faits publiquement disponibles qui corroborent ce qu'ils affirment. Nul besoin d'invoquer Popper ou une quelconque épistémologie sophistiquée ; le bon sens suffit. Et si de tels faits ne sont pas disponibles, comment savent-ils que ce qu'ils prétendent savoir est vrai ?

La pluralité des sciences est parfois utilisée pour défendre la pluralité des méthodes. Évidemment, il y a une multiplicité de disciplines, ayant toutes leurs techniques spécifiques, mais il est facile de mettre en évidence certains traits communs à ces méthodologies : par exemple, le sociologue se préoccupera de la représentativité de son échantillon, le chimiste utilisera des « témoins », le médecin des expériences en double aveugle ; si l'on veut, ce sont toutes des méthodologies différentes ; mais elles ont en commun, dans chacun des champs où elles s'appliquent, de chercher à prémunir le chercheur contre la contamination de ses données par des facteurs incontrôlés.

Certains psychanalystes défendent l'idée qu'on peut utiliser à titre scientifique les données « recueillies sur le divan » et déclarent qu'après tout, il s'agit là d'une méthode adaptée à l'objet spécifique d'étude qu'est l'inconscient. Mais il y a une grande différence : les méthodes scientifiques « ordinaires » sont développées pour éviter les contaminations des données par des facteurs incontrôlés, et si l'on suggère que de tels facteurs peuvent néanmoins être présents, le scientifique cherchera à modifier ses méthodes afin de les éliminer.

Par exemple, pourquoi faire des expériences en *double* aveugle et pas en simple aveugle, si ce n'est parce qu'on a observé que le fait que le médecin sache si le produit qu'il donne est un placebo ou non peut avoir un effet sur le patient ? Mais, si c'est le cas, comment savoir si les données recueillies sur le divan ne sont pas également contaminées par la suggestion ? Pour ce faire, il faudrait posséder des tests empiriques indépendants de ces données montrant que cette contamination (dont l'existence, comme celle de l'effet placebo, n'est pas douteuse) peut être évitée, mais c'est bien cela que les psychanalystes ne nous fournissent pas.

⁶ Voir Jacques Van Rillaer, *Les illusions de la psychanalyse*, Éditions Mardaga, Wavre, 1981, p. 339-341.

Le dualisme méthodologique encourage les illusions sur ce que nous croyons savoir

Le dualisme méthodologique prend parfois un autre aspect : l'idée que certaines pratiques (par exemple, la pratique de la cure) offriraient un accès privilégié à la vérité et permettraient de passer outre aux patientes formulations et vérifications d'hypothèses. Il y a là une vérité partielle : sans aucun doute, nous apprenons à faire pas mal de choses « dans la pratique », et nous nous passons alors parfaitement de toute théorie. Mais cette méthode a des limites évidentes (pensons aux médecines traditionnelles), et il est douteux que des relations causales fiables (par exemple, entre petite enfance et âge adulte) puissent être établies de cette façon.

Le dualisme méthodologique fait énormément de tort, en créant beaucoup d'illusions sur ce que nous croyons savoir. Quand il s'agit de l'être humain, nous ne connaissons pratiquement rien de ce qui est inné et ce qui est acquis, ou plutôt comment gènes et environnement interagissent, ni à ce qui est universel ou particulier à une culture donnée. L'action humaine, du



moins quand elle semble relever du « libre arbitre », nous échappe encore plus. Il n'existe, à ce jour, pas de véritable science de l'histoire ou de la société, et l'étude de la psychologie humaine n'en est qu'à ses débuts. En abaissant les normes épistémologiques de ce qui définirait une véritable connaissance, qui devrait s'appuyer sur des tests ou des observations publiquement disponibles, le dualisme méthodologique nous donne l'illusion de connaître des choses que nous ne connaissons pas vraiment. La psychanalyse est en grande partie un des fruits de cette illusion. ■

À lire sur notre site Internet :

« Comment peut-on être “positiviste” ? »

par Jean Bricmont

<http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article852>

Paru initialement dans « Psychanalyse, que reste-t-il de nos amours ? » édité par F. Martens, *Revue de l'Université Libre de Bruxelles*, Complexe, Bruxelles, 2000 et dans *Éthique et épistémologie. Autour du livre Impostures intellectuelles de Sokal et Bricmont*. Sous la direction de A. Kremer Marietti, L'Harmattan, Paris, 2001.

Darwin, Freud et l'évolution

Pascal Picq

Pascal Picq est paléanthropologue au Collège de France.



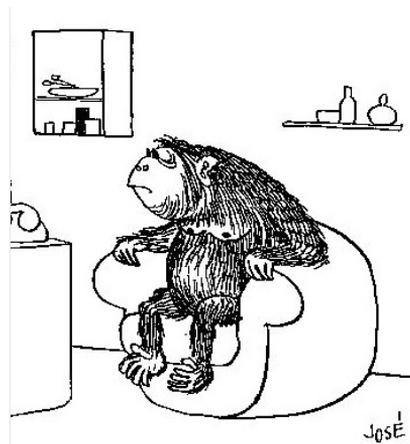
Les biographes de Sigmund Freud aiment à rappeler les nombreuses références faites à Charles Darwin dans ses écrits comme dans sa correspondance. La plus intéressante du point de vue de l'anthropologie évolutionniste concerne *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux* [3] de 1872. Le livre fondateur de l'éthologie moderne (l'éthologie est la science qui étudie le comportement des animaux) a été très peu lu et, avec le recul du temps, on s'étonne encore que la psychologie au sens large l'ait ignoré si longtemps. La référence

de Freud la plus connue à l'œuvre de Darwin se place sur le terrain de l'anthropologie culturelle avec l'hypothèse de la horde primitive dans *La Filiation de l'Homme en relation avec la sélection sexuelle* [4] de 1871, et qui devient, pour l'inventeur de la psychanalyse, l'acte fondateur des sociétés humaines dans *Totem et Tabou* [8] (1913). La troisième référence intéresse plus l'histoire des idées que celle des sciences : elle apparaît dans les diverses éditions d'*Introduction à la psychanalyse* où Freud a l'outrecuidance de se situer dans la lignée de Nicolas Copernic et de Charles Darwin. Elle n'a rien de scientifique en termes de concepts, de méthode et encore moins d'épistémologie, si ce n'est l'emprunt d'une conception erronée de l'évolutionnisme.

Commençons par cette dernière.

Freud dans la lignée de Darwin ?

Jamais Copernic ni Darwin n'eurent une telle prétention, bien qu'ils aient eu parfaitement conscience des conséquences de leurs travaux sur les représentations dominantes et dogmatiques du monde. L'œuvre de Copernic, qui craignait plus pour sa vie que pour sa gloire posthume, fut publiée juste avant sa mort. Quelques siècles plus tard, Charles Darwin est conscient de « commettre un meurtre », celui de la métaphysique. Inquiet pour sa santé, il laisse une lettre à sa femme Emma pour qu'elle publie son premier manuscrit sur la sélection



naturelle. Nous sommes en 1844, et celui qui sera qualifié « d'homme le plus dangereux d'Angleterre » veut, à l'instar de Copernic, faire œuvre de science et non pas œuvrer à sa gloire. Dans son autobiographie, publiée en 1887 – cinq ans après sa mort –, il espère que ses travaux auront contribué modestement aux avancées des connaissances en biologie.

En se référant à Darwin et à l'évolutionnisme, Freud recherche un fondement scientifique. Or, rien dans sa méthode ni son analyse ne s'inspire de l'épistémologie scientifique et encore moins des concepts développés par Darwin. Sur la méthode, Darwin s'appuie sur l'épistémologie newtonienne avec pour référence la géologie de Charles Lyell et l'astronomie de John Herschel, qui associent théorie et formulations d'hypothèses sans cesse confrontées à l'observation et à l'expérimentation. Ce que Freud ne fera jamais. Par ailleurs, Freud cite volontiers un passage de l'autobiographie de Darwin dans lequel celui-ci dit prendre un soin particulier à noter les faits qui ne corroborent pas son hypothèse, sachant combien il est tentant de les occulter, ce qu'il appelle « la règle d'or ». On comprend tout l'intérêt d'une telle remarque pour le fondateur de la psychanalyse... Mais les fondements épistémologiques de cette remarque sont doubles chez Darwin. Le premier insiste sur l'importance des détails, de ces petites choses apparemment sans pertinence qui participent d'une signification plus grande. Le second, qui échappe à Freud et à ses commentateurs, est que Darwin évoque les faits qui contredisent son hypothèse ; il se préoccupe de réfutation au sens de Karl Popper. Cela ne signifie pas que l'hypothèse est fautive, mais qu'elle n'est pas suffisamment étayée et qu'il faut la faire évoluer pour qu'elle inclue ces faits. Il y a confusion entre méthodologie et processus cognitif. Est-ce que Freud a lu ce très beau texte de Darwin sur l'instinct publié à titre posthume par John Romanes en appendice de *Mental Evolution in Animals* en 1884 [6] ? On lit que Darwin n'a pas inséré ce travail dans *l'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* parce que les connaissances sur les comportements ne provenaient pas d'une méthodologie scientifique assez solide, ce qui n'étayait, ni ne réfutait sa théorie. Si Freud, dans ses premiers travaux, semble s'inspirer de cette méthode, il en est tout autrement dès que la psychanalyse s'affirme comme un nouveau champ de la connaissance de la psyché humaine. Si Freud se considère comme « un biologiste de la psychologie » et si ses admirateurs voient en lui le « Darwin de la psychologie », l'évolution de la psychanalyse s'éloigne rapidement de l'épistémologie darwinienne pour se précipiter dans le champ du mythe et de la culture de la société occidentale.

Psychanalyse et théorie de l'évolution

Freud ne fait aucune référence à la sélection naturelle, mais reprendra d'autres théories évolutionnistes concurrentes, et, en son temps, on ne saurait lui en faire le reproche. En effet, la double articulation entre l'algorithme darwinien et le couple variations/sélection reste incomprise (voir encadré).

La double articulation entre l'algorithme darwinien et le couple variations/sélection

L'algorithme darwinien postule que les variations apparaissent indépendamment des effets qu'elles peuvent avoir sur l'organisme, ce qui signifie qu'elles se manifestent dépourvues de toute signification adaptative *a priori* et qu'elles émergent indépendamment des facteurs environnementaux. Elles sont de faible amplitude et leur sélection et leur transmission via le succès reproducteur différentiel des individus entraînent une évolution graduelle de la population. Car dans la théorie darwinienne, ce n'est pas l'individu qui évolue, mais la population. Il a fallu un siècle pour comprendre et préciser ces mécanismes. La théorie de l'évolution au moyen de la sélection naturelle, qui intéresse les populations, pouvait difficilement s'appliquer à une démarche thérapeutique centrée sur l'individu et sa propre histoire. Charles Darwin ignorait les origines des variations ou variabilité. Il propose une théorie de la *pangenèse*¹ qui renoue avec la conception lamarckienne des caractères acquis, qu'il ne manquait pas de railler par ailleurs. Il y a en fait deux problèmes, celui de la variabilité et celui de l'hérédité. August Weismann tranche la question en distinguant les cellules somatiques des cellules germinales. Il introduit l'hérédité dans la théorie darwinienne et fonde le néodarwinisme à la fin du XIX^e siècle. Mais il est trop tard, car l'évolutionnisme est revenu dans le giron du lamarckisme sous l'immense influence de son traducteur allemand : Ernst Haeckel.

¹ Le terme pangenèse a été construit sur le grec παν- (« tout », « complet ») et γενέσιος (« relatif à la naissance »). La Pangenèse est le mécanisme hypothétique conçu par Darwin pour expliquer l'hérédité. Il pensait que « cette hypothèse pourra servir à grouper une multitude de faits, qui, jusqu'à présent, sont restés sans lien efficace, et n'ont été rattachés les uns aux autres par aucune cause »

Freud s'inspire de théories évolutionnistes d'inspiration lamarckiennes, comme d'ailleurs toutes les sciences psychologiques qui, hier comme aujourd'hui, ne se sont pas encore dégagées de cette conception erronée de l'évolution [9, 14]. Freud est un lecteur attentif de Darwin, de Haeckel et de Weismann au cœur d'une période baignée par le scientisme. Il commente tous ces auteurs – et d'autres – dans sa correspondance, avant de s'éloigner de Darwin et d'adopter une conception lamarckienne, dominante dans l'évolutionnisme de cette époque.

Haeckel invente des concepts majeurs comme ceux d'écologie et de phylogénie¹, et est plus connu par le célèbre aphorisme « l'ontogenèse récapitule la phylogénèse » (voir encadré).

Freud, Piaget et d'autres se saisissent de cette version « scientifique » d'un vieux mythe analogique de la pensée occidentale qui reprend l'échelle naturelle des espèces (ou *scalisme*) et l'idée que l'Homme est au centre du Cosmos, un microcosme qui résume le macrocosme². C'est un bel exemple de « réactualisation du mythe » ; c'est-à-dire la proposition d'un récit – en

¹ La phylogénie est l'étude des parentés entre différents êtres vivants en vue de reconstituer l'évolution des organismes vivants. On peut étudier la phylogénie d'un groupe d'espèces mais également, à un niveau intra-spécifique, la généalogie entre populations ou entre individus. On représente couramment une phylogénie par un arbre phylogénétique.

² Cf. Pascal Picq *Les dessous de l'Hominisation* in Thomas Heams et coll. (dirs.) *Les Mondes darwiniens*, Syllepse 2009.

l'occurrence pseudo-scientifique – qui prend sens car en résonance avec un mythe profondément inscrit dans une culture. Ce récit est rationnel en relation avec le mythe, considéré comme vrai, mais n'est pas scientifique. C'est ce que Claude Lévi-Strauss appelle « la pensée sauvage », et qui rejaillit dans la partie « discussion » de trop d'articles scientifiques, et tout particulièrement en paléanthropologie et en préhistoire.

L'analogie entre ontogenèse et phylogenèse, et l'idée de caractères acquis dans le cadre d'environnements ou de contextes antérieurs qu'il faut élucider, constituent une boîte à outils conceptuelle prête à l'emploi. Freud emprunte l'analogie apportée par les évolutionnistes entre phylogenèse et ontogenèse où cette dernière remplace la préhistoire par les périodes obscures de la prime enfance, fondant une nouvelle archéologie du psychisme : la psychanalyse. Du côté de la phylogenèse, la quête des mondes perdus de la préhistoire ; du côté de la psychanalyse, la recherche des mondes enfouis de notre prime ontogenèse psychologique. C'est assez génial, mais fondé sur une conception erronée de l'évolution et très éloigné de l'épistémologie

« L'ontogenèse récapitule la phylogenèse »

L'ontogenèse concerne l'histoire de la vie d'un individu depuis sa conception jusqu'à sa mort. La phylogenèse s'intéresse à l'histoire des espèces, autrement dit à l'évolution. Le terme *évolution* provient des premières études sur le développement de l'embryon au XVIII^e siècle avec l'idée que ce processus est guidé, dirigé. Évoluer vient étymologiquement du latin *evolvere* qui signifie « dérouler un programme ». Darwin ne consent à utiliser ce terme que dans la sixième édition de *l'Origine des espèces* à cause, justement, de sa connotation téléologique. (Depuis J. Monod, on parle de téléonomie.) Rien n'est plus étranger à l'idée d'évolution chez Darwin que celle de finalité, qui serait l'émergence de l'homme.

L'embryologie apporte des preuves puissantes de l'évolution, mais dérive souvent vers des interprétations téléologiques. C'est ce que fait Ernst Haeckel en affirmant que « l'ontogenèse récapitule la phylogenèse ». Cela signifie que l'embryon humain passe par toutes les étapes de l'histoire de la vie – la phylogenèse – pour la dépasser. Il reprend en cela un vieux mythe, celui de l'homme-microcosme qui résume l'univers-macrocosme. En rétablissant cette analogie, l'ontogenèse et l'enfance du petit humain reproduisent les étapes de l'évolution des espèces et aussi de la préhistoire avec les peuples primitifs ou sauvages restés dans l'enfance de l'humanité.

Une autre dérive de l'ontogenèse séduit les sciences humaines et les philosophes, celle de la néoténie. À l'inverse de la récapitulation, l'homme est considéré à l'âge adulte comme dans un état juvénile de l'espèce ancestrale. Cette idée est très en vogue du temps de Freud. Seulement elle tombe dans des dérives idéologiques et racistes, comme la récapitulation.

Elles sont vivement rejetées, et avec raison, avec la théorie synthétique de l'évolution dans les années 1940. Il faut attendre les travaux de S.J. Gould dans les années 1970 pour que ces recherches reviennent épurées de leurs fardeaux téléologiques et idéologiques. Mais c'est sans compter sur le retour du mythe puisque, par exemple, on lit que le petit humain vient au monde très immature, ce qui est complètement faux. (cf. Pascal Picq *Il était une fois la paléanthropologie*, Odile Jacob, 2010).

scientifique, notamment celle de Darwin³. En adoptant cette démarche, l'intérêt initial de Freud pour les deux livres de Darwin de 1871 et 1872 s'efface, puisque la recherche des origines naturelles de notre psychologie se dispense à la fois de toute comparaison avec les autres espèces, tout comme la préhistoire de notre espèce réduite au cliché de l'évolutionnisme culturel de la pensée occidentale.

La *psychologie évolutionniste* actuelle n'échappe pas à ces travers épistémologiques, négligeant l'algorithme darwinien, et tentant d'attribuer notre psychologie à des traits mentaux sélectionnés au cours de notre long passé de chasseurs-collecteurs, et plus particulièrement pendant les âges glaciaires. Seulement, ses tenants se réfèrent à des conceptions erronées des périodes de la préhistoire, sans parler de leurs connaissances caricaturales de la sexualité chez les espèces les plus proches de nous (18). À cet égard, Darwin, et même Freud, avaient une meilleure connaissance de l'ethnologie et de l'éthologie.

Aux origines de la psyché humaine

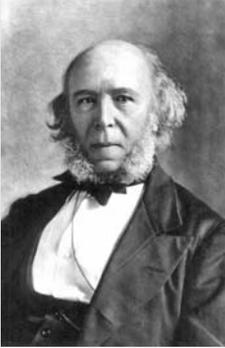
Venons-en à l'intérêt de Freud pour *l'Expression des émotions chez l'homme et les animaux* [3]. Il s'y réfère, ainsi qu'à d'autres hypothèses avancées par Darwin sur les comportements de divers animaux, pour interpréter certains cas cliniques. Par-delà l'analogie, c'est tout le problème du passage à la clinique et aux comportements qui est ici posé. Dans sa période « darwinienne », le jeune Freud s'appuie explicitement sur les avancées de Darwin en éthologie et admet la continuité entre l'animal et l'homme. Il suit les travaux des disciples de Darwin intéressés par ces questions, comme Russel Wallace et John Romanes. Cependant, comme on l'a vu, il reprend la conception évolutionniste de son temps avec le retour en force du *scalisme* et du lamarckisme, donc orientée et cumulative, avec l'ontogenèse en prime dans la conception gradualiste et téléologique de Haeckel (voir encadré).

Une fois de plus, on ne saurait en faire le reproche à Freud, au moment où les sciences humaines – sociologie et ethnologie – s'affranchissent des schémas évolutionnistes qui alignaient les autres peuples dits primitifs, les femmes et les enfants sur la même échelle de l'évolution selon des grades inférieurs entre le singe et l'homme occidental à son pinacle [14]. Mais cette remise en cause de l'évolutionnisme culturel, plus que bien fondée, conduit à une rupture entre la biologie et les sciences humaines, ces dernières revendiquant une spécificité humaine que, fort justement, le Freud lecteur de Darwin dénonce en se proclamant comme l'auteur de *la vexation psychologique*⁴. S'il y a une rupture avec un évolutionnisme spencérien (voir encadré) – et non darwinien, car non compris en son temps et qui ne fut saisi de façon correcte par Freud que partiellement – du côté des sciences humaines, il en va de même, hélas, du côté d'évolutionnistes patentés. Russel Wallace – le co-inventeur de la sélection naturelle qui forge le terme

³ Ces idées persistent dans diverses écoles de la psychologie au sens large ; cf. Pascal Picq *Nouvelle Histoire de l'Homme* Perrin, 2005.

⁴ Après la vexation cosmologique de Copernic et la vexation biologique de Darwin.

L'évolutionnisme spencérien



Herbert Spencer (1820 - 1903) est un chantre du progressisme confondu avec un évolutionnisme finalisé, avec la société occidentale au terme de ce processus. C'est lui qui finit par imposer le terme « évolution » et le concept de « survie du plus apte ». Il est l'artisan du « darwinisme social » qui consiste à couper toute aide aux pauvres afin qu'ils ne se reproduisent pas trop et qu'ils disparaissent « naturellement ». Darwin n'apprécie pas le personnage. Toutes les critiques envers la théorie darwinienne de l'évolution proviennent de réactions justifiées contre les idées de Spencer, qui n'étaient pas darwiniennes. L'opposition entre la théorie de l'évolution et les sciences humaines, notamment en France, vient de cet énorme malentendu.

« darwinisme » en rapportant tous les phénomènes de l'évolution à la sélection naturelle – se heurte à une contradiction à propos des origines de nos capacités mentales supérieures et tombe dans le spiritualisme. Il y a aussi une rupture chez Thomas Huxley, farouche évolutionniste, qui néanmoins n'adhère pas à l'évolution graduelle au moyen de la sélection naturelle, admettant que l'évolution puisse faire des sauts, et qu'il en est certainement ainsi pour les origines de la morale. On assiste à un retour du dualisme de la part des scientifiques les plus darwiniens qui, de ce fait, évitent la « vexation psychologique ». Pourtant John Romanes, cité par Freud, écrit « *On comprend comment, parti de si haut, la psychologie du singe peut engendrer celle de l'homme* ». Pour Freud, la tran-

sition passe par l'inconscient qui, par analogie, représente le « chaînon manquant » de la psychologie (on doit à Ernst Haeckel la formulation la plus précise du chaînon manquant, qu'il nomme avant sa découverte *Pithecanthropus alalus* : le singe homme sans langage ; tout un programme). Hélas, les recherches et les connaissances sur « la psychologie du singe » attendront un siècle et il y a bien des lustres que la psychanalyse s'est désintéressée des fondements évolutionnistes de son fondateur.

Une anthropologie détachée de la biologie

Après la première guerre mondiale, la psychanalyse s'oriente résolument vers une anthropologie détachée de tout lien avec la biologie, même si Freud continue à faire référence aux auteurs qui s'intéressent aux origines de nos capacités mentales. Cela nous amène vers l'anthropologie darwinienne et *La Filiation de l'Homme en relation avec la sélection sexuelle* [4]. Évidemment, la sélection sexuelle intéressait Freud, mais moins sa phylogénèse que son ontogénèse, d'autant que cette dernière est censée récapituler celle-là. Une fois de plus, il emprunte un concept inspiré de Haeckel en supposant que les stades de la sexualité infantile récapitulent certains stades phylogénétiques de la sexualité. Il s'agit encore d'une pseudo-légitimation sur une conception erronée de l'évolution, et dans l'ignorance totale

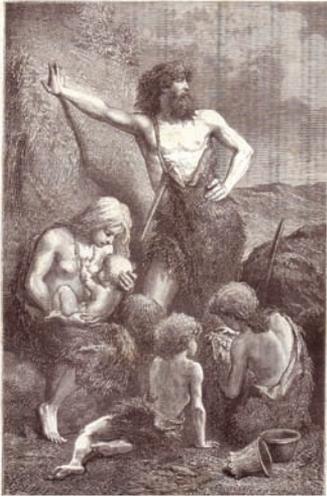
de ce qu'on connaissait de la sexualité des espèces les plus proches de nous dans la nature actuelle, comme les grands singes, du temps de Darwin comme de nos jours [16]. Si Freud distingue nettement le sexe et la sexualité, à l'heure actuelle, un courant dominant de la psychanalyse engagée dans la sexologie refuse toute approche comparée et évolutionniste, lançant l'anathème définitif de « naturalisme » [18]. En ayant recours aux idées de Haeckel, Freud renoue avec les mythes fondamentaux de la pensée occidentale – dualisme et analogisme –, ceux-là même qu'il pensait récuser en évoquant sa « vexation psychologique ».

■ La horde primitive

La référence la plus explicite à Darwin concerne les origines de nos sociétés dans *Totem et Tabou* (1913). Freud se réfère à une reconstitution de la société primitive que Darwin aurait réalisée à partir des sociétés de grands singes. Dans les écrits de Freud et de ses commentateurs, on lit qu'il se réfère à une idée, une hypothèse, une conviction, une reconstitution de la société primitive due à Darwin. Or, il n'en est rien. Ce sujet apparaît dans le 20^e et dernier chapitre de *La Filiation de l'Homme en relation avec la sélection sexuelle*. Dans un premier temps, Darwin fait référence à cette idée de la horde primitive bien ancrée dans l'ethnologie naissante. Il cite les idées contradictoires qui agitent cette jeune discipline, empêtrée elle aussi dans l'évolutionnisme culturel, soulignant qu'il faut attendre des études plus précises pour aborder cette question. Quant aux références aux mœurs des singes et des grands singes, Darwin évoque des observations précises sur les orangs-outangs, les gorilles, les babouins hamadryas et d'autres qui décrivent une diversité d'organisations sociales qui, toutes, nient l'idée d'une promiscuité sexuelle, ce qu'il appelle pudiquement le « mariage collectif ». Darwin doute du bien-fondé de la horde primitive. Même si les observations sur l'éthologie comparée des grands singes doivent être développées – on connaît encore fort peu les mœurs sociales et sexuelles des chimpanzés en ce temps-là –, ce qu'il en sait suffit à nier la plausibilité de cette idée en raison du principe de continuité évolutive et, surtout chez Darwin, de la communauté ancestrale partagée avec eux. Pour revenir aux sociétés humaines, même si les ethnologues évoquent des chefs qui monopolisent les femmes, il n'est jamais question, ni de l'image du « père », ni d'inceste avec leurs filles. Cette idée aura aussi une influence en éthologie avec la conviction que le mâle dominant ou alpha a le privilège de toutes les copulations ; ce qui est loin d'être le cas, sauf chez de très rares espèces [16].

L'hypothèse de la « horde primitive » est déjà vivement contestée à l'époque où Freud publie *Totem et Tabou* car, entre temps, on est passé du mythe aux études de terrain. En fait, Freud oriente cette idée à son compte en la rapportant au complexe d'Œdipe et à la conception du père dans le monothéisme (*L'Homme Moïse et le monothéisme*). Dès lors, il s'éloigne de Darwin, de l'ethnologie et de l'éthologie.

La théorie de la horde primitive chez Freud



Une famille à l'âge de pierre
(Louis Figuier 1819 - 1894)

L'étude de Freud repose sur les travaux ethnographiques des peuples primitifs et sauvages connus en son temps, avec des références fréquentes aux Aborigènes australiens et tout particulièrement au totémisme. Il s'intéresse à l'exogamie et aux interdits de l'inceste largement évoqués par les ethnologues et considérés comme universels. Il se donne pour ambition d'en trouver l'origine en adjoignant au totémisme et aux formes d'interdits l'apport de la psychanalyse. La référence à Darwin arrive seulement vers la fin de l'ouvrage, citée d'ailleurs comme une référence d'une autre nature, entendre non ethnographique, et qui renvoie aux grands singes. Freud ne retient que l'exemple des gorilles, vivant dans des harems avec un mâle dominant excluant les jeunes mâles et craignant qu'ils ne se coalisent pour le détrôner et accaparer les femelles. Seulement, Darwin mentionne aussi d'autres espèces de singes, monogames ou polygynes, et dans

lesquelles les couples et/ou les harems cohabitent selon des règles. En fait, Darwin propose une structure primitive des communautés humaines avec des couples monogames dirigées par un chef jouissant d'un harem. C'est ce que Lévi-Strauss décrit un siècle plus tard chez les *Nambikwara* ; sauf que le chef dispose d'un harem par consentement des autres hommes et des femmes. (Au passage, on note que chez Freud, les femmes, à peine mentionnées, ne sont que des objets passifs.) Or, comme Freud le note avec pertinence, s'il existe déjà des règles pour l'exogamie des femelles et l'inceste avant les sociétés humaines, les tabous et les récits ne sont que des ajouts discursifs. Sans le dire explicitement, mais tout en le citant, il adhère à l'hypothèse d'E. Durkheim qui affirme que les règles de l'exogamie découlent du totémisme et pas l'inverse, comme cela vient d'être évoqué. À partir de là, la référence à Darwin devient ambiguë. Freud est coincé entre Darwin et Durkheim. Selon ses propres termes, sa thèse rapproche la conception du totem et du repas totémique de l'hypothèse darwinienne grâce à la psychanalyse ! Et d'ajouter que Darwin n'accorde aucune place aux débuts du totémisme, donc au père violent, jaloux et gardant les femmes. C'est ainsi que par un tour de passe-passe psychanalytique, l'hypothèse darwinienne devient celle de Freud, fondant l'acte d'une anthropologie freudienne avec la naissance de la culture et de la civilisation, le tout rapporté au complexe d'Œdipe et au père méditerranéen. L'aboutissement est évidemment Dieu le père et le rituel du corps du Christ. Ainsi, parti des gorilles, voici les fils qui se révoltent contre le père tyranique et le dévorent – premier repas totémique – ; puis, rongés de remords, s'interdisent de toucher aux femmes du clan – origine de l'exogamie – et instaurent l'interdiction de tuer le totem – apparition de la loi et des interdits. Mais le plus incroyable est qu'arrivé au terme de sa démonstration, il affirme qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que les fils révoltés aient mangé leur père puisqu'il s'agit de « sauvages cannibales » ! Toute l'ethnographie balayée d'un coup et Darwin renvoyé à ses singes. Il ne reste que Freud, le mythe œdipien et la réaffirmation de l'arrogance de la pensée occidentale.

Le projet d'une anthropologie freudienne, à prétention à la fois évolutionniste et universelle, véhicule la vision hiérarchisée et méprisante envers les autres cultures humaines qui dominait du temps de Freud. Un tel projet n'est de nos jours compatible ni avec l'évolutionnisme post-darwinien ni avec l'anthropologie culturelle moderne, débarrassés de leurs oripeaux occidentalocentrés, notamment grâce à Claude Lévi-Strauss (cependant, cette idée d'une prééminence de la culture occidentale persiste, comme en témoignent les controverses entre Lévi-Strauss et J.-P. Sartre ou R. Callois). Dans *Tristes tropiques*, ce dernier évoque les fondements de sa méthode scientifique inspirée de la géologie et de la psychanalyse dans le premier chapitre, mais pour récuser sèchement l'idée de la horde primitive trois cents pages plus loin. Depuis presque un siècle, seule la psychanalyse perpétue cette idée de la tyrannie du père, du complexe d'Œdipe, du meurtre du ou des fils et du tabou de l'inceste et de l'exogamie des femelles à l'origine de la culture, et ce contre l'anthropologie culturelle, l'anthropologie évolutionniste et l'éthologie.

Œdipe universel ?

L'ethnologue Bronislaw Malinowski publie *La Sexualité et sa Répression dans les Sociétés primitives* en 1921 pour dénoncer le mythe de la horde primitive. Freud réagit et incite l'anthropologue et psychanalyste Géza Roheim à vérifier sur le terrain l'universalité du complexe d'Œdipe, ce qu'il rapporte en l'étendant au frère de la mère dans une démarche opposée à toute notion de réfutabilité, et appelée empirisme archaïque, en contradiction absolue avec « la règle d'or ». C'est aussi en contradiction avec sa conception évolutionniste du psychisme puisqu'il compare celui de l'enfant à celui des primitifs – qualifiés de névrosés ! –, ces derniers étant décrits comme demeurés dans le stade anal et n'ayant pas atteint le stade phallique, le plus évolué, des sociétés monothéistes ! Alors, posons la question, s'ils ne sont pas à ce niveau d'évolution, comment peuvent-ils connaître le complexe d'Œdipe ?

Freud renoue avec les mythes fondamentaux de la culture occidentale

Avec *Totem et Tabou*, Freud renoue avec les mythes et l'ontologie fondamentale de la culture occidentale, dont l'expression la plus aboutie se retrouve dans les monothéismes. Ces notions de meurtre originel, de meurtre du père ou du fils de Dieu ou encore du sacrifice du bouc émissaire sont des variantes de ce même mythe du Moïse de la Bible à René Girard. C'est la recherche de la cause originelle et le recours à la métaphysique (les Buffon et les Darwin évitent justement de toucher à ces « causes premières » qui sombrent dans la métaphysique et les égarements de la raison scientifique). Le plus irritant est que ces affirmations requièrent des énoncés aussi péremptoirs que faux sur les animaux ou l'animal, donc de l'éthologie, mais aussi sur les autres cultures, à moins de hiérarchiser ces dernières, comme on l'a vu, selon l'évolutionnisme culturel. On est très loin de Darwin, de l'approche comparée et d'une démarche objectiviste mobilisant l'observation, la vérification et la réfutation. Par une étrange torsion

de la pensée, Freud et son anthropologie suivent une courbe de Moebius en partant d'un Darwin d'abord bien compris pour aboutir à une conception renversée. La vexation psychologique a retrouvé le mythe à une époque où Max Weber parle de désenchantement du monde.

L'« anthropologie freudienne », avec la horde primitive, l'inceste et le complexe d'Œdipe, marque une partie de l'ethnologie, avant qu'elle ne s'en détache comme chez Lévi-Strauss, comme dans la série des « Mythologiques ». Les avancées récentes de l'éthologie mettent en évidence qu'il n'existe pas d'inceste chez les animaux sauvages. Un des deux sexes est exogame et la règle la plus courante fait que les femelles restent toute leur vie dans leur troupe natale tandis que les mâles doivent partir. Les rares exceptions sont les chimpanzés et les hommes ([17, 19]). Les ethnologues, de John Lubbock à Claude Lévi-Strauss, avaient bien relevé ce fait quasi universel chez les populations humaines. Ce qui change chez l'homme, c'est l'énoncé de cet interdit, son niveau discursif, et les règles de parentés. En fait, non pas l'espèce, mais la grande civilisation qui s'avère la plus incestueuse est celle née autour du bassin méditerranéen [18, 20], avec l'image du père méditerranéen, celui qui obsède Freud. Voilà comment évolue, en quelques décennies, la pensée de Freud et la psychanalyse, inspirées par l'ouverture et l'anthropologie darwinienne, pour se retrouver au plus profond des mythes de la pensée occidentale avec le retour du « sujet ».

Dans ce mouvement, toute l'épistémologie scientifique darwinienne et toute démarche comparative ont sombré dans les limbes de nos mythologies, car l'image du père dominateur n'a rien d'universel, à moins de considérer une fois de plus que les peuples non civilisés ne soient pas arrivés à ce niveau de civilisation (on sait ce qu'en pense Freud). Là où Freud semble avoir raison d'un point de vue anthropologique, c'est combien la culture façonne notre psychisme. Une partie de la psychanalyse ne s'est toujours pas dégagée de cette emprise de nos mythes. Le père méditerranéen ne pouvait pas échapper à la psychanalyse, le renforçant tout en le dénonçant. L'anthropologie freudienne correspond à un « programme métaphysique », pour reprendre une critique mal appropriée de Karl Popper à propos de la sélection naturelle.

Psychanalyse et chamanisme

Dans son autobiographie, Darwin discute de cette caractéristique humaine, notamment à propos de la croyance en Dieu et aux miracles, qui à force de répétition finit par devenir presque « naturelle ». Philippe Descola a proposé [7], non pas une classification, mais une systématique des ontologies des populations humaines actuelles (il va sans dire, dégagée de toute tentative de hiérarchisation). L'ontologie fondamentale de la pensée occidentale, que Descola appelle le « naturalisme », repose sur les dualismes corps/âme, animal/homme, nature/culture, instinct/acquis qui ne sont ni universels ni l'expression la plus « évoluée » des possibilités ontologiques.

Le divan comme le confessionnal ?

Même si c'est évident, la séance sur le divan reprend le principe de la confession : on raconte ce qu'on n'aurait pas dit dans d'autres circonstances que dans le secret du confessionnal et en avouant des fautes ; on se met dans une situation d'infériorité et de dépendance face à une autorité masculine, il n'y a aucune promesse de guérison pas plus que d'aller au ciel. Est-ce une coïncidence si la pratique de la psychanalyse la plus orthodoxe est si présente dans les pays latins et catholiques ? Peut-on encore parler de « clinique psychanalytique » quand la revendication d'une non-obligation de résultat récuse les approches neurobiologiques et comportemento-cognitives qui, quant à elles, ont des résultats ?

C'est là que la psychanalyse freudienne trouve son terrain, en proposant des séances de type « chamanique » afin de ramener le patient dans la cohérence sociale, elle-même assise sur des mythes fondamentaux. Les guillemets s'imposent à propos de chamanique. Dans un article célèbre (*Le sorcier et le psychanalyste*), Lévi-Strauss compare la pratique de l'analyse psychanalytique aux scènes chamaniques autour d'un malade. Il note cependant une différence importante. La pratique chamanique se fait dans un cadre social ouvert et le patient ne dit rien ; le rôle du chamane consiste à chasser les mauvais esprits qui troublent le patient et son rapport à la société. C'est l'inverse pour la psychanalyse puisque cela se passe en privé et c'est l'individu qui s'exprime (voir encadré « Le divan comme le confessionnal »).

Dans les deux cas, il s'agit bien de rétablir l'individu en cohérence avec la société, plus précisément ses relations sociales, mais avec des pratiques opposées qui, ce que n'évoque pas Lévi-Strauss, recourent aux ontologies respectives de l'animisme des chamanes – toutes les formes vivantes participent d'un même esprit – et le naturalisme occidental – prévalence du sujet – ego, moi, sujet, *dasein*, etc.

Darwin et Freud : science et pseudo-science

D'un point de vue épistémologique, la démarche de Freud – pour prendre une analogie phallique tant prisée par la psychanalyse – s'apparente au supplice du pal : ça commence si bien et ça se termine si mal. La postérité des théories respectives de Darwin et de Freud décrit ce qui tient du mouvement des sciences et des pseudosciences. D'un point de vue strictement scientifique – épistémologique –, les thèses de Darwin furent vivement discutées et critiquées, ce qui est parfaitement normal en sciences. Darwin le savait et il n'a jamais adopté l'attitude du martyr incompris. Un demi-siècle s'écoule avant qu'on ne comprenne et mette en évidence les mécanismes de la sélection naturelle, notamment l'origine des variations grâce à la génétique. C'est la théorie synthétique de l'évolution. L'œuvre de Freud se forge au cours de cette éclipse de la théorie darwinienne.

Depuis, les théories post-darwiniennes ont considérablement évolué, à la fois par les avancées des connaissances dans toutes les disciplines des sciences de la vie et de la Terre, mais aussi du côté des sciences humaines

et de la médecine. Il y a aussi des avancées considérables sur les concepts et l'épistémologie [10]. Cette théorie est tout sauf simple, puisque même Karl Popper arrive à se tromper en fustigeant des travers qu'il dénonce comme un « programme métaphysique de recherche ». Stephen Gould, par exemple, est-il vraiment darwinien ?⁵ Par-delà ces questions et ces débats très actuels, la théorie de l'évolution repose sur un corpus considérable de connaissances, venant de toutes les sciences, qui touchent à la vie, et, de façon indépendante, ce qu'on appelle la consilience⁶ [15, 17]. Il ne s'agit aucunement d'une volonté d'unifier des disciplines dans un corpus pseudo-cohérent, d'un syncrétisme recherché, et cela soulève des questions très sérieuses qui font l'objet de recherches actuelles. Il arrive que la consilience ne soit pas respectée, ce qui ne mine en rien une discipline scientifique, comme l'incompatibilité entre la théorie de la relativité générale et la mécanique quantique en physique théorique. L'une et l'autre proposent des explications cohérentes à des catégories de phénomènes observés. L'une et l'autre ont leur cohérence et, plutôt que de se lancer dans des querelles de chapelle, les physiciens s'efforcent de trouver une théorie unique. C'est ce qui s'est passé pour la théorie synthétique de l'évolution dans les années 1940 et ce qui est en train de se construire aujourd'hui dans le cadre d'une nouvelle synthèse avec les avancées de la génétique et de l'éthologie.

Qu'en est-il de la psychanalyse et de sa prétention à englober toutes les sciences psychologiques ? Contrairement au vaste champ pluridisciplinaire de la biologie dite évolutionniste – un pléonasme –, divers courants de la psychanalyse ont divergé depuis la création de la *Société Internationale de Psychanalyse* par Freud en 1910. Point de consilience, que de la divergence. Contrairement à ce qui se passe dans l'histoire des sciences, il ne s'agit pas là de l'émergence de nouvelles disciplines, mais de schismes. Qu'il y ait différentes écoles n'a rien de critiquable, au contraire. Mais c'est la façon dont divers courants de la psychanalyse s'opposent, refusant toute pertinence aux autres approches et revendiquant une « immunité épistémique », notamment envers tout ce qui vient de la biologie et de l'éthologie. Alors que des recherches scientifiques d'autres disciplines arrivent avec des validations expérimentales corroborées par l'expérience, l'observation et les résultats cliniques, les courants les plus fondamentalistes de la psychanalyse les récusent bien que, en ce qui les concerne, ils n'aient aucune obligation de résultat ! Rejet de toute consilience, opposition de principe, immunité épistémique (surtout envers tout ce qui vient de la biologie et, plus particulièrement, des neurosciences et de celles qui s'intéressent aux comportements) : on est loin de l'un des trois principes de Darwin évoqués par Freud sur les contraintes liées à notre système nerveux et notre phylogénèse. Cela se retrouve dans la négation

⁵ Stephen Gould, *La Structure de la Théorie de l'Évolution*, Gallimard 2006.

⁶ Consilience (*sauter ensemble*) est un terme du philosophe William Whewell pour désigner le type de démonstration qui apparaît lorsque de nombreuses sources indépendantes concourent à cerner un phénomène historique particulier. Dans ce cas, les éléments et les processus d'une discipline donnée qui sont conformes aux connaissances solidement établies d'autres disciplines s'avèrent supérieures – dans la pratique et la théorie – à ceux qui ne sont pas conformes.



de toute réalité et contraintes biologiques, plus particulièrement à propos de sexe, de sexualité et de genre [18].

Ne pouvant aborder les controverses comme dans le champ vulgaire des sciences, ils ont recours à l'anathème, l'ostracisme, l'inquisition et les attaques personnelles. Jamais en science, même dans les controverses les plus dures, que ce soit du temps de Darwin ou, plus récemment, entre Stephen Gould, Richard Dawkins et Edward Wilson, les protagonistes et leurs proches ne se livrent à de tels errements. C'est inutile, car le recours à la démarche objectiviste finit par dépasser ces controverses nécessaires ; les équilibres ponctués, le gène égoïste et la sociobiologie ont été des apports conceptuels importants et aujourd'hui considérablement modifiés par les découvertes en paléontologie, les méthodes de la systématique ou science de la classification et les avancées des connaissances sur le génome et l'éthologie [17]. En fait, ces contempteurs de la plus simple épistémologie scientifique se comportent exactement comme les créationnistes envers Darwin et les théories de l'évolution [15]. Ils savent fort habilement fustiger le fait que les sciences n'expliquent pas tout alors même que la science ne cherche pas à dire La Vérité car, justement, elle s'attache à toujours questionner ses paradigmes par sa méthodologie matérialiste, ce qu'ils s'abstiennent bien de faire. Si la démarche initiale de Freud se veut scientifique, c'est hélas en empruntant plus au scientisme ambiant de son époque qu'à une véritable épistémologie scientifique, et en tout cas pas celle de Darwin. Il en va de même avec une adhésion à une conception de l'évolution réappropriée par la pensée et les mythes de la culture occidentale pourtant explicitement récusée par Darwin. Il n'y a jamais eu de rup-

ture avec l'ontologie fondamentale de l'Occident et encore moins de « vexation psychologique », si ce n'est par rapport à l'autonomie du sujet. La suite de l'aventure de la psychanalyse ne fait que l'éloigner du mouvement ordinaire des sciences en refusant toute consilience et en créant autant de chapelles sur des schismes irréconciliables. Enfin, le rejet de toute autre approche du psychisme, notamment basée sur les comportements et la biologie, est, en soi, on ne peut plus antinomique de la démarche de Darwin.

Tant que les sciences n'auront pas tout dit – ce qui n'arrivera jamais –, alors leur vérité est la bonne ; c'est le « dieu bouche-trou » des créationnistes occupé par Œdipe en psychanalyse. Comme Freud avait raison de penser combien la culture et le mythe sont à l'œuvre dans nos illusions et les malaises de nos civilisations prétendument modernes ! Assurément, certaines écoles freudiennes n'ont pas conscience de leurs propres névroses. ■

Bibliographie

- [1] Assoun Pierre-Laurent. *Freudisme et darwinisme*. In Patrick Tort (dir.) : Dictionnaire du Darwinisme et de l'Évolution. P.U.F 1996.
- [2] Darwin Charles. *Esquisse biographique d'un Jeune Enfant*. Mind 1877.
- [3] Darwin Charles. *L'Expression des Émotions chez l'Homme et les Animaux*. (1872)
- [4] Darwin Charles. *La Filiation de l'Homme en relation avec la Sélection sexuelle*. (1871) Syllepse 1999.
- [5] Darwin Charles. *L'Origine des Espèces au Moyen de la Sélection naturelle*. (1859) Champion Classiques 2009.
- [6] Darwin Charles. *L'instinct*. L'Esprit du Temps (1884) 2009. (Préface de Pascal Picq).
- [7] Descola Philippe. *Par delà Nature et Culture*. Essai Gallimard 2006.
- [8] Freud Sigmund. *Totem et Tabous*. 1913.
- [9] Gould Stephen Jay. *Ontogeny and Phylogeny*. Bellknap Havard 1977.
- [10] Heams Thomas et coll. (dirs.). *Les Mondes darwiniens*. Syllepse 2009.
- [11] Lévi-Strauss Claude. *Tristes Tropiques*. Plon, 1952.
- [12] Lévi-Strauss Claude. *Mythologiques*. Plon 2009.
- [13] Lévi-Strauss Claude. *Sorciers et psychanalystes*. Sciences Humaines/Courrier de l'Unesco N° 8, Nov-déc. 2008.
- [14] Picq Pascal. *Nouvelle Histoire de l'Homme*. Perrin 2005.
- [15] Picq Pascal. *Lucy et l'Obscurantisme*. Odile Jacob 2007.
- [16] Picq Pascal. *Les Animaux amoureux*. Le Chêne 2007.
- [17] Picq Pascal. *Il était une fois la Paléanthropologie*. Odile Jacob 2010.
- [18] Picq Pascal et Brenot Philippe. *Le Sexe, l'Homme et l'Évolution*, Odile Jacob, 2009.
- [19] Picq Pascal. *Au Commencement était l'Homme* Odile Jacob 2003.
- [20] Tillon Germaine. *Il était une fois l'Ethnographie*. Seuil 2000.

Pascal Picq

Il était une fois la paléanthropologie

Quelques millions d'années et trente ans plus tard




Pascal Picq vient de publier :

Il était une fois la paléanthropologie : quelques millions d'années et trente ans plus tard

Odile Jacob, septembre 2010

Interactions génétiques et psychosociales

Franck Ramus

Franck Ramus est chargé de recherches au CNRS, Laboratoire de sciences cognitives et psycholinguistique (CNRS, ENS, EHESS), École Normale Supérieure.

Article paru initialement dans *Le Journal des psychologues* n°251, Octobre 2007, sous le titre « Influences génétiques et psychosociales sur le développement cognitif : une question d'interactions », et légèrement adapté pour *Science et pseudo-sciences*.



Les neurosciences et la psychanalyse présentent des désaccords persistants sur la question des causes de la plupart des troubles du développement cognitif. La première approche met en évidence des facteurs biologiques, la seconde privilégie les facteurs relationnels et plus généralement psychosociaux. Cette différence dans les facteurs étudiés ne constitue pas *a priori* une contradiction, dans la mesure où les troubles considérés sont, sans aucun doute, d'étiologie complexe et peuvent être influencés à la fois par des facteurs biologiques et par des facteurs psychosociaux. Dans cet article, je propose d'examiner quelques cas bien établis d'interaction entre facteurs génétiques et psychosociaux, et de m'en servir pour tenter de désamorcer quelques critiques fréquemment émises à l'encontre du programme de recherche et des résultats des sciences cognitives, des neurosciences et de la génétique.

Pour commencer, considérons la critique traditionnelle selon laquelle les neurosciences négligent délibérément les facteurs psychosociaux. On pourrait aussi aisément reprocher à la psychanalyse et à toutes les sciences sociales leur négligence délibérée des facteurs biologiques. Or, il n'y a lieu de le reprocher ni aux unes ni aux autres. La démarche scientifique impose d'étudier les problèmes simples avant les problèmes complexes, les facteurs pris isolément avant de les étudier en interaction. Les neurosciences, comme les sciences sociales, se focalisent légitimement sur les effets de facteurs bien spécifiques, qu'ils soient biologiques ou sociaux. Ne pas prendre en compte les autres types de facteurs ne relève pas de l'ignorance ou de la sous-estimation de leurs effets, il s'agit simplement d'une neutralisation méthodologique, sans laquelle tout travail scientifique est impossible.

Bien entendu, la plupart des scientifiques estiment que les facteurs sociaux, tout comme les facteurs biologiques, sont importants, et agissent de concert sur l'individu. C'est bien cette vision qui sous-tend les études d'héritabilité (familiales, de jumeaux, ou d'adoption), qui, contrairement

aux idées reçues, ne se focalisent pas que sur la génétique : elles visent à quantifier la part respective des facteurs génétiques et non génétiques dans la variation des phénotypes. Dire que l'héritabilité de la dyslexie est d'environ 60 %, c'est équivalent à dire que les facteurs non génétiques expliquent 40 % de la variance, ce qui est tout à fait considérable. Les chiffres bruts sont à prendre avec des pincettes, mais l'influence réelle des deux types de facteurs reste incontestable. Les résultats récents de la génétique moléculaire ont largement confirmé la pertinence des données d'héritabilité, en mettant directement en évidence de nombreux gènes, dont des variations sont associées aux troubles développementaux [2,11,13,14].

L'interaction des facteurs biologiques et sociaux

Ces gènes n'auraient pas pu être découverts sans temporairement ignorer les facteurs sociaux. De même que des facteurs sociaux influençant les mêmes troubles n'auraient pas pu être découverts sans ignorer les facteurs biologiques. Maintenant que les recherches ont suffisamment avancé et que des facteurs précis ont été identifiés dans les deux domaines, il est permis de poser la question, plus complexe, de l'action conjointe des facteurs biologiques et sociaux. En particulier, les effets de ces différents facteurs sont-ils simplement additifs, ou bien interagissent-ils (au sens statistique du terme) ? Dans ces études dites « d'interaction gène-environnement », on étudie notamment si la réponse des individus à un facteur social donné dépend, ou non, de leur génotype. Donnons-en deux exemples.

De tous les troubles mentaux, la dépression est sans aucun doute l'archétype même du trouble résultant de facteurs psychosociaux, extrinsèques à l'individu. En effet, dans la plupart des cas, ce sont des événements stressants ou traumatisants dans la vie du sujet qui déclenchent et qui sont la cause immédiate du trouble. Mais le phénomène est peut-être plus complexe. Il est bien connu que, face à des événements également stressants ou traumatisants, différents individus réagissent différemment, certains sombrant dans une dépression durable, alors que d'autres surmontent l'obstacle sans difficulté. Cette variabilité interindividuelle peut avoir des sources diverses, bien entendu en matière d'expériences passées propres à chacun, mais tout aussi plausiblement dans des différences génétiques (voir encadré).

Dans un registre voisin, il est impossible d'esquiver le trouble des conduites, à propos duquel l'Expertise collective de l'INSERM (2005) a fait l'objet d'interprétations tout à fait abusives. Ici encore, on est dans le cas d'un trouble dans lequel des facteurs psychosociaux sont tout à fait déterminants, qu'il s'agisse de facteurs globalement prédisposants, comme la maltraitance, ou de facteurs déclenchant plus directement les actes agressifs ou antisociaux, tels que les provocations ou menaces perçues, l'état de nécessité, les opportunités, etc. Personne ne penserait à contester la prépondérance de tels facteurs. En revanche, l'interprétation de telles données peut être plus complexe que ce que suggère la psychologie naïve.

Dépression et génétique

La variabilité interindividuelle relative à la dépression a des sources diverses, bien entendu en matière d'expériences passées propres à chacun, mais tout aussi plausiblement dans des différences génétiques.



Cette hypothèse a été récemment confirmée par toute une série d'études portant sur l'influence des variations de plusieurs gènes, en particulier celui du transporteur de la sérotonine (5HTT). Plus spécifiquement, l'influence d'une variation dans la partie régulatrice de ce gène (allèle court ou long d'une séquence de répétitions) a été étudiée. Notons qu'il ne s'agit pas d'une mutation rare, mais bien d'allèles ayant une fréquence élevée au sein de la population (respectivement 68 % et 82 %, chaque individu portant deux allèles). L'hypothèse la plus simple, selon laquelle l'allèle court (induisant une plus faible expression de la protéine) serait directe-

ment un facteur de susceptibilité à la dépression, a abouti à des résultats non conclusifs [9]. En revanche, l'hypothèse d'une interaction gène-environnement, selon laquelle l'allèle de ce gène affecterait la réponse de l'individu à des événements stressants, a été amplement confirmée. Dans la première étude de ce type [4], les porteurs de deux allèles courts étaient deux fois plus susceptibles que les porteurs de deux allèles longs de développer une dépression grave, et trois fois plus susceptibles d'avoir des idées suicidaires, en réponse à un grand nombre d'événements stressants au cours des années précédentes. En revanche, rien ne distinguait ces personnes si elles n'avaient pas subi d'événements stressants. Similairement, les personnes ayant été maltraitées pendant l'enfance avaient un risque deux fois plus élevé de dépression à l'âge adulte si elles portaient deux allèles courts que si elles portaient deux allèles longs. Mais les personnes non maltraitées ne présentaient pas un risque de dépression différent en fonction de leurs allèles. Ces résultats ont maintenant été répliqués dans au moins quatre autres études indépendantes, portant sur des enfants, des adolescents, comme sur des adultes.

Ainsi, on voit qu'une faible activité du transporteur de la sérotonine n'est pas en soi une cause de la dépression. En revanche, elle affecte la manière dont la personne réagit à des événements stressants ou traumatisants, augmentant alors la probabilité d'un épisode dépressif. De plus, les bases cérébrales de cette interaction gène-environnement commencent à être élucidées (Hariri et al., 2002 ; Pezawas et al., 2005). En effet, au niveau neuroanatomique, les porteurs de l'allèle court du 5HTT ont une moindre quantité de matière grise, à la fois dans l'amygdale (une structure cérébrale impliquée dans la peur) et dans le cortex cingulaire antérieur (une région impliquée dans la régulation des émotions). De plus, l'allèle court est associé à une hypersensibilité de l'amygdale en réponse à une menace perçue (en l'occurrence des visages avec une expression de peur ou de colère), et à une moindre connectivité fonctionnelle entre l'amygdale et le cortex cingulaire. Ces résultats, obtenus au sein de la population générale non affectée de troubles psychiatriques, convergent vers l'idée que les allèles du 5HTT influencent de manière générale l'organisation du système cérébral percevant les menaces et les événements stressants, et régulant les réponses émotionnelles à ces événements ; l'allèle court prédisposant à une sensibilité plus grande à ces événements et à un contrôle moins fort des réponses associées.

Par exemple, le fait que les enfants maltraités soient plus susceptibles de devenir des adultes agressifs et des parents maltraitants est souvent interprété comme reflétant une reproduction des actes dont ils ont été victimes, en quelque sorte une forme d'apprentissage par imitation. De toute évidence, la simple corrélation entre les actes subis et les actes commis n'est pas une preuve suffisante de cette interprétation. Celle-ci pourrait tout aussi bien résulter de la transmission de certains facteurs génétiques de parents à enfants. L'héritabilité du trouble des conduites (environ 30 %, [15]) montre que cette possibilité est, sans doute, en partie vraie. Par ailleurs, l'étude des mécanismes biologiques sous-jacents peut suggérer des interprétations plus complexes.

Considérons le fait que tous les enfants maltraités et exposés à des facteurs déclenchants ne manifestent pas nécessairement des comportements assimilables au trouble des conduites. Plus généralement, face à des facteurs environnementaux prédisposants similaires, on observe une grande variabilité interindividuelle, qui pourrait être en partie due à de la variabilité dans la constitution biologique des individus (voir encadré).

Trouble des conduites et génétique

Pour le trouble des conduites, une molécule associée à la sérotonine a été encore impliquée. Il s'agit de la monoamine-oxydase-A (MAOA), une enzyme qui dégrade la sérotonine ainsi que d'autres neurotransmetteurs, et dont le gène, situé sur le chromosome X, possède deux allèles notés H et L, induisant respectivement une haute et une basse expression de la protéine. Certaines études ont suggéré une association directe entre l'allèle L et la susceptibilité au trouble des conduites, mais un nombre à peu près équivalent d'études n'ont pas confirmé cette association. L'hypothèse d'une interaction gène-environnement a, elle, été confortée par des données convergentes. Caspi et collègues (2002) ont en effet montré que les garçons maltraités avaient non seulement un risque globalement plus grand de développer un trouble des conduites que les garçons non maltraités, mais que ce risque doublait s'ils portaient l'allèle L par rapport à l'allèle H, et triplait par rapport aux garçons porteurs de l'allèle L mais non maltraités. Ces résultats ont été répliqués dans au moins deux autres études indépendantes.

Ainsi, l'allèle de la MAOA à lui seul n'a pas d'effet direct sur le trouble des conduites. En revanche, en conjonction avec la maltraitance, il en démultiplie les effets, ce qui suggère qu'il confère une sensibilité accrue à des événements traumatisants. Cette hypothèse est confirmée par une étude d'imagerie cérébrale montrant que les sujets sains, porteurs de l'allèle L, ont une activité accrue de l'amygdale face à des stimuli menaçants, une activité plus faible du cortex préfrontal en réponse à la réaction de l'amygdale, et une activité plus faible du cortex cingulaire antérieur pendant une tâche d'inhibition. Ces différences fonctionnelles entre les porteurs des deux allèles sont complétées par des différences de quantité de matière grise dans les mêmes aires cérébrales, pour suggérer que l'allèle L prédispose à une sensibilité accrue aux menaces perçues, qui est, de plus, moins bien compensée au niveau cortical par des capacités de contrôle et d'inhibition des réactions associées (Meyer-Lindenberg et al., 2006).

Ces deux exemples que sont la dépression et le trouble des conduites permettent d'illustrer quelques points fondamentaux qui sont rarement bien compris à l'extérieur (et même parfois à l'intérieur) des neurosciences.

On accuse souvent la biologie d'apporter une vision déterministe de l'homme. Ce déterminisme est ressenti comme étant incompatible avec le libre arbitre, ce qui le rend insupportable à certains humanistes qui en déduisent donc que la compréhension biologique de l'homme est nécessairement dans l'erreur. Trois remarques s'imposent. La première, c'est qu'il y a là une erreur patente de raisonnement. Ce n'est pas parce qu'une théorie semble incompatible avec certaines de nos valeurs qu'elle est nécessairement fausse. Faire ce raisonnement revient à prendre ses désirs pour des réalités. La deuxième, c'est que la biologie n'a pas le monopole du déterminisme. Dans l'approche psychodynamique qui a cours dans les sciences sociales en général, l'individu est tout autant déterminé que dans l'approche biologique ; simplement, au lieu d'être déterminé par ses gènes, il l'est par l'histoire de ses interactions avec les autres depuis la petite enfance¹. La question du déterminisme causal des actions de l'homme, et donc du libre arbitre, est une question profonde à laquelle nous n'avons pas de réponse satisfaisante, mais celle-ci est totalement indépendante de la nature des facteurs causatifs (génétiques, sociaux ou autre). Enfin, l'accusation de déterminisme repose visiblement sur une grande incompréhension des mécanismes biologiques. Les exemples de la dépression et du trouble des conduites montrent bien que génétique n'est pas synonyme de déterminisme, mais que, bien souvent, les effets de facteurs génétiques sur la cognition humaine sont plutôt de nature probabiliste, laissant une large part de variance à des facteurs non génétiques, ainsi que, probablement, au hasard.



Les facteurs biologiques sont des médiateurs incontournables des facteurs sociaux

Bien que les gènes ne prédéterminent pas le comportement, il faut tout de même réaliser qu'on ne peut pas avoir une compréhension complète du psychisme humain et de ses troubles sans faire référence à la constitution biologique du sujet. En effet, quand bien même les facteurs causatifs

¹ Freud lui-même était fier de mettre en évidence que « l'homme n'est plus le maître chez lui ». Plus récemment, Michel Onfray, dans son débat avec Nicolas Sarkozy, a à nouveau rappelé le peu de liberté laissé à l'homme dans l'approche psychodynamique : *Philosophie Magazine*, n°8, 2007, voir la citation exacte sur www.philomag.com/article,dialogue,nicolas-sarkozy-et-michel-onfray-confidences-entre-ennemis,288.php.

seraient entièrement sociaux, leur mécanisme d'action est nécessairement biologique. Si un décès ou une rupture peut plonger une personne dans la dépression, ce n'est pas par un lien magique unissant les événements extérieurs à l'humeur. C'est nécessairement parce que ces événements sont perçus via les voies sensorielles, interprétés via les systèmes langagier et conceptuel, mémorisés dans certaines aires cérébrales via certains mécanismes neuronaux, parce qu'ils induisent des modifications dans les systèmes cérébraux impliqués dans la récompense, la motivation et l'humeur, notamment en termes d'équilibres biochimiques entre neuromédiateurs, donc en termes d'expression des gènes correspondants, et parce que ces modifications moléculaires et neuronales ont, elles-mêmes, une influence sur le ressenti du sujet. Ainsi, il n'y a pas d'opposition fondamentale entre les facteurs sociaux et génétiques. Au contraire, ils sont indissociables : les facteurs sociaux influencent l'expression du génome, et le génome influence la réaction aux facteurs sociaux (dans les deux cas, via le cerveau bien sûr).

Le fait que les facteurs biologiques soient les médiateurs incontournables des facteurs sociaux qui affectent l'individu ne diminue en rien l'importance des facteurs sociaux, il montre simplement que les explications en termes exclusivement sociaux occultent une partie de la réalité. Tout autant que les explications en termes exclusivement biologiques. En fait, toute théorie de l'humain qui reste cantonnée à un seul niveau de description est condamnée à ne toucher qu'un aspect de la réalité. Une véritable compréhension de l'humain dans sa globalité nécessite de l'appréhender simultanément à tous les niveaux de description pertinents (phénoménologique, cognitif, cérébral, neuronal et moléculaire), en s'attachant en particulier à comprendre les liens qui unissent les différents niveaux (c'est justement ce que tentent modestement les études d'interaction gène-environnement).

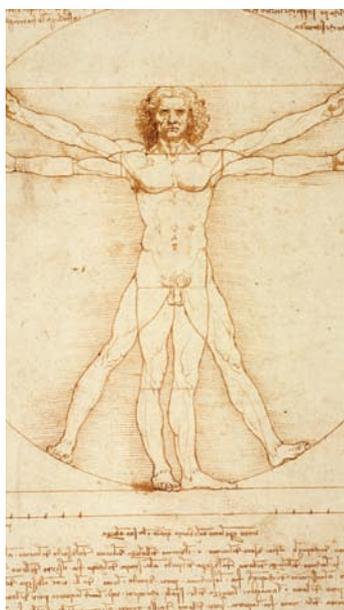


On voit donc que les disciplines qui étudient les différents niveaux de description ont vocation à collaborer pour parvenir à une compréhension globale de l'homme, et le font, bien sûr, déjà en partie. Les chercheurs en neurosciences, par exemple, comptent bien sur les sciences sociales pour identifier les facteurs sociaux qui ont un impact sur la cognition et sur le cerveau, et qui sont donc susceptibles d'interagir avec des facteurs génétiques. La psychanalyse, en tant que pourvoyeuse d'hypothèses psychosociales, a potentiellement un rôle à jouer. Mais, à ce stade de la discussion, il est important de souligner que ce dialogue a pour condition *sine qua non* une convergence épistémologique minimale.

En effet, il y a traditionnellement un désaccord majeur sur ce qui constitue une preuve de l'influence d'un facteur sur le développement d'un trouble. Pour les neurosciences, comme pour toutes les sciences, seules comptent les observations quantifiables, reproductibles, et en nombre suffisamment élevé pour permettre de tester, statistiquement, l'hypothèse visée contre une ou plusieurs hypothèses alternatives. Cette approche a permis de montrer, de manière indiscutable, l'implication de facteurs neuropathologiques et génétiques dans l'autisme ou la dyslexie, par exemple [1,7,11].



Beaucoup de recherches en psychanalyse semblent rejeter cette approche, se cantonnant à des observations individuelles, non quantifiables ni reproductibles, et sujettes à interprétations multiples. De ce fait, aux yeux des scientifiques, les hypothèses psychanalytiques restent pour la plupart non étayées empiriquement. Par exemple, l'Expertise collective de l'Insem sur la dyslexie (2007), après avoir sondé exhaustivement la littérature internationale sur le sujet (incluant les principales revues de sciences sociales et de psychanalyse), a conclu à l'absence de données convaincantes en faveur d'une explication relationnelle ou psychoaffective de la dyslexie.



Bien sûr, cette absence de validation scientifique n'est pas consubstantielle à la psychanalyse, dont beaucoup d'hypothèses sont tout à fait empiriquement testables (par exemple celle d'une cause psychoaffective de la dyslexie). Elle découle simplement de la posture épistémologique consistant à refuser le mode usuel d'évaluation scientifique de ces hypothèses (au prétexte qu'il ne serait pas approprié). Cette posture n'est pas tenable. La psychanalyse ne pourra réellement contribuer à l'effort pluridisciplinaire de compréhension de l'être humain qu'à condition de l'abandonner, et d'embrasser sans réserve la démarche scientifique. Ce qui implique de recueillir systématiquement les données objectives nécessaires à l'évaluation des hypothèses, et de subordonner la validation des théories aux résultats obtenus. ■

Références

- [1] Bailey A., Luthert P., Dean A., Harding B., Janota I., Montgomery M., et al., 1998, « A Clinicopathological Study of Autism », *Brain*, 121 (Pt 5) : 889-905.
- [2] Brookes K., Xu X., Chen W., Zhou K., Neale B., Lowe N., et al., 2006, « The Analysis of 51 Genes in DSM-IV Combined Type Attention Deficit Hyperactivity Disorder : Association Signals in DRD4, DAT1 and 16 Other Genes », *Mol Psychiatry*, 11(10) : 934-953.
- [3] Caspi A., McClay J., Moffitt T. E., Mill J., Martin J., Craig I. W., et al., 2002, « Role of Genotype in the Cycle of Violence in Maltreated Children », *Science*, 297(5582) : 851-854.
- [4] Caspi A., Sugden K., Moffitt T. E., Taylor A., Craig I. W., Harrington H., et al., 2003, « Influence of Life Stress on Depression : Moderation by a Polymorphism in the 5-HTT Gene », *Science*, 301(5631) : 386-389.
- [5] Expertise collective de l'INSERM, 2005, *Trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent*, Éditions INSERM, Paris, Téléchargeable sur : <http://ist.inserm.fr/basisrapports/trouble-conduites.html>.
- [6] Expertise collective de l'INSERM, 2007, *Dyslexie, dysorthographe, dyscalculie : Bilan des données scientifiques*, Éditions INSERM, Paris. Téléchargeable sur <http://ist.inserm.fr/basisrapports/dyslexie.html>.
- [7] Galaburda A. M., LoTurco J., Ramus F., Fitch R. H., & Rosen G. D., 2006, « From Genes to Behavior in Developmental Dyslexia », *Nature Neuroscience*, 9(10) : 1213-1217.
- [8] Hariri A. R., Mattay V. S., Tessitore A., Kolachana B., Fera F., Goldman D., et al., 2002, « Serotonin Transporter Genetic Variation and the Response of the Human Amygdala », *Science*, 297(5580) : 400-403.
- [9] Lesch K. P., 2002, « Neuroticism and Serotonin: a Developmental Genetic Perspective », in R. Plomin, J. C. DeFries, I. W. Craig & P. McGuffin (Eds.), *Behavioral genetics in the postgenomic era* (pp. 389-424), American Psychological Association, Washington DC.
- [10] Meyer-Lindenberg A., Buckholtz J. W., Kolachana B., R. Hariri A., Pezawas L., Blasi G., et al., 2006, « Neural Mechanisms of Genetic Risk for Impulsivity and Violence in Humans », *PNAS*, 103(16) : 6269-6274.
- [11] Persico A. M., & Bourgeron T., 2006, « Searching for Ways out of the Autism Maze : Genetic, Epigenetic and Environmental Clues », *Trends in Neurosciences*, 29(7) : 349-358.
- [12] Pezawas L., Meyer-Lindenberg A., Drabant E. M., Verchinski B. A., Munoz K. E., Kolachana B. S., et al., 2005, 5-HTTLPR Polymorphism Impacts Human Cingulate-Amygdala Interactions: a Genetic Susceptibility Mechanism for Depression », *Nat Neurosci*, 8(6) : 828-834.
- [13] Ramus F., 2006, « Genes, Brain, and Cognition : A Roadmap for the Cognitive Scientist », *Cognition*, 101(2) : 247-269.
- [14] Smith S. D., 2007, « Genes, Language Development, and Language Disorders », *Ment Retard Dev Disabil Res Rev*, 13(1) : 96-105.
- [15] Viding E., Blair R. J. R., Moffitt T. E., & Plomin R., 2005, « Evidence for Substantial Genetic Risk for Psychopathy in 7-Year-olds », *J Child Psychol & Psychiat*, 46(6) : 592-597.



Je voudrais demander au lecteur d'envisager favorablement une doctrine qui peut, je le crains, paraître extrêmement paradoxale et subversive. La doctrine en question est la suivante : il n'est pas désirable de croire en une proposition lorsqu'il n'y a aucune raison de penser qu'elle est vraie.

(Bertrand Russell, Sceptical Essays, Londres, Routledge)

La neuropsychanalyse, un « faux-nez » pour la psychanalyse ?

par *Laurent Vercueil*

Laurent Vercueil est médecin hospitalier, neurologue, neurophysiologiste et docteur en neurosciences. Il est membre de l'équipe INSERM U836 à l'institut des neurosciences de Grenoble et responsable de l'unité d'explorations fonctionnelles du système nerveux au CHU de Grenoble. Il siège au conseil scientifique de la société de neurophysiologie clinique de langue française.



À la fin des années 80, dans la foulée de la parution de *L'homme neuronal*, le mensuel *La Recherche* faisait état d'un dialogue manqué entre le psychanalyste André Green et le neurobiologiste Jean Pierre Changeux¹. L'approche scientifique était accusée par le psychanalyste de « déni de la vie psychique » et plus généralement, de présenter une vision réductionniste de l'homme. En dépit de quelques tentatives isolées, le dialogue semblait impossible, d'autant que les années 90 virent, surtout hors de France, la psychanalyse et Freud remis en cause².

C'est pourquoi, lorsqu'en 1998 et 1999, Eric Kandel publiait dans la grande revue américaine de psychiatrie (*Am J Psychiatry*) deux articles^{3,4} (le second venant compléter et préciser l'objet du premier qui avait été à l'origine d'une correspondance très animée) invitant la psychanalyse à se rapprocher des neurosciences, ces parutions connurent immédiatement un certain retentissement, au point d'être traduits *in extenso* dans une revue française d'obédience psychanalytique assez stricte (*L'Évolution Psychiatrique*⁵). Il est possible que les travaux de Kandel sur l'aplysie, un mollusque marin, qui lui ont valu un prix Nobel en 2000 pour la découverte du mécanisme de la potentialisation à long terme (LTP), support de la mémoire à l'échelle synaptique, ne constituent pas le meilleur viatique pour aborder le domaine du refoulement et de la résolution de l'Œdipe.

¹ Green A. « Un psychanalyste face aux neurosciences ». *La Recherche* 1992 ;247 :1166-1174 (en fait, deux articles, dont le premier avait suscité une réponse – qui n'en était pas une – de J. P. Changeux finalement parue dans un numéro précédent (!), et le second était la réponse d'A. G. à l'article de Changeux)

² Tallis RC. « Burying Freud ». *The Lancet* 1996, 347 : 9002 : 669-671

³ Kandel ER. « A new intellectual framework for psychiatry ». *Am J Psychiatry* 1998;155 :457.

⁴ Kandel ER. « Biology and the future of psychoanalysis : a new intellectual framework for psychiatry revisited ». *Am J Psychiatry* 1999 ;156 :505-524

⁵ Kandel ER. « Un nouveau cadre conceptuel de travail pour la psychiatrie, A new intellectual framework for psychiatry » *L'Évolution Psychiatrique* 2002 ;67 :12-39 et « La biologie et le futur de la psychanalyse : un nouveau cadre conceptuel de travail pour une psychiatrie révisité. Biology and the future of psychoanalysis : a new intellectual framework for psychiatry revisited » *L'Évolution Psychiatrique*, 2002 ; 67 : 40-82



Nonobstant, l'obtention du Nobel conférerait finalement à ces considérations, somme toute assez générales, une légitimité naturelle à ouvrir des voies nouvelles⁶. De fait, ces deux articles contribueront à précipiter la création d'une discipline alors encore en pénible gestation aux mains de quelques initiés new-yorkais du Neuroscience and

Psychoanalysis Study Group au NYPY depuis les années 90 : la « neuropsychanalyse ». Une société internationale de neuropsychanalyse est alors fondée en 2000, dont le 10^e congrès annuel s'est tenu à Paris en 2010 et dont la revue « Neuropsychoanalysis » est l'organe officiel (www.neuropsycha.org.uk/npsa/). Les ouvrages vont suivre, avec notamment, en langue française, et particulièrement ces cinq dernières années, plusieurs livres édités chez des éditeurs généralistes⁷, y compris et jusque dans la collection « Que Sais-Je ? » des PUF, témoignant d'un certain dynamisme et d'une soif de reconnaissance. Découverte majeure ? Effet de mode ? Tentative de sauvetage ? Les neurosciences des émotions, l'étude des processus non conscients, l'asymétrie fonctionnelle cérébrale, parmi d'autres, sont des domaines de recherche qui n'ont pas attendu la « neuropsychanalyse » pour être sérieusement investis. Le plaquage des concepts psychanalytiques (refoulement, pulsion, Œdipe) sur les résultats issus de ces recherches apparaît dès lors comme une simple méthode interprétative, qui ne peut constituer autre chose qu'une lecture orientée – et nullement scientifique – de données élaborées dans un tout autre contexte...

Une naissance opportune...

C'est Mark Solms, un psychologue clinicien sud-africain, qui est crédité de l'élaboration des bases théoriques et de l'organisation pratique de la neuropsychanalyse (il en assume actuellement la coprésidence). Formé au cours des années 80, c'est un travail réalisé à Londres auprès de patients cérébro-lésés et portant sur le contenu rapporté des rêves qui le pousse à investir ce champ théorique⁸. Il semble que la neuropsychanalyse soit apparue aux yeux de plusieurs responsables de la Société américaine de psychanalyse comme une opportunité de relancer l'intérêt pour une discipline qui, outre-Atlantique, prenait un tour menaçant. Le soutien institu-

⁶ Force est également de constater qu'en dehors d'une certaine bienveillance un peu distante, Kandel ne s'est jamais mouillé plus avant dans cette histoire de neuropsychanalyse.

⁷ Stora JB. *La neuropsychanalyse*. coll. Que Sais-je ?, Paris : PUF ; 2006 ; Ouss L, Golse B, Georgieff N, Widlöcher D. *Vers une neuropsychanalyse ?* Odile Jacob, 2009 ; Ansermet F, Magistretti F. *À chacun son cerveau*. Odile Jacob, 2005 ; Ansemert F, Magistretti P. *Psychanalyse et Neurosciences*, Odile Jacob 2010. Pommier G. *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*. Flammarion 2004.

⁸ Stremmler E, Castel PH. *Les débuts de la neuropsychanalyse*. IN Ouss L, Golse B, Georgieff N, Widlöcher D. *Vers une neuropsychanalyse ?* Odile Jacob 2009 : 12-31

tionnel se précisant, et l'appel de Kandel validant cette approche, la société internationale de neuropsychanalyse pouvait voir le jour. L'examen du détail des travaux publiés par M. Solms montre qu'il s'agit de publications originales de faible niveau scientifique (essentiellement, des études de cas, comme son travail initial évoqué plus loin), contrastant avec des publications d'opinion ou de revue générale parfois accueillies dans des revues mieux cotées. Certains de ses travaux résonnent bizarrement dans le contexte de la psychanalyse, comme celui, auquel il est associé, reliant un polymorphisme du gène de la COMT (une enzyme sur la voie de la dopamine) et le score de dissociation après un antécédent de mauvais traitement au cours de l'enfance⁹.

Des psychanalystes « sceptiques »...

La tentative de sauver la psychanalyse par un « haut » qui serait scientifique a suscité immédiatement des réserves, y compris auprès des psychanalystes eux-mêmes. La position de Kandel, suggérant que la psychanalyse puisse recourir aux méthodes neuroscientifiques pour asseoir une certaine légitimité scientifique, est critiquée notamment à partir de l'irréductibilité radicale de l'objet de la psychanalyse au matériel neuroscientifique, empêchant toute possibilité de « saisie objective »¹⁰. Ainsi, « l'objet [de la psychanalyse] ne peut s'inscrire d'aucune façon dans le discours scientifique expérimental ». On reconnaît là la position dominante des psychanalystes qui s'oppose à toute tentative d'évaluation de leur pratique. Une position similaire est assumée par Pierre Fedida dans un article d'opinion portant sur « le canular de la neuropsychanalyse »¹¹, en critiquant la « naïveté » qu'il y aurait à croire que la compréhension des mécanismes neurobiologiques à l'œuvre au cours de telle ou telle activité puisse aider un psychanalyste à s'occuper de ses clients. L'impossibilité d'aborder la structure psychologique d'un sujet à partir de la connaissance des bases neurobiologiques est également avancée comme l'aporie centrale de la neuropsychanalyse par Blass et Carmeli¹² dans un article contestant radicalement l'intérêt de cette approche. En somme, les critiques internes relèvent de deux registres principaux : 1) l'intérêt de l'approche neuroscientifique des concepts psychanalytiques n'apporte rien à la pratique clinique, 2) l'objet de la psychanalyse ne peut être abordé par des méthodes scientifiques et expérimentales. Chacune des deux assertions semble effectivement difficile à contester.

⁹ Savitz JB et al., « The relationship between childhood abuse and dissociation. Is it influenced by catechol-O-methyltransferase (COMPT) activity ? » *Int J Neuropsychopharm* 2008 ;11 :149-161

¹⁰ Chaperot C, Celacu V, Pisani C. « Réflexions à propos des thèses et des propositions de Kandel relatives aux liens possibles entre psychanalyse et neurosciences : pour la défense d'une irréductibilité de l'objet ». *Evolution Psy* 2005 ;70 :131-139

¹¹ Fedida P. « Le canular de la neuropsychanalyse ». *La Recherche* 2000 ;HS3 :101

¹² Blass RB, Carmeli Z. « The case against neuropsychanalysis. On fallacies underlying psychoanalysis' latest scientific trend and its negative impact on psychoanalytic discourse ». *Int J Psychoanal* 2007 ;88 :19-40

Une vision neuroscientifique floue...

Si l'on regarde uniquement les ouvrages publiés ces dernières années en langue française, on peut constater qu'ils proviennent des deux rives : certains sont rédigés par des psychanalystes (G. Pommier, J. B. Stora), d'autres par des neuroscientifiques (P. Magistretti). Le moins que l'on puisse dire est que ceux qui émanent des psychanalystes font état de connaissances neurobiologiques approximatives, souvent datées sinon erronées, ou de surface (lecture des ouvrages grand public de Damasio, par exemple). À la page 240 de son ouvrage, par exemple, G. Pommier conteste l'atonie musculaire qui accompagne le sommeil paradoxal (ou « REM sleep »), sur l'argument que « *cette description est le contraire de ce qui se passe pendant le rêve. Quiconque a dormi à côté d'une personne qui rêve sait à quel point cela peut l'agiter. De plus, le somnambulisme contredit cette thèse* ». G. Pommier semble ignorer des données essentielles, connues depuis fort longtemps, qui sont que 1) les sujets fournissent également des récits de réveil lorsqu'ils sont tirés du sommeil « lent » (« non REM sleep », l'autre sommeil, celui qui ne s'accompagne pas d'atonie musculaire), 2) le somnambulisme (qui ne s'accompagne pas forcément d'un rêve) est une forme d'éveil dissocié survenant au cours du sommeil lent. La critique qu'il fait des données de Michel Jovet repose sur son observation personnelle (« *Quiconque a dormi etc.* »), tout à fait en ligne avec une conception pour le moins floue de ce que peut être l'établissement d'une donnée rigoureuse, comme dans une note, page 14, où il relève : « *Une cure psychanalytique n'est certes pas une expérimentation au sens où les physiologistes l'entendent. Mais, rétroactivement, les leçons tirées de plusieurs cures donnent des preuves au même titre que les expériences scientifiques* ». Le « rétroactivement » est sublime.



Le clin d'œil de José



De fait, l'essentiel de l'argumentaire repose, côté scientifique, sur les données soulignant la contribution des émotions au traitement cognitif, ou la neurologie du comportement, réinterprétées à la lumière des concepts psychanalytiques. Toute prudence interprétative est balayée, les données sont simplement transposées en termes psychanalytiques. Il existe une tendance paradoxale évocatrice d'une certaine phrénologie, comme la localisation cérébrale dans l'hémisphère droit de la pulsion (G. Pommier), ce qui est d'autant plus étonnant (et sans aucune base scientifique) que le « localisationnisme » a toujours fait l'objet de vives critiques à l'endroit des neuroscientifiques soupçonnés de phrénologie rampante. Dans cette perspective, les raccourcis du pire réductionnisme ne font pas peur au psychanalyste, alors qu'ils auraient fait hurler dans la bouche d'un scientifique, ainsi de G. Pommier, affirmant que « *la dopamine est le neurotransmetteur spécifique du plaisir* » (note 1, page 16)¹³. L'ouvrage co-signé par Pierre Magistretti et François Ansermet, un neuroscientifique de renom et un psychanalyste, est naturellement moins contestable sur le plan scientifique. Les travaux de Pierre Magistretti ont porté notamment sur le métabolisme énergétique neuronal et glial, soit, il faut en convenir, assez loin de la clinique. L'argument repose notamment sur les processus mnésiques à l'échelle cellulaire et la plasticité neuronale, tout à fait dans la ligne des travaux de Kandel, qui pourraient être déclinés en termes psychanalytiques. Le risque demeure, qui n'est pas toujours évité, d'une mise en parallèle spéculative de processus neuronaux et de concepts psychanalytiques. Les points de rencontre véritable manquent, les sauts de l'un à l'autre des discours se faisant à un niveau qualitatif, tant sont hétérogènes les contenus.

Un contenu évanescent...

Une discipline scientifique ne se limite pas aux spécificités de la discussion théorique des données recueillies. De fait, on peut se rendre compte des méthodes et des résultats d'une discipline en examinant les résumés qui sont présentés dans les congrès. La dernière édition du congrès international de neuropsychanalyse, tenue le 29 juin 2009 à Paris, a donné lieu à un peu plus de 50 communications dont les résumés sont disponibles (http://www.neuro-psa.org.uk/download/abstrcts_prs_web.doc). Seize d'entre eux n'exposent pas de résultat original mais des considérations générales sur le thème de la neuropsychiatrie et huit sont des cas cliniques donnant lieu à des spéculations assez générales. Les autres sont essentiellement représentés par des travaux classiques de neuropsychologie, au cours desquels des tests sont passés à des populations plus ou moins homogènes, donnant lieu à des comparaisons. Aucun de ces travaux ne diffère de ce qui constitue le quotidien des congrès de psychologie ou de neuropsychologie. À nouveau, la seule différence vient de

¹³ Ce qui est faux. Les travaux de W. Schultz (J Physiol 1998 ; 80 :1-127) réalisés chez le primate montrent que les neurones dopaminergiques augmentent leur fréquence de décharge en réponse à la perspective d'une récompense. Son implication est certainement davantage dans la motivation, s'il faut tenter une approximation simplificatrice.

la portée interprétative qui leur est donnée. En somme, la neuropsychanalyse fait la même chose que la psychanalyse à l'égard de la parole du patient, elle se borne à insérer des résultats dans un cadre interprétatif. Il n'y a aucune prédictivité et aucune réfutabilité possible. La tentation est évidemment grande, comme le souligne Jaak Panksepp, d'en dire beaucoup trop, sur bien peu de choses... (« *saying too much on the basis of too little data* »¹⁴).

Localiser l'inconscient...

Une tentation principale, déjà évoquée et bien illustrée par la position de Mark Solms, est purement et simplement localisationniste, soit la forme la plus réductionniste de l'approche neuroscientifique, basée sur une interprétation naïve des données de la neuroimagerie fonctionnelle¹⁵. C'est le cas des travaux du fondateur de la neuropsychanalyse, élaborés à partir d'une démarche anatomo-clinique auprès de patients souffrant de lésions cérébrales¹⁶. Le procédé consiste à inférer de l'association de lésions anatomiques et de déficits systématiques (en l'occurrence la possibilité/l'impossibilité de produire un récit de rêves) de supposées relations anatomo-fonctionnelles. Les limites d'une telle approche reposent notamment sur la grande hétérogénéité des lésions observées et des sujets étudiés, et sur l'impasse faite sur les raisons envisageables qui peuvent conduire un sujet à produire ou non un récit de rêve (ne pas produire un récit de rêve ne peut être assimilé à une absence de rêve).

Le cerveau, un organe définitivement « étranger » à la psychanalyse

La neuropsychanalyse ne constitue pas une discipline identifiable par sa méthode, sa problématique scientifique ou même ses résultats. Il s'agit simplement d'une lecture interprétative de résultats neurobiologiques parfois établis depuis longtemps (neurosciences affectives et...). Elle suit également une certaine mode, comme lorsqu'elle s'empare du concept de « neurones miroirs »¹⁷, ou du thème de l'empathie. De fait, la psychanalyse n'a pas besoin du cerveau pour s'occuper de ses clients. Il serait pour elle plus sage de reconnaître que le cerveau est un organe qui lui est radicalement étranger. À tout point de vue. ■

¹⁴ Panksepp J. "Neuro-psychoanalysis may enliven the mind-brain sciences". *Cortex* 2007 ;43 :1106-1107

¹⁵ Telle celle véhiculée complaisamment par les médias : « on a découvert la localisation de Dieu dans le cerveau !.. », etc.

¹⁶ Et publié dans une revue confidentielle : Solms M. « New findings on the neurological organization of dreaming. Implications for psychoanalysis ». *Psychoanalytic Quarterly* 1995 ; 64 : 43-67

¹⁷ Voir par exemple, sur un site qui se revendique comme « le meilleur site de psychanalyse français », un article portant sur « Neuropsychanalyse made in USA » : <http://www.oedipe.org/forum/read.php?6, 9393>

L'Inconscient, une découverte de Freud ?

« S'il fallait faire tenir en un mot la découverte freudienne, ce serait incontestablement en celui d'inconscient. »

Laplanche et Pontalis, 1973, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, p. 197

« [...] l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime, et (que) nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. »

Freud, 1915, *Métapsychologie*, trad. fr. 1968, Paris, Idées, p. 66

L'Inconscient freudien

L'Inconscient est le mot-clé du freudisme. Cependant, Freud n'a pas découvert le concept d'Inconscient. Il l'a emprunté à d'autres, philosophes et psychologues du XIX^e siècle, tels Leibnitz et les « perceptions confuses », Ed. Von Hartmann et sa « Philosophie de l'inconscient », ou encore Schopenhauer et Nietzsche, pour ne citer qu'eux. Littéralement, le qualificatif d'« inconscient » (avec une minuscule) décrit les phénomènes qui échappent au conscient. Avec Freud, l'« Inconscient » (avec une majuscule) désigne une partie perturbée, névrosée du psychisme, qui renferme des pensées « refoulées », parce que jugées inacceptables par la conscience. Ces pensées refoulées inconscientes sont remodelées dans l'Inconscient et ressurgissent de façon déguisée sous la forme de manifestations quotidiennes, telles les *lapses linguae*, les actes manqués, les rêves, les oublis de noms et de projets, les angoisses et les symptômes névrotiques, qui s'expriment à travers le corps, ce que Freud a désigné sous l'expression de « psychopathologie de la vie quotidienne ».

Cependant, dans les *Études sur l'Hystérie* (1895), J. Breuer a mis en garde contre l'idée que l'inconscient serait une chose, alors que ce n'est qu'une métaphore. Freud n'en a pas tenu compte et a fait de l'Inconscient « une chose palpable », une substance, une « antichambre », un lieu (doté donc de *res extensa*) : « Nous assimilons le système de l'Inconscient à une grande antichambre dans laquelle se débattent les motions psychiques telles des êtres vivants. À cette antichambre est attenante une autre pièce, plus étroite, une sorte de salon dans lequel séjourne aussi la conscience. Mais sur le seuil de la porte séparant ces deux pièces, veille un gardien qui inspecte chacune des motions psychiques, exerce la censure à leur égard et les empêche d'entrer au salon si elles lui déplaisent. »¹ Freud ajoute que cette image domestique, loin d'être fantaisiste, est une « très bonne approximation de la réalité ». Il insiste : « Il ne s'agit plus d'une absence de conscience, mais bien d'une réalité en soi : une sorte de réservoir de pulsions et de représentations dissimulées sous la conscience comme une cave sous une maison. »² Ces pulsions et ces représentations se trouvent alors, comme une multitude d'agents à l'intérieur de l'Inconscient, doués de qualités, de propriétés et d'intentions.

Cette conception freudienne de l'Inconscient s'est construite à partir de l'utilisation de l'hypnose pour vaincre les « résistances » du sujet, lever le « refoulement » et ramener à la conscience les pensées pathogènes inconscientes. Freud a affirmé que les symptômes hystériques et névrotiques disparaissaient chaque fois que revenait à la conscience le souvenir d'événements traumatiques anciens, survenus au moment de l'apparition des troubles. Au moyen de la suggestion, il pressait ses patientes de raconter leurs rêves, les orientant vers le récit d'abus sexuels supposés subis dans l'enfance (théorie de la séduction). Puis il abandonna la théorie de la séduction et adopta alors la méthode des associations libres. C'est ainsi qu'il partit à la recherche des fantasmes œdipiens (théorie du complexe d'Œdipe).

Pour justifier le bien-fondé de la méthode des associations libres, Freud montra que l'Inconscient est soumis au déterminisme psychique, postulat selon lequel des faits apparemment sans liens sont

reliés entre eux par des chaînes associatives inconscientes, universelles mais latentes, ce qui explique que, alors même que l'Inconscient de tous les hommes les contient, seulement quelques hommes les manifestent. Il affirma que l'Inconscient ne connaît ni le temps, ce qui explique la pérennité des symptômes névrotiques, ni la contradiction : un analyste qui interprète les manifestations de l'Inconscient, un lapsus, un oubli de nom, peut donc dire une chose puis aussitôt après, une autre, sans se soucier de manquer de logique. Il attribua à l'Inconscient l'indifférence à la réalité et le déclara régulé par le principe du plaisir-déplaisir.

Freud fit de l'Inconscient un « Autre » en nous, un être secret (un *homuncule*) qui tire les ficelles de notre destin, un étranger, un intrus envahissant, d'où la phrase bien connue « *Le moi n'est même pas maître dans sa propre maison* », en fin de compte une sorte de Dieu, de Saint-Esprit ou de Démon, dont les preuves de l'existence se trouvent, comme celles de l'Inconscient freudien, dans leurs « manifestations ».

L'inconscient cérébral

Actuellement, les neurosciences définissent comme conscient tout ce dont le sujet peut rendre compte et comme non conscient, tout ce dont le sujet ne peut pas rapporter l'existence. Il existe un traitement non conscient de l'information, notamment émotionnel et cognitif, qui s'effectue à l'insu de ce que peut rapporter le sujet : c'est l'inconscient cérébral, qui n'a rien à voir avec l'Inconscient freudien. Par exemple, l'identification d'un objet donné parmi plusieurs autres est plus rapide si le sujet a préalablement vu l'objet en question, même sans y prêter une attention consciente. Ou encore, pour conduire une voiture, on n'a pas besoin, à chaque instant, de réfléchir aux gestes à accomplir. La mémoire dite « procédurale » est à l'œuvre et nous permet de conduire sans y penser.³

La neuropsychanalyse

Les progrès des neurosciences ont conduit certains psychanalystes à s'associer à des spécialistes des neurosciences pour tenter de réconcilier la psychanalyse avec elles. Ils appellent leur approche la « neuropsychanalyse ». Celle-ci s'appuie notamment, suite aux travaux d'Edelberg, sur la plasticité du réseau neuronal. En effet, toute expérience laisse des traces ou des modifications dans l'agencement du réseau neuronal. Les psychanalystes utilisent ces traces pour prétendre que le concept psychanalytique d'Inconscient possède une dimension biologique. Ils en déduisent que la psychanalyse est le cadre conceptuel approprié pour guider les neurosciences dans la neurobiologie de l'inconscient. Et ainsi construire une théorie globale du cerveau.

En résumé

Le reproche principal que l'on peut faire à la psychanalyse, c'est de prêter à l'inconscient des qualités : il ne connaît ni le temps, ni la contradiction, il est régulé par le principe du plaisir-déplaisir ; de lui prêter des propriétés : c'est le réservoir de pulsions, et des intentions, comme la censure sur les pensées pathogènes, et tout cela sans preuves scientifiques.

Là encore, on retrouve la prétention récurrente de la psychanalyse à vouloir combler les lacunes actuelles de la connaissance scientifique par sa propre théorie.

Brigitte Axelrad

¹ Freud, *The standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud*. The Hogarth Press, 24 volumes, XI 305

² *ibid*, XI 306

³ Voir l'article « L'inconscient au crible de la psychanalyse » de François Ansermet, Pierre Magistretti, *La Recherche*, <http://www.larecherche.fr/content/recherche/article?id=8813>

Amnésie infantile ou fariboles freudiennes ?

René Pommier

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Maître de conférences à la Sorbonne, **René Pommier** a publié des essais critiques consacrés à des essayistes du XX^e siècle comme Roland Barthes ou René Girard. Son ouvrage *Assez décodé !* (1978, réédité chez Eurédit en 2005) lui a valu le Prix de la Critique de l'Académie française. Dans *Sigmund est fou et Freud a tout faux* (2008, Éditions de Fallois), il montre la faiblesse de la méthode d'interprétation freudienne des rêves.



2008, Éditions de Fallois

Dans le deuxième des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, consacré à la sexualité infantile, Freud commence par s'étonner du peu d'intérêt qu'on a porté avant lui à la sexualité infantile et il croit en trouver la principale explication dans le fait que nous n'avons pas ou presque pas de souvenirs de nos premières années.

Rappelons d'abord ce que dit Freud : « *Je cherche les raisons de cette curieuse négligence [à l'égard de la sexualité infantile], d'une part dans les réserves conventionnelles qu'observent les auteurs du fait de leur éducation, d'autre part dans un phénomène psychique qui s'est lui-même soustrait jusqu'à présent à l'explication. J'entends par là la singulière amnésie qui dissimule à la plupart des hommes (pas à tous !) les six ou huit premières années de leur enfance. Il ne nous est pas encore venu à l'esprit de nous étonner de l'existence de cette amnésie [...] Nous avons pourtant des raisons de croire qu'à aucune autre période de la vie, elle [notre mémoire] ne sera mieux capable d'enregistrer et de reproduire que précisément pendant les années d'enfance. [...] Il ne peut donc en aucun cas s'agir d'une réelle disparition des impressions d'enfance, mais d'une amnésie analogue à celle que nous observons chez les névrosés pour des événements vécus plus tardivement et dont la nature consiste en un simple maintien de ces impressions à l'écart de la conscience (refoulement)* »¹.

¹ *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Folio essais, pp. 95-96. Freud reviendra sur le sujet dans des termes très proches dans l'*Introduction à la psychanalyse*, petite bibliothèque Payot, 2001, p. 238.

L'amnésie infantile : un phénomène psychique, selon Freud

On le voit, Freud décrète d'emblée que l'amnésie infantile est un « phénomène psychique » et non biologique, ou du moins qu'elle ne l'est que secondairement². Si tel était bien le cas, on pourrait sans doute s'en étonner et chercher à l'expliquer. Mais, si personne ne s'en est étonné avant Freud, c'est parce que personne avant lui ne l'avait considéré comme un phénomène essentiellement psychique. Tout le monde avait remarqué que le petit d'homme, à la différence du petit d'animal, mettait un certain nombre d'années avant d'atteindre le plein développement de ses facultés. Alors que les petits d'animaux se dressent sur leurs pattes presque immédiatement après leur naissance, le petit d'homme ne commence à marcher qu'entre un et deux ans.

Ce qui est vrai des facultés physiques l'est aussi des facultés intellectuelles. Et la raison en est que les facultés intellectuelles ont elles aussi un substrat physiologique, leur développement étant étroitement lié à celui du cerveau. Or, si le cerveau du nouveau-né a déjà tous ses neurones, les connexions entre les neurones ne s'établissent que lentement et progressivement. Le cerveau ne devient opérationnel qu'au fur et à mesure que le câblage neuronique se met en place. Il en va tout autrement chez les animaux. Seuls les singes connaissent, comme l'homme, un retard important dans le développement de leur cerveau mais il l'est beaucoup moins que chez l'homme³. Selon de nombreux neuropsychologues, ce que Freud appelle l'amnésie infantile s'explique donc essentiellement par une immaturité fonctionnelle du cerveau et ne nécessite aucunement de recourir à une théorie du refoulement jamais vérifiée⁴. Freud a raison lorsqu'il dit qu'il ne s'agit pas « d'une réelle disparition des impressions d'enfance », mais, s'il n'y a pas « disparition des impressions », ce n'est pas, comme il le pense, parce que ces impressions subsisteraient dans l'inconscient où l'on pourrait aller les rechercher grâce à la psychanalyse : c'est plus probablement parce que le très jeune enfant ne peut pas fixer durablement ces impressions.

² Voir J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, collection Quadrige, 2004, p. 22 : « L'amnésie infantile n'est pas une découverte de la psychanalyse. Mais Freud ne s'est pas contenté, devant l'évidence apparente du phénomène, d'une explication par l'immaturité fonctionnelle ; il en a donné une explication spécifique. De même que l'amnésie hystérique, l'amnésie infantile peut en droit être levée : elle n'est pas une abolition ou une absence de fixation des souvenirs, mais l'effet d'un refoulement ».

³ « La capacité crânienne du chimpanzé n'augmente que de 60 % après la naissance. Par contre celle de l'homme s'accroît environ 4, 3 fois [...] D'autre part, pour des durées des gestation respectives de 224 et 270 jours, donc très voisines, le volume cérébral atteint 70 % de sa capacité finale au cours de la première année chez le chimpanzé, et il faut attendre trois ans pour obtenir le même résultat chez l'homme. L'accroissement du volume cérébral se poursuit donc très longtemps après la naissance chez l'homme » (Jean-Pierre Changeux, *L'Homme neuronal*, Fayard 1983, p. 345).

⁴ « Le bon fonctionnement de la mémoire "événementielle" ou "épisode" suppose une maturation neuronale, notamment de l'hippocampe, qui n'est pas réalisée avant deux ou trois ans » (Jacques Van Rillaer, *Psychologie de la vie quotidienne*, Odile Jacob, 2003, p. 192).

Amnésie infantile et amnésie sénile s'expliquent aisément

À ce phénomène répond à l'autre extrémité de la vie un phénomène inverse tout aussi naturel et que personne non plus, pas même Freud, ne semble éprouver le besoin d'expliquer tant la chose paraît aisée, celui de l'amnésie sénile. Et, là encore, il s'agit moins d'oubli à proprement parler que d'incapacité à enregistrer les impressions. La preuve en est que les vieillards perdent d'abord la mémoire immédiate : ils se souviennent d'événements anciens et notamment de ceux qui remontent à leur enfance, mais ils ne se souviennent pas de ce qu'on vient juste de leur dire et de ce qu'ils viennent de dire eux-mêmes. À l'immaturation fonctionnelle du cerveau de l'enfant correspond donc souvent chez le vieillard un dysfonctionnement dû, bien sûr, à la dégradation de l'organe. Au début de la vie, le cerveau n'est pas encore en mesure d'enregistrer durablement les impressions ; à la fin de la vie, il n'est souvent plus en mesure de le faire.

La petite enfance : le moment le plus propice à la fixation des souvenirs, selon Freud

Non content de ne pas voir que l'on peut expliquer très simplement pourquoi l'on ne se souvient pas de sa petite enfance, Freud va jusqu'à prétendre, au contraire, qu'aucune autre période de la vie ne devrait être plus propice à la fixation des souvenirs. La raison en serait, selon lui, que notre mémoire n'est pas encore encombrée et que les impressions que nous recevons, étant encore toutes nouvelles, ne peuvent être que particulièrement vives. Notons que si Freud n'est pas allé jusqu'à s'étonner que personne ne se soit jamais souvenu de l'instant de sa naissance, c'est sans doute parce qu'il lui restait quand même conservé, bien caché tout au fond de son inconscient, un peu de sens du ridicule. Pourtant la logique de son raisonnement aurait dû l'amener à conclure que le moment de leur naissance devrait être celui dont tous les individus se souviennent le mieux, celui dont le souvenir ne disparaît que quand tous les autres souvenirs ont déjà disparu. À aucun autre moment de notre vie, en effet, notre mémoire n'aura été moins encombrée de souvenirs et aucun autre moment de notre vie, nous n'aurons connu non plus un changement si rapide et si radical de nos conditions d'existence. S'il y a, dans toute notre vie, un événement qui aurait dû nous marquer plus que tout autre, c'est bien celui-là.



Selon Freud, on serait d'autant plus apte à fixer les souvenirs qu'on en aurait moins et la mémoire ne serait jamais aussi vivace que lorsqu'elle est encore vierge⁵. Pourtant la mémoire, comme toutes les facultés, et plus que toute autre peut-être, se développe surtout par l'exercice. Chacun sait qu'on retient des textes par cœur d'autant plus facilement qu'on en a déjà mémorisé davantage. Chacun sait qu'on apprend plus aisément une langue étrangère, si on en connaît déjà une autre et *a fortiori*, si on en connaît plusieurs. Dans toutes les activités, ce sont toujours les débuts qui sont les plus lents et les plus laborieux.

Freud affirme que les premières années devraient être celles dont on se souvient le mieux, mais, quand bien même le petit enfant serait en mesure d'enregistrer durablement ses impressions, il n'aurait pas grand chose à enregistrer, pas grand chose du moins qui en vaille vraiment la peine. Quoi d'étonnant qu'on ne se souvienne pas d'avoir suçoté son pouce ou son gros orteil, d'avoir fait du bruit avec sa bouche, d'avoir attrapé le nez, l'oreille ou le collier de sa mère, d'avoir écarquillé ses doigts de pied ? Si l'enfant oublie vite qu'il s'est livré à ces diverses activités, c'est probablement parce que leur intérêt était singulièrement limité et qu'elles ne méritaient pas que l'on en gardât toute sa vie le souvenir. Ce qui caractérise la vie du très jeune enfant et particulièrement du nourrisson, c'est son extrême monotonie. Les toutes premières années de la vie seraient bien ennuyeuses si nous étions déjà capables de nous ennuyer. Mais, on peut supposer que, de même que les petits enfants ne sont pas encore capables d'enregistrer durablement leurs impressions, ils ne sont pas encore capables de s'ennuyer ; et cela pour la même raison : s'ennuyer comme se souvenir suppose sans doute un développement de l'activité cérébrale qu'ils n'ont pas encore atteint.

À question absurde, réponse absurde

Si l'étonnement de Freud est très étonnant, l'explication qu'il propose n'est pas moins. Mais comment en serait-il autrement ? Quand on prétend résoudre un problème qui ne se pose pas, on ne peut que proposer une solution qui, pour le moins, ne s'impose pas. À une question absurde, on ne peut apporter qu'une réponse également absurde. Et c'est bien le cas. Selon lui, si nous n'avons pas de souvenirs de notre petite enfance, c'est parce que les impressions reçues pendant l'enfance sont maintenues à l'écart de la conscience, c'est parce qu'elles ont été refoulées, ce qui l'amène à rapprocher l'amnésie infantile de l'amnésie hystérique.

Amnésie infantile et amnésie hystérique

Non content de comparer l'amnésie infantile à l'amnésie hystérique, Freud prétend que la première contribue à expliquer la seconde et va même jusqu'à affirmer que la seconde n'existerait pas sans la première : « *L'amnésie hystérique, qui est au service du refoulement, ne s'explique que*

⁵ « La mémoire de l'enfant étant moins chargée pendant les premières années que pendant les années qui suivent, par exemple la huitième, elle devrait être plus sensible et plus souple, donc plus apte à retenir les faits et les impressions » (Introduction à la Psychanalyse, p. 238)

par le fait que l'individu possède déjà un trésor de traces mnésiques qui sont soustraites à la disposition consciente et qui, dès lors, attirent à elles par liaison associative ce sur quoi agissent, du côté du conscient, les forces répulsives du refoulement. On peut dire que, sans amnésie infantile, il n'y aurait pas d'amnésie hystérique »⁶. Et, pour mieux se faire comprendre, il a, en 1915, eu recours à une comparaison en ajoutant ces lignes : « On ne peut pas comprendre le mécanisme du refoulement si l'on ne prend en considération qu'un seul de ces deux processus dont l'action est connexe. À titre de comparaison, on peut évoquer la manière dont un touriste est expédié au sommet de la grande pyramide de Gizeh ; il est poussé d'un côté et tiré de l'autre »⁷.

On pourrait, bien sûr, commencer par s'interroger sur la réalité de l'amnésie hystérique telle que la conçoit Freud. Mais je me contenterai pour l'instant de m'étonner du rôle que Freud fait jouer à la prétendue amnésie infantile dans le développement de l'amnésie hystérique. Car il n'est vraiment pas clair. Cette attirance « par liaison associative » des souvenirs que l'on veut refouler par les souvenirs déjà refoulés est bien étrange, bien mystérieuse. Freud semble penser que les souvenirs refoulés ont besoin de compagnie et, puisque, comme chacun sait, qui se ressemble s'assemble, ils s'efforcent d'attirer en priorité à eux les souvenirs avec qui ils ont des affinités. Le moins que l'on puisse dire, c'est que nous sommes en pleine mythologie.

Mais, avant de faire intervenir l'amnésie infantile dans le mécanisme de l'amnésie hystérique, c'est le mécanisme de l'amnésie infantile qu'il aurait fallu expliquer. Car c'est lui surtout qui a besoin d'explication. Freud considère que l'amnésie infantile est de même nature que l'amnésie hystérique, et que, dans les deux cas, nous avons affaire à un phénomène de refoulement. Mais, si, dans le cas de l'amnésie hystérique, on peut du moins comprendre pourquoi il pourrait y avoir refoulement, il n'en est pas du tout de même dans le cas de l'amnésie infantile. En effet, les règles, les tabous, les interdits qui sont à l'origine du refoulement dans l'amnésie hystérique, n'existent pas encore dans l'enfance, ou commencent seulement à s'installer, comme Freud le remarque lui-même. Il nous explique ainsi que, chez les enfants, le rêve montre clairement sa vraie nature, à savoir qu'il est la réalisation d'un désir, parce qu'aucune censure n'oblige encore celui-ci à se déguiser⁸. Il prétend expliquer de la même façon pourquoi l'enfant est selon lui plus ouvert aux perversions les plus diverses, ce qui lui fait dire qu'il est « un pervers polymorphe »⁹.

⁶ *Op. cit.*, p. 97.

⁷ *Ibid.*, note 1.

⁸ « Les rêves des jeunes enfants sont souvent des réalisations naïves. De ce point de vue, ils sont moins intéressants que les rêves d'adultes. On n'y trouve pas d'énigmes, mais ils sont un argument inappréciable pour prouver que l'essence du rêve est l'accomplissement d'un désir. » (*L'Interprétation des rêves*, P.U.F, 1973, p. 117).

⁹ « Il est instructif de constater que, sous l'influence de la séduction, l'enfant peut devenir pervers polymorphe et être entraîné à tous les débordements imaginables. Cela démontre qu'il porte dans sa prédisposition les aptitudes requises ; leur mise en acte ne rencontre que de faibles résistances parce que, suivant l'âge de l'enfant, les digues psychiques qui entravent les excès sexuels : pudeur, dégoût et morale, ne sont pas encore établies ou sont seulement en cours d'édification. » (*Trois essais...*, p. 118).



Quelle raison aurait le petit enfant de refouler quoi que ce soit ?

Par conséquent l'amnésie infantile ne devrait, à tout le moins, ne pouvoir se développer qu'assez tardivement et très progressivement, au fur et à mesure que s'érigent les digues et les barrières imposées par la vie sociale. Le petit enfant qui ignore encore tout des problèmes psychologiques ou moraux, qui ne connaît ni scrupules ni complexes, ni inhibitions, n'a aucune raison de refouler ses désirs, ses impressions ou ses souvenirs¹⁰. De plus, on ne voit pas très bien ce qu'il pourrait avoir à cacher aux autres ou à lui-même. Certes, Freud prétend que les activités, si peu variées, auxquelles il se livre, ont généralement une signification sexuelle, à commencer par le suçotement, qu'il regarde comme le « *modèle des manifestations sexuelles infantiles* »¹¹. Mais le petit enfant n'a pas lu Freud et n'est, par conséquent aucunement conscient de se livrer à des activités sexuelles. Il n'a donc aucune raison d'éprouver, en ce faisant, le moindre scrupule et

¹⁰ Il est difficile de savoir si, pour Freud, le refoulement commence dès la petite enfance ou s'il pense que c'est seulement lorsque l'on en sort que l'on se met à refouler le souvenir de ses premiers désirs. Mais, si la seconde hypothèse peut sembler moins difficile à admettre que la première, elle n'en reste pas moins fort peu vraisemblable. Pour qu'on soit porté à refouler les souvenirs de ses premiers désirs, il faudrait que ceux-ci soient susceptibles d'engendrer un sentiment plus ou moins confus de culpabilité. Pourquoi voudrait-on oublier que l'on a eu envie de sucer son pouce, puisque l'on voit tous les petits enfants le faire ?

¹¹ *Ibid.*, p. 102. Rappelons que Freud a osé écrire : « *Lorsqu'on voit un enfant rassasié quitter le sein en se laissant choir en arrière et s'endormir, les joues rouges, avec un sourire bienheureux, on ne peut manquer de se dire que cette image reste le prototype de la satisfaction sexuelle dans l'existence ultérieure* » (p. 105). J'y vois pour ma part l'image d'un être qui n'a pas plus de préoccupations sexuelles que de problèmes métaphysiques et c'est pourquoi il peut goûter en toute innocence et dans toute sa plénitude le bonheur de se sentir repu.

d'être porté à refouler des impressions qu'à juste titre, il considérerait comme tout à fait anodines, s'il était en mesure de faire des examens de conscience. D'ailleurs, si l'on a refoulé les impressions de l'enfance à cause de leur caractère sexuel, pourquoi alors n'a-t-on pas aussi et d'abord refoulé les premières impressions sexuelles vraiment indubitables, celles de la puberté ? Car les gens se souviennent généralement fort bien de leurs premiers émois amoureux et de leurs premières expériences sexuelles.

Il n'y a pas de problème de l'amnésie infantile

Freud croit avoir découvert le problème de l'amnésie infantile et il croit en avoir trouvé l'explication. Mais il n'y a pas de problème de l'amnésie infantile, parce qu'à proprement parler, il n'y a pas d'amnésie infantile. Freud a inventé de toutes pièces un problème qui n'a jamais existé pour avoir le plaisir de proposer une explication qu'il était impatient de mettre en œuvre. Car tout se passe comme si dans son esprit, la solution (le refoulement) avait suscité le problème (l'amnésie infantile). Il n'aurait probablement pas eu l'idée de s'étonner que nous n'ayons pas de souvenirs de notre petite enfance, s'il n'avait éprouvé le besoin d'élargir le plus possible le champ d'application de ce qu'il considérait comme une découverte capitale, destinée à révolutionner la connaissance du psychisme, l'idée de refoulement. ■

J'adresse tous mes remerciements à Brigitte Axelrad et à Nicolas Gauvrit qui ont bien voulu me faire part de leurs suggestions.

Freud exorciste de l'inconscient

un article de Patrice Van der Reysen



« Tout ce qu'a pu échafauder Freud en matière de conceptions théoriques et thérapeutiques tient à la seule question de savoir comment il plaçait sa "science de la psyché" par rapport au déterminisme », écrit Patrice Van der Reysen dans l'introduction de son article. S'appuyant sur la troisième leçon sur la psychanalyse et sur l'avis de Frank Sulloway¹, il analyse « les positions détermi-

nistes » de Freud et ses façons d'agir en fonction de celles-ci avec ses patients. Il met ainsi en lumière qu'il s'agit d'un déterminisme *a priori* et absolu excluant tout recours à l'expérience.

Selon Patrice Van der Reysen, c'est cette conception du déterminisme choisie par Freud qui a fait de la psychanalyse une pseudoscience.

À lire sur le site de l'Afis : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1507>

¹ Frank Sulloway, auteur de *Freud biologiste de l'esprit* (Fayard, 1998).

Le petit Hans, confirmation vivante de la thèse freudienne : « l'enfant est un pervers polymorphe »

Le « petit Hans » est le pseudonyme d'Herbert Graf, un enfant de quatre ans, que son père analysa, sous la supervision de Sigmund Freud. Cette analyse à distance dura près de trois ans. Sa mère, Olga Höning, avait été soignée par Freud, avant que ce dernier n'invente la psychanalyse. C'est ce qui conduisit le père à consulter Freud pour son fils.

Le père de Hans notait chacun des propos de son fils en rapport avec la sexualité, dès l'âge de trois ans, et les envoyait à Freud. Freud vit dans le cas de Hans la confirmation de ses hypothèses sur la sexualité infantile, exposées dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, et l'occasion « *d'observer directement chez l'enfant, dans toute leur fraîcheur vivante, ces impulsions sexuelles et ces formations édifiées par le désir, que nous défouissons chez l'adulte avec tant de peine [...]* »¹ Jacques Van Rillaer écrit que, pour Freud, « *dès qu'il s'est mis à parler, Hans a été la preuve vivante du caractère universel* » de sa conception de la sexualité infantile².

À quatre ans, Hans assiste à la chute d'un cheval tirant un carrosse. Le cheval, fouetté par le cocher, s'effondre près de lui. Hans est saisi d'une peur intense, qui ne s'atténue pas au fil du temps. Orienté par les questions de son père, Hans finit par admettre avec réticence que le cheval lui fait penser à son père. Selon les deux « interprètes » de sa « névrose », la muselière du cheval ressemble à la moustache du père, le pénis du cheval, qu'il appelle son « fait-pipi », ressemble au grand pénis du père, dont il aurait peur, angoisse qui serait due, selon Freud, au refoulement d'un désir incestueux. Freud postule alors que l'enfant est atteint d'une « névrose phobique », mais que le cheval n'est qu'un prétexte secondaire à son expression. En réalité, selon lui, la « névrose » de Hans s'explique par des « impulsions libidinales refoulées ». L'inconscient de Hans associerait son père au cheval, sa « phobie » viendrait de ce qu'il aime son père, mais souhaiterait sa mort pour pouvoir coucher avec sa mère. Cette interprétation en termes œdipiens va être suggérée par le père à l'enfant, qui la refuse au début, puis en apporte peu à peu toutes les confirmations. Cependant, le bambin ne manifeste pas, comme on pourrait s'y attendre, de l'hostilité envers son père, mais plutôt envers sa mère, qui l'a un jour menacé, alors qu'il se masturbait, de faire venir le docteur pour lui couper le pénis. Pour lever ce qui pourrait paraître contredire la théorie du complexe d'Œdipe, Freud déclare que cette agressivité à l'égard de la mère « masque » le désir de mort à l'égard du père dont il voudrait prendre la place auprès de la mère. De fil en aiguille, d'interprétations en interprétations, de suggestions en suggestions, tout ce que dit et tout ce que fait Hans va être intégré dans le système interprétatif freudien. Peu à peu, l'impression que Hans est bien un petit obsédé sexuel va se confirmer.

« *Au fil des pages, on acquiert l'impression que Hans est un véritable obsédé sexuel. Freud parle en effet d'"homosexualité" [...], d'"onanisme", de "voyeurisme", d'"exhibitionnisme", d'"impulsions sadiques", de "désir de coït avec la mère" et d'"envie de tuer le père". Nous ne pouvons donc refuser la thèse du Grand Inquisiteur³ : "Notre petit Hans semble vraiment un modèle de toutes les perversités." La thèse des Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité est bien confirmée : "l'enfant est un pervers polymorphe" »⁴, écrit J. Van Rillaer.*

Et ce dernier se demande, comme Ellenberger avant lui, si l'enfant n'a pas été victime de deux « manipulateurs inconscients » : son père et Freud ?

Brigitte Axelrad.

¹ Sigmund Freud, 1909, Analyse d'une phobie d'un petit garçon de cinq ans : le petit Hans, in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, p. 94. Des cinq cas, celui de Hans est le plus longuement exposé et celui auquel Freud se réfère le plus souvent.

² Jacques Van Rillaer, 1980, *Les illusions de la psychanalyse*, Bruxelles, Éd. Mardaga, p. 142

³ Qualificatif attribué par J. Van Rillaer à Freud dont il compare les interrogatoires menés auprès de l'enfant aux côtés du père à ceux du Tribunal de l'Inquisition.

⁴ Jacques Van Rillaer, *ibid*, p 146

Les prétentions thérapeutiques : une imposture entre occultisme et suggestion

En imposant ses explications et ses méthodes thérapeutiques, la psychanalyse a empêché la mise au point ou le développement de traitements adaptés, la prise en charge appropriée de patients souffrant de diverses pathologies (enfants autistes, addiction aux drogues, etc.). En lieu et place, elle a instauré des pratiques ayant parfois plus à voir avec le chamanisme, s'appuyant souvent sur la suggestion issue du rapport entre le patient et le thérapeute. Sur le terreau de la psychanalyse orthodoxe s'est également développé un labyrinthe d'autres pratiques, plus exotiques en apparence, mais tout aussi infondées en pratique.

Psychanalyse et addictions (<i>Gilbert Lagrue</i>)	75
Une autre invention psychanalytique : Les personnalités multiples (<i>Brigitte Axelrad</i>)	80
Quelques thérapies folkloriques d'inspiration psychanalytique (<i>Nicolas Gauvrit</i>)	87
Comment Lacan psychanalysait (<i>Jacques Van Rillaer</i>)	96
Psychanalyse et évaluation	107



Yoshitsuya Ichieisai, *The Battle of Magic*, env. 1860

Psychanalyse et addictions

Gilbert Lagrue

Gilbert Lagrue est professeur honoraire à l'Hôpital Albert Chenevier de Créteil, Centre de Tabacologie. Il a publié en 2006 *Arrêter de fumer ?*, Editions Odile Jacob. Gilbert Lagrue est membre du comité de parrainage scientifique de l'AFIS.



La publication du *Livre noir de la psychanalyse* a suscité de nombreux débats dans notre pays, un des derniers bastions de cette forme de psychiatrie. Le chapitre « Les victimes de la psychanalyse » est particulièrement éloquent.

En Suisse, Jean-Jacques Deglon¹, qui avait une formation de psychanalyste, décrit en détail les faits qui l'ont conduit à abandonner cette pratique dans les addictions. Le titre même du chapitre écrit par Jean-Jacques Deglon est éloquent : « **Comment les théories psychanalytiques ont bloqué le traitement efficace des toxicomanes et contribué à la mort de milliers d'individus** ».

Confronté aux problèmes posés par des sujets dépendants à l'héroïne, il a rapidement compris l'impasse où conduisait cette approche. Un séjour aux États-Unis lui fit découvrir les travaux de Vincent Dole, qui dès 1960 avait mis en évidence l'action favorable d'un dérivé opioïde, la Méthadone : celle-ci supprime le syndrome de manque, sans entraîner de renforcement positif, c'est-à-dire sans la sensation de plaisir. Il a fallu à Jean-Jacques Deglon plusieurs années de lutte, au milieu des dénigrements, des accusations de « dealer en blouse blanche ! », parfois des invectives, pour réussir à imposer ce traitement qui a transformé le pronostic et la vie de ces sujets, même si bien évidemment tout n'est pas encore résolu. L'impérialisme idéologique de la psychanalyse, qui a longtemps exclu toute autre approche, a pesé lourd dans ce retard tragique à la mise en place des traitements de substitution.

En France, les premiers traitements de substitution ont été le fait de pionniers isolés agissant au milieu du scepticisme général ; en 1975, ce fut la méthadone dans le service du Professeur Fournier à l'hôpital Fernand Widal, avec Jean Dugarin². Dans les années 1980, la Buprénorphine, agoniste opioïde partiel, fut utilisé par Didier Touzeau à la Clinique Liberté (hôpital Paul Guiraud). Mais il a fallu attendre la fin des années 1990 pour voir se développer officiellement les traitements de substitution.

En tabacologie, j'ai pu faire certaines constatations. Les consultants sont des fumeurs très dépendants, atteints, dans plus de la moitié des cas, de

¹ Jean-Jacques Deglon, « Témoin et acteur d'une révolution. Les traitements par la Méthadone » ; *Le Courrier des Addictions*, 2003 ; 4 : 133-138.

² Jean Dugarin, « Quarante ans d'inconfort » ; *Le Courrier des Addictions*, 2010 ; 12 : 4-7.



troubles anxieux et dépressifs, le plus souvent non identifiés jusqu'alors : anxiété généralisée, phobie sociale, troubles dépressifs. Dans plus d'un tiers des cas, ces fumeurs ont eu recours à une psychothérapie, ce qui reflète bien l'existence d'une souffrance psychologique. Les questions suivantes ont été posées :

- Avez-vous déjà suivi une psychothérapie, pendant combien de temps ?
- Quel type de psychothérapie ? (les stratégies utilisées sont pour moitié des thérapies de soutien et des psychanalyses. Les thérapies comportementales et cognitives – TCC – ont été jusqu'alors exceptionnelles).
- Quel type de thérapeute ? Médecin psychiatre psychanalyste, psychologue, ou psychanalyste « pur » ?

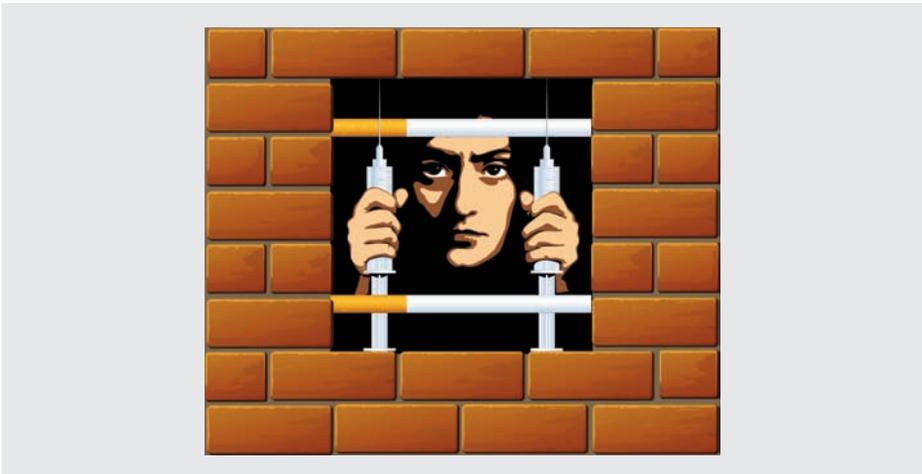
Des dérives choquantes

Au cours de ces thérapies psychanalytiques, peuvent s'observer des dérives choquantes :

- Paiement exclusivement en espèces, avec des tarifs élevés (c'est plus efficace !). Lorsqu'il s'agit d'un psychiatre, le montant des honoraires est porté sur la feuille de maladie, mais il y a souvent en plus, une somme directement versée en espèces. J'ai vu également le cas où, au bout de quelques mois, la feuille de maladie n'était plus remise, avec un paiement en espèces, toujours sous le prétexte d'une meilleure efficacité.
- La durée du suivi est toujours très longue, dans la majorité des cas supérieure à 5 ans, une à deux fois par semaine. Les chiffres de plus de 10 ans ne sont pas rares ; certaines en sont à 15 ans, et la thérapie est encore en cours...
- La psychanalyse peut également comporter des risques, car les traitements nécessaires ne sont pas mis en œuvre : ceci est surtout le fait des non-médecins, et surtout des analystes « purs » qui n'ont pas les bases indispensables en psychologie et en psychiatrie : tel fut le cas de cette patiente âgée de 50 ans, vue en consultation pour une double dépendance tabac-alcool. Son état psychologique était très précaire depuis de nombreuses années, avec tous les symptômes d'un état dépressif majeur. En fait, un trouble bipolaire était connu depuis l'âge de 25 ans et avait commencé à être traité. À l'âge de 30 ans, elle avait consulté un psychanalyste « pur », qui avait arrêté le traitement ; il la voit régulièrement une ou deux fois par semaine depuis vingt ans sans aucun résultat réel. Ainsi cette patiente n'a pas bénéficié d'un traitement dont l'efficacité est pourtant parfaitement démontrée.

Une souffrance toujours présente

Lorsque ces sujets sont vus en tabacologie, la souffrance psychopathologique, associée à leur tabagisme et ayant motivé la psychothérapie, reste toujours présente, comme le montrent bien leurs plaintes : sensation de mal-être, anxiété, hypersensibilité au stress, « déprime ». Après un bilan psychologique basé sur le DSM IV et des échelles d'anxiété et de dépression, un traitement psychotrope adapté est mis en place : antidépresseur, thymo-régulateur, complété chaque fois que possible par une TCC. En association au traitement pharmacologique de la dépendance tabagique, cette approche permet d'obtenir un sevrage confortable et durable ; parallèlement, il y a une amélioration souvent spectaculaire de l'état psychologique, ce qui n'avait pas été observé après des années de psychanalyse. Certains patients nous ont alors dit : « *je vivais avec ces troubles, mais je considérais qu'ils faisaient partie de moi-même* », « *je suis enfin comme j'avais toujours rêvé d'être* ». Cependant, la majorité d'entre eux disent être très attachée à leur psychanalyste, et ne regrettent pas cette démarche, bien que l'échec soit évident. Malgré la persistance des troubles, et souvent malgré des sacrifices financiers importants, pourquoi continuent-ils des années durant ces rencontres dont la durée même témoigne de l'inefficacité ? Une des explications possibles réside dans leurs difficultés psychologiques ; ils ont en permanence un sentiment de mal-être, d'inconfort, d'anxiété. Le plus souvent, ils n'ont pas consulté pour ces troubles ; avec ces « thérapeutes », ils ont trouvé une écoute qui leur a apporté un soulagement, comme le fait tout secours par la parole, autrefois les directeurs de conscience, la confession (tous deux désintéressés), aujourd'hui les mages, guérisseurs et autres... Cela est grave, car ces sujets vivent dans l'illusion d'un bienfait et n'ont pas bénéficié des thérapeutiques pharmacologiques et psychologiques validées, qui auraient pu leur apporter un réel soulagement ; ils ont poursuivi leur intoxication au tabac, avec toutes les complications dramatiques liées à cette drogue. Les thérapies psychanalytiques n'ont jamais eu la moindre indication dans le domaine des addictions.



D'autres stratégies possibles

Quelle attitude pratique devons-nous avoir dans cette situation ? La dépendance tabagique doit être prise en charge, ainsi que les troubles psychologiques. Mais il n'est pas souhaitable de conseiller au sujet d'interrompre leur psychothérapie, s'ils y sont attachés. Il faut cependant leur indiquer qu'il existe d'autres stratégies possibles, par exemple les TCC pour la gestion du stress, l'affirmation de soi... Il n'est nul besoin du « divan » pour manifester soutien et empathie à ceux qui se confient à nous !

Ainsi, la consultation de tabacologie est-elle un observatoire privilégié des « coulisses » des pratiques en psychothérapies. Ces constatations confirment bien la situation aberrante où se trouve la psychothérapie en France, malgré les décisions récentes. Il reste un retard majeur par rapport aux autres pays développés... au siècle de l'« Evidence Based Medicine » (médecine fondée sur des preuves). Mais il y a un tel lobby et un tel passé... Et ces explications purement verbales, ces « vérités révélées » sont tellement simples à comprendre et à reproduire par les médias ! Tout ceci avait été merveilleusement décrit, il y a plus de 20 ans par un précurseur, Pierre Debray-Ritzen dans son livre *La psychanalyse, cette imposture*. Et encore, ce mot que j'ai entendu en 1953 de la bouche de Robert Debré (j'étais alors interne dans son service) : « *la psychanalyse, c'est la plus grande escroquerie du siècle* ».

L'évolution est cependant en cours, mais elle sera longue. « *Les thérapeutiques néfastes et les pratiques irrationnelles et erronées ne s'évanouissent qu'avec la disparition physique de leurs promoteurs et disciples.* » (Pierre Debray-Ritzen). ■

L'autisme, un pas de plus vers sa connaissance



L'autisme, appelé plus couramment maintenant « les autismes » ou les « syndromes autistiques », est l'un des meilleurs exemples des errements de la psychanalyse avec la théorie de Bettelheim (lequel avait fabulé sur ses diplômes et ses pseudo-guérisons), sa reprise du concept de « mère frigidaire », alors qu'aujourd'hui grâce à la neurologie, la génétique et l'IRM, on découvre à cette pathologie des composantes génétiques importantes. S'il reste une part environ-

nementale, il n'y a aucune raison de l'appuyer sur les affirmations gratuites et culpabilisantes de la psychanalyse. Le concept psychanalytique de « mère frigidaire » a dominé la pensée des psychiatres, des médias et de l'opinion publique pendant 50 ans. Les accusations et les mises à l'index des familles d'autistes est une faute indélébile de la psychanalyse. Elle a conduit à des méthodes coercitives comme le packing, qui ont contribué à freiner ou à délaissé des programmes de prise en charge dont les résultats sont intéressants.

Lire cet article de Brigitte Axelrad dans le n° 286 de *Science et pseudo-sciences* (juillet 2009) ou sur le site de l'Afis : www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1098.

Autisme : ce que prétendait Bettelheim

« Tout au long de ce livre, je soutiens que le facteur qui précipite l'enfant dans l'autisme infantile est le désir de ses parents qu'il n'existe pas. »

Bruno Bettelheim, *La Forteresse vide*, p. 171.

Bruno Bettelheim était convaincu, alors même que les preuves s'accumulaient contre sa théorie, que l'autisme n'avait pas de bases organiques, mais qu'il était dû à un environnement affectif et familial pathologique, comparable à la « situation extrême » du camp de concentration. Dans *Bruno Bettelheim ou la fabrication d'un mythe*, Richard Pollack met en lumière les bases sur lesquelles s'est fondé le « mythe Bettelheim ». Dans le chapitre « Bettelheim l'imposteur » du *Livre Noir de la Psychanalyse*, il précise que, née aux États-Unis, la théorie de Bettelheim y a été complètement discréditée, ainsi qu'en Grande-Bretagne, au Japon et presque dans tous les autres pays, sauf en France où elle continue à sévir. « *En France, cependant, écrit Pollack, Bettelheim reste encore une sorte de héros, et bon nombre de psychiatres et de psychanalystes français semblent continuer de penser que les parents ont une part de responsabilité dans la pathologie de leurs enfants, qu'ils demeurent toujours coupables pour une raison ou une autre, même si ce n'est plus aussi crûment dit. Que la psychiatrie psychanalytique d'un pays aussi développé reste si en retard dans la prise en charge thérapeutique de l'autisme est proprement scandaleux.* » (p. 685)

Voici quelques citations extraites de *La Forteresse vide* :

(p. 24) « *Certaines victimes des camps de concentration avaient perdu leur humanité en réaction à des situations extrêmes. Les enfants autistiques se retirent du monde avant même que leur humanité se développe vraiment. Y aurait-il un lien, me demandai-je, entre l'impact de ces deux sortes d'inhumanité que j'avais connues : l'une infligée pour des raisons politiques aux victimes d'un système social, l'autre un état de déshumanisation résultant d'un choix délibéré (si l'on peut parler de choix à propos de la réaction d'un nourrisson) ? En tout cas, ayant écrit un livre sur la déshumanisation dans les camps de concentration allemands, ce qui me préoccupa ensuite fut ce livre sur l'autisme infantile.* »

(p. 86) « *Dans les camps de concentration allemands, je fus le témoin incrédule de la non-réaction de certains prisonniers aux expériences les plus cruelles. Je ne savais pas alors, et ne l'aurais pas cru, que j'observerais, chez des enfants, dans l'environnement thérapeutique le plus favorable, un semblable comportement engendré par ce que les enfants avaient vécu dans le passé.* »

(p. 97) « *Quant au reste, ce qui pour le prisonnier était la réalité extérieure, est pour l'enfant autistique sa réalité intérieure. Chacun d'eux, pour des raisons différentes, aboutit à une expérience analogue du monde. L'enfant autistique, parce que les réalités intérieure et extérieure ne sont pas séparées et sont vécues comme étant plus ou moins identiques, prend son expérience intérieure pour une représentation vraie du monde. Le « musulman » qui se laissait dominer par les S.S., non seulement physiquement mais affectivement, se mettait à intérioriser l'attitude des S.S. qui considéraient qu'il était moins qu'un homme, qu'il ne devait pas agir de lui-même, qu'il n'avait pas de volonté personnelle. Mais, ayant transformé son expérience intérieure jusqu'à l'accorder avec sa réalité extérieure, il finissait, bien que pour des motifs entièrement différents, par avoir une vue de lui-même et du monde ressemblant fort à celle de l'enfant autistique.* »

(p. 101) « *Nous proposons de considérer l'autisme comme un état mental se développant en réaction au sentiment de vivre dans une situation extrême et entièrement sans espoir.* »

Brigitte Axelrad

Références

Bruno Bettelheim, *La Forteresse vide*, l'autisme des enfants et la naissance du moi, Gallimard, 1969

Richard Pollack, *Bruno Bettelheim ou la fabrication d'un mythe*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003 et *Le Livre Noir de la psychanalyse*, « Bettelheim l'imposteur », 2005, Les Arènes, pp. 665-685

Une autre invention psychanalytique

Les personnalités multiples

Brigitte Axelrad

« La psychanalyse est cette maladie de l'esprit dont elle se considère comme le remède. »

Karl Krauss, cité par Mikkel Borch-Jacobsen¹



En 2008, un article paru dans *Cerveau & Psycho*, « La mémoire violée »², rapporta le cas de Sheri Storm³, une jeune Américaine qui présentait, selon son psychiatre, un syndrome de personnalité multiple. Sheri Storm avait découvert un matin de février 1997, en ouvrant son journal, qu'une patiente, Nadean Cool, intentait un procès contre son psychiatre pour avoir

« implanté » des faux souvenirs dans son esprit. Il s'agissait de Kenneth Olson, son propre psychiatre.

Sheri Storm était entrée en psychothérapie pour soigner insomnie et anxiété liées à son divorce et à sa nouvelle carrière.⁴ Le psychisme de Sheri s'était fragmenté en deux cents personnalités différentes. Elle comprit alors que son trouble de personnalité multiple était « iatrogène », c'est-à-dire produit par sa thérapie. Elle intenta à son tour un procès à son thérapeute. En 2007, elle attendait toujours que son cas soit jugé.

Le trouble de personnalité multiple

Le trouble de personnalité multiple serait un éclatement du moi causé par des abus sexuels répétés dans l'enfance, refoulés et qui ressurgiraient dans l'une ou l'autre des personnalités. La personnalité principale est la personnalité hôte, souvent introvertie et dépressive. Les « alters » (personnalités secondaires) peuvent être d'âge, de caractère, de sexe, voire d'espèces diffé-

¹ Mikkel Borch-Jacobsen, *Folies à plusieurs, de l'hystérie à la dépression*, Paris, 2002, Seuil, Les Empêcheurs de penser en rond, « Une boîte noire nommée Sybil », pp. 111-168.

² *Cerveau et Psycho*, n° 27, juin 2008, traduction de l'article de Kelly Lambert et Scott O. Lilienfeld paru dans *Scientific American*, Octobre 2007.

www.pourlascience.fr/ewb_pages/f/fiche-article-la-memoire-violee-18794.php

³ Dessin de Sheri Storm représentant ses personnalités multiples, reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

⁴ Brigitte Axelrad, *Les ravages des faux souvenirs ou la mémoire manipulée*, 2010, Sophia Antipolis, Éd. book-e-book, p. 61.

rentes. Le patient peut devenir successivement un enfant avec un comportement et une voix d'enfant, une femme alors qu'il est un homme... Certains alters peuvent être boulimiques, alors que d'autres sont anorexiques, ils peuvent ne pas tous parler la même langue, les uns ont besoin de lunettes et les autres non, l'un est alcoolique, l'autre est toxicomane... Lorsque le patient fait le récit de sa vie au thérapeute, celui-ci remarque que la trame narrative n'est pas complète, qu'il a des « périodes de temps perdu ». On est surpris par le côté répétitif de ces scénarios, leur ressemblance et, en fin de compte, le conformisme manifesté.

Louis Vivet, cas paradigmatique

La notion de « personnalité multiple » fut créée en 1888 pour décrire le cas de Louis Vivet, patient des docteurs Henri Bourru et Prosper F. Burot. En 1885, Louis Vivet fut photographié dans chacun de ses dix états de personnalité, ce qui, à l'époque de la naissance de la photographie, fut considéré comme absolument objectif. Certains observateurs sceptiques, comme Joseph Delbœuf et Hippolyte Bernheim, sans pour autant nier l'existence d'un trouble psychiatrique grave chez Louis Vivet, traitèrent ce cas de personnalité multiple de « folie à deux », résultant de la collaboration entre le patient et son médecin.

Selon Ian Hacking⁵, Louis Vivet apprit à répondre aux attentes de ses thérapeutes, et fut chaque fois récompensé pour cela, échappant ainsi à la ferme de détention où il était interné pour ses vols, et devenant célèbre grâce à l'attention que lui portèrent des médecins fascinés par son étrangeté.

Origines culturelles aux XIX^e et XX^e siècles

La dualité du « moi » a été exploitée par de nombreuses fictions littéraires, telles *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde* de Stevenson (1886), *Le Double* de Dostoïevski, (1846), *Confession du pécheur justifié* de James Hogg, contemporain et ami de Stevenson, *Don Juan et le double* d'Otto Rank (1914). Ces histoires ont enraciné l'idée de la dualité dans la conscience occidentale. Carl Gustav Jung, lui aussi, décrivit la personnalité humaine comme scindée en deux archétypes, la « persona » ou le masque social, et « l'ombre », partie sombre et diabolique, que chacun de nous porte au fond de lui. Freud, quant à lui, partagea la psyché humaine en trois instances historiquement et structurellement différentes, le *ça*, le *moi* et le *surmoi*, disant : « [...] le moi n'est pas maître dans sa propre maison ». ⁶ Les concepts freudiens d'inconscient et de refoulement introduisirent un clivage dans le psychisme entre le conscient actuel et l'inconscient infantile. Le conscient ignore l'inconscient, qui abrite le trauma. Le freudisme suppose qu'en chacun de nous il y a un Autre, que seuls les psychanalystes ont le pouvoir de

⁵ Ian Hacking, *L'âme réécrite, étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, 1998, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, pp.271- 287.

⁶ Sigmund Freud, « Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse » (1917), *Gesammelte Werke*, éd. Fischer, XII, p. 11, trad., « Une difficulté de la psychanalyse », dans *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, p. 186.

révéler. De ce fait, la cure psychanalytique produit des dissociations, et le silence de l'analyste les majore. On se souvient de la critique d'Alain : « *Le "freudisme", si fameux, est un art d'inventer en chaque homme un animal redoutable...* » (Alain, 1941, *Éléments de philosophie*, L. II, ch. XVI)

La « multi-biographie » et la multiplication des cas



Dans les années 1950, aux États-Unis, un nouveau genre littéraire, la multi-biographie, a inspiré le mouvement moderne de la multiplicité, donnant souvent lieu à une adaptation au cinéma ou à la télévision. C'est un livre paru en 1957, *The Three Faces of Eve*, (*Les trois visages d'Ève*), qui donna le ton. Ève n'avait, selon ses médecins, « que » trois personnalités.

Une autre multi-biographie, *Sybil*, inaugura en 1973 le mouvement multiple. Ce livre, qui retrace le traitement d'une jeune femme de 1954 à 1965, fut écrit par une journaliste spécialisée dans les publications psychiatriques et collaboratrice de *Science Digest*, Flora Rheta Schreiber. Elle décrit le cas étrange d'une jeune femme, Sybil, qui avait développé seize personnalités pour faire face à un grave abus sexuel et à une grave maltraitance. Cornelia Wilbur, psychiatre et psychanalyste, fidèle à la théorie de la séduction de Freud, traquait activement les traumatismes infantiles.

Au fil d'une thérapie de mémoire récupérée, Sybil retrouva les « souvenirs » des maltraitances, dont elle aurait été victime de la part de sa mère, depuis l'âge de six mois.

En 2006, Robert Rieber, professeur à la *Fordham University*, montra que cette histoire, qu'il qualifia de *hoax* (« canular »), avait été fabriquée. Il avait eu l'occasion d'examiner des enregistrements sur bandes magnétiques de quelques-unes des 2000 séances de la psychanalyse de Sybil.

Ian Hacking écrit : « en 1972, la personnalité multiple apparaissait comme une simple curiosité. »⁷ En 1992, vingt ans plus tard, des centaines de cas étaient en traitement aux États-Unis. Edward Behr ajoute : « ce diagnostic rarissime n'est devenu populaire qu'après un certain nombre de livres et de films. »⁸ Cette recrudescence des cas de personnalités multiples peut être rapprochée du succès médiatique du livre et du film *Sybil* à partir de 1973.

⁷ Ian Hacking, ouvrage cité, p. 17.

⁸ Edward Behr, 1995, *Une Amérique qui fait peur*, Paris Plon Pocket, p. 150.

La fabrication de Sybil

« *Une boîte noire nommée Sybil* », c'est ainsi que Mikkel Borch-Jacobsen qualifie ce cas psychiatrique. Il reprend toute l'histoire de Sybil et montre qu'elle a été construite de bout en bout par la psychanalyste et la journaliste, avec l'assentiment de Sybil. Si Anna O, la patiente de Breuer était, selon le titre de l'ouvrage que Borch-Jacobsen lui a consacré, une « mystification centenaire », *Sybil* de Wilbur a été une mystification du même type, pendant quarante ans.

La vérité sur Sybil

La vérité sur Sybil est que, dans le livre, tout est faux. Sybil s'appelait Shirley Ardell Mason. Elle est née le 25 janvier 1923, dans une petite ville du Minnesota. Rien de ce qui avait été écrit au sujet de la famille de Shirley, des terrifiantes maltraitements commises par sa mère, ne fut corroboré par tous ceux qui les avaient connus, elle et sa famille. Tout était faux.

L'influence des drogues sur les troubles de Sybil

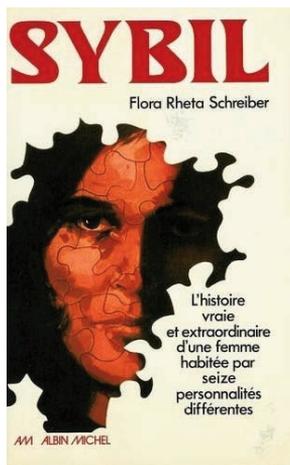
Cornelia Wilbur la « soigna » non seulement par la psychanalyse, mais aussi par l'hypnose et les injections de penthotal ou « sérum de vérité », barbiturique qui produit un état stuporeux pendant lequel les résistances et les barrières de l'amnésie sont supposées tomber. Dans son journal, Shirley écrivit que Wilbur utilisait en même temps les électrochocs à domicile et d'autres sédatifs et psychotropes. La psychiatre lui donnait une nouvelle drogue chaque fois qu'une nouvelle personnalité surgissait, et l'additionnait aux autres. L'état de Shirley se détériora pendant toute cette période. Mikkel Borch-Jacobsen, rompant avec toutes les hypothèses émises sur le trouble de Sybil, écrit : « [...] le *MPD (Multiple Personality Disorder)*, en fait, est l'enfant incestueux de la psychanalyse et des psychotropes. »⁹ Il fait le lien entre Sybil, Anna O. et Dora, les trois héroïnes anonymes de la psychothérapie des profondeurs, trois « sœurs » qui furent chacune « une femme sous influence. »

Les aveux de Sybil et leur rejet par sa thérapeute

Mikkel Borch-Jacobsen note : « *À deux reprises, en effet, Shirley avait voulu revenir sur ce qu'elle avait raconté à Wilbur et celle-ci avait dû intervenir pour remettre les choses en ordre. La première fois, en mai 1958, Shirley avait écrit à son analyste une longue lettre (partiellement citée par Shreiber) dans laquelle elle avouait avoir simulé ses différentes personnalités : « Je n'ai pas plusieurs personnalités... je n'ai même pas un « double » pour m'aider... toutes ces personnalités, c'est moi. Je sais, c'était un mensonge de ma part que de faire semblant d'avoir ces personnalités. »*

Cornelia Wilbur, en pure freudienne, traita cette confession de « manœuvre

⁹ Borch-Jacobsen, ouvrage cité, p. 152.



Un livre et un film

défensive majeure »¹⁰ pour se protéger contre la haine inconsciente de Shirley pour sa mère. Shirley laissant tomber cette piste narrative attribua rapidement sa lettre de rétractation à un « alter intrus », qui se faisait passer pour elle. Mais elle parut se rétracter une autre fois encore en mars 1972. Schreiber l'écrivit à Wilbur, qui craignit de détruire le scénario

convenu pour le livre, si elle reprenait les doutes de Shirley à propos de la scène primitive. Wilbur l'assura que ce passage était inexact et qu'il fallait le laisser de côté, pour pouvoir publier le livre. *Business must go on...*

Le trouble de Sybil : une pure invention

Nulle part il n'était écrit que Shirley devait tomber malade, que Wilbur et Shirley devaient se rencontrer, ni qu'elles devaient à elles deux devenir l'origine d'un des phénomènes sociaux les plus bizarres du XX^e siècle. Tout cela finalement semble s'être joué sur un « coup de dé ».

Ce coup de dé semble être la rencontre fortuite entre Wilbur et Shirley, qui sera soumise à la thérapie de recouvrement de souvenirs. La maladie de Shirley apparaît bien comme « iatrogène », c'est-à-dire fabriquée par la nature de sa thérapie, mais bien réelle.

Enlèvements et viols par des extraterrestres, abus rituels sataniques et vies antérieures

Après *Sybil*, des patients atteints du trouble de personnalité multiple découvrirent des souvenirs d'enlèvements et de viols par les extraterrestres, ou au cours d'abus rituels sataniques.

Sherill Mulhern, anthropologue américaine, professeur à l'Université Paris VII et spécialiste des personnalités multiples, décrit le rôle actif joué par les thérapeutes, pour aider les patients à retrouver des souvenirs d'abus rituels sataniques : « *Durant les interrogatoires hypnotiques, les cliniciens décrivaient explicitement des scènes de rituel satanique ou montraient aux patients des images de symboles sataniques ; puis, ils s'adressaient à "toutes les parties de l'esprit du patient" ou à "quelqu'un à l'intérieur", lui deman-*

¹⁰ Borch-Jacobsen, ouvrage cité, p. 160.

¹¹ Mulhern, S. (1993). *Le trouble de la personnalité multiple à la recherche du traumatisme perdu*, Laboratoire des Rumeurs des mythes du Futur et des sectes, UFR Anthropologie, Ethnologie, Religions des sciences, Université de Paris, France.



dant de lui communiquer par un acquiescement du chef, ou tout autre signal idéomoteur d'acquiescement, de dénégation ou de cessation pré-arrangé, si une partie de l'autre reconnaissait le matériel satanique... »¹¹.

Des patients revenus sur leurs « souvenirs » d'abus rituels induits par leur thérapie, témoignèrent du rôle actif des thérapeutes dans ce processus de recouvrement de souvenirs : « *Le thérapeute ne cessait de me répéter que le seul moyen de sortir [de l'hôpital] était de commencer à avoir des flash-back et des souvenirs d'abus...Le thérapeute insistait constamment sur le fait que mon père était l'un des agresseurs [...]* »¹²

Mikkel Borch-Jacobsen rapporte cette anecdote intéressante : « *Durant les dernières semaines de 1896, Freud lit la « Psychopathia sexualis » de Krafft-Ebing, dont certaines remarques ravivent son intérêt pour les chasses aux sorcières du Moyen-Âge, un sujet qui avait déjà fait l'objet de discussions contradictoires de la part de Charcot et de Bernheim. Il s'avise brusquement que les récits de débauche diabolique extorqués par les inquisiteurs ressemblent à s'y méprendre à ceux de ses patients et en déduit, par symétrie, que les cultes et abus "sataniques" allégués sous la torture devaient être eux aussi réels (et non suggérés, comme le voulait Bernheim).* »¹³

Souvent produits sous hypnose, les souvenirs de vies antérieures reposent sur des croyances en la réincarnation, la métempsycose et la transmigration des âmes. Selon ces croyances, l'esprit ou l'âme se réincarneraient

¹² Spanos, N. P. (1998) *Faux souvenirs et désordre de la personnalité multiple. Une perspective sociocognitive*, Bruxelles-Paris, De Boeck Université, p. 316.

¹³ Borch-Jacobsen, *ouvrage cité*, p. 92.

après la mort dans différents corps d'animaux ou d'humains, pour vivre des vies successives. Les « alters » seraient donc des esprits réincarnés, accueillis par la personnalité hôte. Kelly Lambert et Scott O. Lilienfeld racontent que Kenneth Olson, le thérapeute de Nadean Cool et de Sheri Storm, exorcisa à l'hôpital les démons de Nadean avec un extincteur, parce qu'il avait lu que les patients pouvaient se consumer.

Les personnalités multiples sont des troubles « iatrogènes »

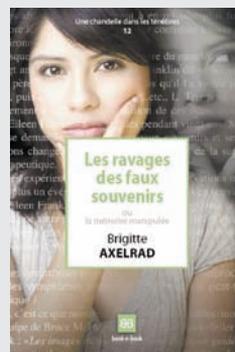
Nicholas Spanos, Ian Hacking et d'autres auteurs ont bien montré que la plupart des cas de personnalité multiple étaient « iatrogènes », c'est-à-dire des constructions sociales produites par certains thérapeutes avec la collaboration de leurs patients, et du reste de la société. Le trouble de personnalité multiple existe bien, même si les théoriciens et les professionnels ont créé à la fois la maladie et la cure. Selon Spanos « *les patients apprennent à se voir comme des détenteurs de soi multiples, apprennent à agir conformément à cette construction, et apprennent à réorganiser et à élaborer leurs propres biographies afin qu'elles correspondent à ce que signifie pour eux le fait de souffrir du trouble de personnalité multiple* ». Hacking, quant à lui, écrit que lorsqu'on observe la vie d'un « multiple », on apprend beaucoup de choses sur la culture d'un pays. En réalité, les personnalités multiples sont des conformistes dont les « alters » figurent les différents types de gens normaux que nous côtoyons chaque jour.

Enfin, Paul McHugh montre la voie aux thérapeutes pour aider véritablement leurs patients : « *Traitez les vrais problèmes et les vrais conflits plutôt que ces fantasmes. Une fois ces consignes simples suivies, les personnalités multiples disparaîtront et la véritable psychothérapie pourra enfin commencer.* »¹⁴

¹⁴ Paul R. McHugh, « Multiple Personality Disorder »
<http://www.psycom.net/mchugh.html>



Brigitte Axelrad est professeur honoraire de philosophie et de psychosociologie, et membre du comité de rédaction de *Science et pseudo-sciences*.



Elle vient récemment de publier **Les ravages des faux souvenirs, ou la mémoire manipulée**, aux éditions Book e-book.

Quelques thérapies folkloriques d'inspiration psychanalytique

Nicolas Gauvrit

Nicolas Gauvrit est maître de conférence en mathématiques à l'Université d'Artois, docteur en sciences cognitives, et membre du comité de rédaction de *Science et pseudo-sciences*. Il poursuit des recherches à l'interface entre mathématiques et psychologie. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages universitaires et de vulgarisation.



« Le trait le plus effroyable, commun à toutes ces thérapies, est le profond manque d'intérêt pour la vérité ou l'exactitude. » T.D. Carroll

Le titre n'étant pas protégé – du moins en France –, tout le monde pouvait encore récemment s'acheter une plaque de cuivre et y faire graver « psychothérapeute »¹, pour la visser à sa porte. C'est une voie de sortie pour maints artistes impécunieux qui s'improvisent « art-thérapeutes » pour le meilleur parfois, pour le pire souvent. Mais pour sortir du lot des thérapeutes improvisés, le mieux est peut-être d'inventer une nouvelle théorie. Aussi voit-on fleurir, depuis plusieurs décennies maintenant, des psychothérapies pleines d'imagination et dont la réussite ne prouve pas que l'esprit sceptique a pris le dessus sur les superstitions.

Une recette qui a fait ses preuves, comme on le verra sur quelques exemples choisis, consiste à reprendre une affirmation d'un psychanalyste réputé (l'appel à l'autorité vous dispensant alors de justifier quoi que ce soit) et de la *pousser* jusqu'au bout. Ajoutez peut-être, pour rester dans l'air du temps, un brin de spiritualité à l'édifice conceptuel. Nul besoin de preuves ou d'expériences : affirmez simplement que votre pratique conforte chaque jour vos idées ou détaillez une « étude de cas », description édifiante faite par vous d'un client satisfait. Voici quelques exemples d'application de cette recette.

L'emprise du psychique sur le biologique

L'idée qu'un problème purement psychologique peut causer des troubles physiques est une vieille intuition. Avant Freud, Joseph Breuer avait déjà utilisé une forme de psychanalyse pour « soigner » Anna O., venue consulter, entre autres, pour une toux opiniâtre, dont Breuer pensait qu'elle était d'origine hystérique. Cette toux fut bientôt accompagnée de troubles de la vision, que le procédé de Breuer ne put faire disparaître.

¹ La loi Accoyer dont le décret d'application est paru récemment modifie un peu la donne. Voir l'article dans ce hors-série.

Faux souvenirs et thérapies de la mémoire retrouvée

Dans les années 1980 se développa aux États-Unis un phénomène baptisé le « syndrome des faux souvenirs ». Des parents furent accusés d'inceste par leurs enfants devenus adultes, qui suivaient une « thérapie de la mémoire retrouvée ». Avec dix ans de retard, ce phénomène s'est développé en France. Le point de départ du syndrome des faux souvenirs se situe dans la théorie freudienne de la séduction et dans son abandon pour celle du complexe d'Œdipe.

Il ne s'agit pas de nier la véracité des récits spontanés d'abus sexuels avérés, mais de comprendre comment de faux souvenirs peuvent émerger lors d'une thérapie de la mémoire retrouvée.

Pour Freud, tout problème psychique fut réduit à un seul type de traumatisme possible, une seule cause : les abus sexuels subis dans l'enfance. Il insistait sur le fait que seul le souvenir refoulé et donc inconscient constituait, une fois retrouvé, la preuve de l'évènement traumatique. Selon lui, ne pouvait être pathogène qu'un souvenir refoulé, et ne pouvait être libérateur qu'un souvenir refoulé retrouvé.

Puis Freud abandonna cette théorie dite de la séduction, parce qu'elle ne fonctionnait pas. Elle était incapable de mener « une seule analyse à une vraie conclusion » (Lettre à Fliess, 21 septembre 1897). D'une part, les méthodes de Freud étaient inefficaces, d'autre part, elles risquaient, en raison des accusations répétées contre les pères, de le mener au désastre professionnel.

Dans la théorie du complexe d'Œdipe, les agressions sexuelles devinrent des fantasmes d'enfants ou de femmes hystériques. Le fantasme œdipien prit ainsi la place de la séduction. Finalement, selon Freud, il importait peu que la séduction ait réellement eu lieu ou qu'il s'agisse seulement d'un fantasme.

La fièvre s'empara bientôt de psychiatres et psychothérapeutes formés à la psychanalyse de la vieille école, ainsi que de nombreux jeunes psychanalystes, puis elle retomba à partir des années 2000 aux États-Unis.

Pamela Freyd, fondatrice de la *False Memory Syndrome Foundation* écrit : « Si la psychothérapie vécue par nos enfants avait été basée sur des connaissances scientifiques solides, le problème du syndrome des faux souvenirs n'aurait jamais eu lieu ».

Brigitte Axelrad

Lire l'article complet dans *SPS* n° 285, avril-juin,
www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1049

Médecins et psychologues scientifiques s'accordent sur la réalité de certaines influences du psychologique sur le physique. Par exemple, l'induction de stress chez le rat augmente le risque d'ulcère. Néanmoins, les chercheurs restent prudents et n'évoquent en général que des *facteurs de risque*. Pour certains cependant, le besoin de preuve n'est pas aussi puissant que le goût de « l'observation clinique » et de l'intuition, si bien que l'idée probablement excessive d'un lien causal puissant entre les troubles psychologiques et physiques est, pour ainsi dire, entrée dans les habitudes des inventeurs de psychothérapies.

Lorsque le médecin Ryke Geerd Hamer perd tragiquement son fils en 1978 et apprend peu de temps après qu'il a développé un cancer des testicules, les ingrédients sont alors réunis pour qu'il élabore sa théorie de la *Nouvelle Médecine Germanique*², selon laquelle tous les cancers sont les conséquences de chocs psychologiques³, et ne sont d'ailleurs pas des maladies, mais des réponses positives de l'organisme face au drame. Ryke Geerd Hamer passa plusieurs fois devant les tribunaux et fit même un séjour en prison pour escroquerie et complicité d'exercice illégal de la médecine, mais ses élèves semblent plus astucieux que lui pour éviter les foudres de la justice.

L'un d'entre eux, Claude Sabbah, se rapproche très nettement de la psychanalyse en reprenant à son compte l'interprétation par des jeux de mots chère à Jacques Lacan, ainsi que quelques autres concepts, dans une nouvelle théorie nommée *Biologie totale des êtres vivants* dont nous avons déjà évoqué les bizarreries⁴. Le site *prevensectes*⁵ rapporte l'exemple suivant pour illustrer l'application des principes de la biologie totale : la résolution des problèmes d'une certaine « Michèle ». Puisque Michèle peut se lire michèle, que « mi » veut dire « à demi » et que chèle est une anagramme de « lèche », c'est que Michèle n'a été léchée qu'à moitié (par sa mère). Aussi est-il évident (ah ?) que *quelqu'un d'autre* a remplacé la mère... pour l'autre moitié du léchage. On peut en déduire que le problème de Michèle vient d'une carence maternelle. Une telle rigueur logique ne peut que laisser sans voix.

Le passé enfoui

Un des fondements de la psychanalyse freudienne est l'idée que nos problèmes sont à chercher dans le passé enfoui. L'enfance est le temps où les troubles futurs se décident, pourrait-on dire. Retrouver ce passé dissimulé par l'inconscient coquin, voilà l'un des buts de l'analyse. Au goût de son disciple Otto Rank, Freud fut bien timide en ne remontant qu'à l'époque du complexe d'Édipe. Rank proposa une source de névrose bien plus ancienne et tout aussi répandue : le traumatisme de la naissance.

Cette idée fut adoptée pour former des thérapies permettant de revivre activement la toute petite enfance, voire le drame de la naissance, afin de faire resurgir la souffrance initiale et *donc* (sic) aller mieux⁶.

² Lire par exemple *Les psychanalyses. Des mythologies du XX^e siècle ?* de Jacques Van Rillaer et moi-même, paru chez Book-e-Book.

³ Cette généralisation universelle à partir d'un cas unique (le sien) rappelle étrangement la genèse de la théorie du complexe d'Édipe, déclaré universel par Freud après qu'il fit des rêves érotiques où sa mère apparaissait. Lire Michel Onfray, *Le crépuscule d'une idole*, Grasset, 2010 – notamment la première partie.

⁴ Lire à ce propos « La biologie totale à la Sorbonne » de Nadine de Vos dans le n° 279 de *Science... et pseudo-sciences* (novembre 2007) et sur notre site : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article820>

⁵ <http://www.prevensectes.com/psy19.htm#4>

⁶ O. Rank (1924) *Le traumatisme de la naissance*. Trad., Payot, 1968.

Numérologie psychanalytique

Il y a plus de vingt siècles, les pythagoriciens voyaient dans le nombre « *la plus haute sagesse sous la forme la plus succincte* ». Armés de leurs techniques de symbolisation et de dérivation verbale, les psychanalystes se sont réappropriés cette vision et ont fourni une version moderne du mysticisme des chiffres.

À tout seigneur tout honneur : citons d'abord Freud. Il écrit par exemple que le chiffre 3 est un symbole « maintes fois démontré » des organes génitaux masculins (II 363). Deux remarques ici s'imposent. D'une part, Freud ne fournit guère les *faits* qui « démontrent maintes fois » cette équivalence symbolique. D'autre part, les différents psychanalystes, surtout ceux qui ont parlé avant la codification de la doctrine, ont donné les interprétations les plus différentes des mêmes chiffres. Pour ne pas rallonger ce chapitre, nous nous en tiendrons au chiffre 3.



Stekel – dont Jones (II 143) dit qu'il était « *génial pour interpréter les symboles* » – écrit : « *Le 3, employé dans le langage courant pour indiquer une situation "en triangle", peut avoir ce sens également dans le rêve : l'enfant qui voudrait s'imposer comme le 3^e auprès du couple de ses parents* » (cit. in Paneth, p. 8). — Jung (1958), dont on connaît l'intérêt pour la religion, voit dans le 3 « *un nombre dont le symbolisme est commun et accessible à tous : la Trinité (...), le symbole central du christianisme* ». — K. Abraham voit dans le même chiffre un symbole paternel : « *Le nombre 7 est partout le nombre de l'abstinence (sabbat, etc.), l'expression du tabou ; mais en même temps le nombre de beaucoup de rites accomplis de manière compulsive. C'est cette double signification qui me semble également justifier de former l'hypothèse que ce nombre est donné par la fusion de deux autres, et je crois qu'il faudra finalement s'en tenir à la signification de 3 = père et 4 = mère (les 3 patriarches et les 4 matriarches de la Bible, etc.)* » (Lettre à Freud, 15-10-1924).

Les psychanalystes n'hésitent pas à recourir aux opérations de base de l'arithmétique pour arriver à une interprétation « cohérente ». Ici encore Freud donne l'exemple (1 pénis + 2 testicules, donc 3 = les organes sexuels masculins). Reconnaissons toutefois que le père de la psychanalyse s'est montré un peu moins audacieux que son ami W. Fliess... Certains psychanalystes ne reculent pas devant les opérations les plus alambiquées. L. Paneth, par exemple, interprète le 4 « *comme un 2 à la puissance 2* », « *symbole d'une situation très problématique, d'une urgente nécessité d'analyse* ». Quand un de ses patients rêve que sa psychanalyse lui coûte 722 F, il divise d'abord par 2 (soit 361), puis extrait la racine carrée (soit 19), de façon à obtenir un nombre premier qui, lui, a un sens défini d'avance... Ce genre de divagation ne se publie pas dans une collection destinée à de petits illuminés. La traduction française du livre de Paneth *Zalensymbolik im unbewusstsein* a paru d'abord dans la *Bibliothèque scientifique* des Éditions Payot, puis a été rééditée en 1976 dans la *Petite bibliothèque Payot* de façon à connaître une large diffusion...

Jacques Van Rillaer, *Les illusions de la psychanalyse*, page 219.

Certains « thérapeutes » proposent de revivre la toute petite enfance de diverses manières⁷. Jacqui Shiff invite par exemple les patients à mettre des couches-culottes, à sucer leur pouce et à boire au biberon. Arthur Janov peut vous apprendre à crier correctement au cours d'une séance de thérapie primale, pour évacuer la souffrance accumulée. D'autres thérapeutes vous font remonter plus loin, à la naissance même. Leonard Orr propose dans les années 1960 une technique de respiration qui doit nous remettre dans l'état de nouveau-né (malheureusement, cela n'a aucun effet sur les rides). D'autres préfèrent écraser le patient sous des matelas. En sortant des décombres, on ressent paraît-il la même chose qu'à notre première visite en maternité. Depuis qu'une fillette est morte étouffée pendant cette pratique, l'état du Colorado a interdit ces méthodes dites de *rebirth*, et le gouvernement des États-Unis les a condamnées en 2002⁸.

Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Si la théorie de Rank est supérieure à celle de Freud, c'est qu'elle est moins timide ; mais on peut encore aller plus loin, et tout le monde ne s'en prive pas. Samuel Sagan, médecin de formation, cite explicitement la psychanalyse dont il s'inspire et qu'il pense avoir grandement améliorée avec la thérapie ISIS, fondée vers 1980. Grâce à une « régression », Sagan vous amène à (re)trouver vos vies antérieures⁹. La *karmathérapie* est un exemple similaire et permet à bon nombre de personnes de se rappeler avec force détails du temps où ils étaient pharaons (si l'on se base sur les résultats de la *karmathérapie*, il y avait bien plus de pharaons et de généraux que d'ouvriers au temps de la grande Égypte...).

L'inconscient magique

Qu'il existe des processus inconscients (autrement dit, des choses que fait notre cerveau sans que nous le sachions) est une évidence ancienne, et non pas, comme certains défenseurs de Freud ont essayé de le faire croire, une invention du neurologue viennois. On pourrait appeler « l'inconscient » l'ensemble de ces processus, et l'existence d'un tel « inconscient » devient alors une banalité.

Ce n'est pas dans ce sens que les psychanalystes entendent ce mot. Le concept d'Inconscient (avec une majuscule), quoique central, varie d'un psychanalyste à l'autre, mais on peut résumer ainsi ce qui le caractérise presque toujours : l'Inconscient est réifié, voire *personnalisé*. Pour Freud, l'Inconscient est une entité douée d'une certaine forme de volonté, qui cache des souvenirs gênants, et organise dans l'ombre les mouvements de l'esprit.

⁷ Cette liste est issue de celle, plus étoffée, de Robert Todd Carrol, disponible sur <http://www.sceptiques.qc.ca/dictionnaire/therapy.html>.

⁸ Voir <http://www.antisectes.net/rebirth.htm>

⁹ À ma connaissance, Freud n'a pas parlé de vies antérieures. En revanche, comme on peut le lire dans *Le livre noir de la psychanalyse*, éditions les Arènes, 2010, dirigée par Catherine Meyer, ou dans le livre de Michel Onfray cité plus haut, il croyait à la télépathie, à l'occultisme, à la numérologie et au spiritisme... et affirmait même que ces disciplines avaient beaucoup de choses à apporter à la psychanalyse.

Carl Jung va peut-être plus loin encore avec l'Inconscient collectif, sorte d'entité ayant des intentions et qu'on peut comprendre comme détachée des hommes particuliers. On voit bien qu'entre le constat que tous nos traitements mentaux ne nous sont pas accessibles consciemment, et ce concept étrange d'Inconscient, on a fait un grand pas en direction d'une interprétation magique.

Intermédiaire entre l'Inconscient individuel et l'Inconscient collectif des foules, il était facile de concevoir un « Inconscient familial », volonté opaque qui unit les membres d'une même famille. C'est sur cette base fort peu scientifique que Anne Ancelin Schützenberger fonda sa théorie, la « psychogénéalogie », dont nous avons déjà parlé à la suite d'une longue émission de télévision qui lui avait été dédiée¹⁰. Dans la théorie de Schützenberger, les problèmes psychologiques des uns peuvent rejaillir sur la santé mentale des autres, parfois un siècle plus tard, et cela même si le problème initial est totalement inconnu de tous depuis plusieurs générations. L'inventrice de la psychogénéalogie, qui cite souvent Freud avec délice et le tient manifestement pour un grand penseur, s'appuie sur la méthode du *génosociogramme* et le *syndrome des anniversaires*.

Un *génosociogramme* est un arbre généalogique, que le client construit avec l'aide du thérapeute, où apparaissent autant de dates que possible (naissances, morts, et tout événement important concernant les ancêtres). Comme on inclut les oncles, grands-oncles, tantes, etc. plusieurs générations en arrière, ces génosociogrammes regroupent souvent entre 50 et 100 dates. Or, Schützenberger a « remarqué » que, bien souvent, certaines dates coïncident, ce qu'elle considère comme une observation suffisamment frappante pour en déduire qu'il y a là matière à considérations psychologiques. Bien des gens la suivent sur cette pente... mais pas les statisticiens, qui savent depuis longtemps calculer la probabilité de coïncidence de deux dates parmi 50, et que le résultat dépasse 95 %... Autrement dit, si l'on choisit 50 dates au hasard, il serait très étonnant qu'il n'y ait pas deux dates identiques (mêmes jour et mois, mais pas nécessairement même année)... Mais Schützenberger ne s'encombre pas de ces détails techniques et considère que ces coïncidences forment un argument suffisant pour appuyer sa théorie d'un Inconscient familial qui, non seulement agit en douce, mais retient même des dates anniversaires que nous autres, pauvres humains conscients, avons tant de mal à fixer dans nos mémoires.

C'est donc bien d'un Inconscient magique qu'il s'agit, et nous sommes là très loin des seuls processus à l'œuvre dans les illusions d'optique ou les illusions cognitives.

Les *constellations familiales* utilisent un peu la même idée d'un Inconscient magique commun. Cette thérapie se fonde sur des sortes de jeux de rôles : l'un des patients (il s'agit d'un travail de groupe) place à sa guise les participants en leur attribuant des rôles (le père, Dieu, une sœur,

¹⁰ Psychogénéalogie dans l'étrange lucarne : Numérologie, fantômes et psychanalyse. *Science et Pseudo-Sciences*, 282, 23-30 et sur notre site : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article888>

etc.). Une fois en place, les acteurs jouent comme ils le sentent le rôle qu'on leur a collé. Les thérapeutes affirment que, lors de ces séances, un certain nombre d'événements oubliés refont surface. Comment expliquer cela, alors que les participants ne connaissent même pas la famille ou l'histoire du patient ? Par une forme d'Inconscient, de « ressenti » collectif, qui exprime le passé malgré nous...

Quelle vérité ?

Pour ceux qui ne s'y adonnent pas, les constellations familiales ou la karmathérapie ne sont pas seulement fausses : elles sont absurdes. Comment expliquer, pouvons-nous nous demander, que des gens sains d'esprit puissent adhérer à de telles croyances ? Une explication apparaît lors des discussions qu'on peut avoir avec les tenants de ces théories : ils adoptent généralement un point de vue relativiste radical, affirmant, en gros, que la vérité n'existe pas.

L'idée qu'il n'y a pas de vérité, ou qu'il y en a plusieurs, est loin d'être intuitive, mais on peut comprendre d'où elle vient en retraçant ses formes moins radicales dans la psychanalyse, et même dans les psychothérapies en général. Lors d'une thérapie, si un patient souffre à cause d'un événement passé, d'un souvenir qui le hante, le fait que ce souvenir soit réel ou non n'a aucune importance, dans le sens où la conséquence est la même dans les deux cas. Il est donc rationnel de dire, dans un sens précis, que « la vérité du patient » (c'est-à-dire sa représentation de la vérité) explique son mal-être, et que « la vérité » (objective) n'est pas la plus importante.

De cette affirmation, on risque alors de glisser, si l'on n'y prend garde, à une autre pour le coup bien plus difficile à tenir : celle qu'il n'existe tout simplement pas de vérité, mais seulement « des vérités ». Certains psychanalystes ont utilisé, sciemment ou non, ce glissement pour échapper aux démonstrations de l'inefficacité des thérapies psychanalytiques, en disant « c'est sans doute la vérité statistique, mais non pas *notre* vérité de psychanalystes ».

S'il n'y a pas de vérité, pas de preuve qui tienne, alors on peut tout affirmer. C'est ainsi que John Mack utilisait l'hypnose pour vous plonger dans les vies antérieures durant lesquelles vous avez été enlevé par des extra-terrestres. Mack affirmait à la fois que ces enlèvements (ou « abductions ») n'avaient pas existé au sens habituel de la vérité, mais qu'à un certain niveau cosmique, ils étaient réels... Doreen Virtue propose une *thérapie par les anges*, et elle vous permet de décrypter les messages codés que les braves entités ailées vous envoient sous forme de nombres... Dans un sabir obscur, on peut aussi lire des descriptions de la *sophianalyse*, qui entend elle aussi dépasser la psychanalyse en réconciliant « anthropologie et métapsychologie »...

Un non-lieu pour la psychanalyse ?

Les diverses « thérapies » évoquées ici se revendiquent toutes de la psychanalyse, ou ont de toute évidence pioché dans le bréviaire psychanalytique plusieurs de leurs fondements théoriques. Pour autant, accuser les psychanalystes de ces dérives est évidemment un peu rapide : les psychanalystes ayant pignon sur rue refusent habituellement en cœur d'admettre comme psychanalystes ces thérapeutes qu'ils considèrent comme de formidables farfelus.

Pourtant, si le cri primal, la thérapie par les anges ou la sophianalyse ne peuvent être assimilés à l'une ou l'autre des psychanalyses « pur sucre », c'est bien l'esprit et la méthode psychanalytique qui leur permet d'exister, et cela pour deux raisons.

La première est que bien des hypothèses de base sur lesquelles elles se construisent sont empruntées aux grands noms de la psychanalyse. Qu'il s'agisse de l'obsession frénétique d'un passé enfoui de plus en plus lointain, de la personnification de l'Inconscient ou de la mystique du symbole, ces éléments se trouvent déjà chez Otto Rank, Carl Jung ou Jacques Lacan, même s'ils sont ici poussés plus loin.

La seconde est que l'adoption de la « méthode de recherche » psychanalytique permet de publier et de diffuser n'importe quelle théorie en fournissant comme seuls arguments des sophismes littéraires, des « analyses cliniques » non encadrées¹¹, l'appel au bon sens ou à la notoriété usurpée de feu les fondateurs des psychanalyses. De tout cela ressort un relativisme cognitif (la vérité n'existe pas en dehors de l'homme¹²) et un mépris pour la démonstration et la procédure scientifique.

En science, la spéculation et l'imagination sont les bienvenues, mais les hypothèses sont ensuite triées et vérifiées. L'intuition d'une répétition anormale de date – qui présida, semble-t-il à la naissance de la psychogénéalogie – donnerait aussitôt lieu, selon les critères scientifiques, à la *vérification* statistique qu'il y a bien une répétition anormale de dates ! Cette toute première vérification élémentaire ne fut jamais effectuée parce que les « faits » et la réalité n'ont, pour Anne Ancelin Schützenberger et bien d'autres, aucune espèce d'importance.

Les thérapies drôlatiques que nous avons évoquées ne sont donc pas des psychanalyses reconnues par les associations psychanalytiques. Néanmoins, leur histoire illustre en les reproduisant deux défauts majeurs et complémentaires des psychanalyses : une base théorique totalement spéculative et un dédain, si ce n'est un mépris, pour la méthode scientifique. L'affirmation et la rhétorique y tiennent lieu de preuves, l'intuition de fait tangible, l'étude de cas d'expérience contrôlée. ■

¹¹ Freud explique lui-même qu'il ne prend pas de note pendant les séances, mais seulement à la fin de la journée, soit après avoir vu 8 à 10 patients... il est bien évident que ce qu'il note alors n'a pas valeur de preuve, ni même d'observation sérieuse.

¹² Lire par exemple, de Alan Sokal et Jean Bricmont (2005), *Pseudosciences et postmodernisme*, Odile Jacob.

Anna O., le mythe fondateur de la thérapie freudienne



Freud écrit en 1910 que le traitement *princeps* de la psychanalyse, au sens où il entend lui-même ce terme, a été réalisé par Breuer : « *Le Dr Joseph Breuer appliqua pour la première fois ce procédé à une jeune fille souffrant d'hystérie (1880-1882). Nous devons donc nous occuper d'abord de l'histoire de cette malade et de son traitement.* »¹

Cette jeune fille, appelée Anna O., avait consulté Breuer (spécialisé en médecine interne) pour une toux opiniâtre, que celui-ci qualifia d'hystérique. Peu après le début du traitement, d'autres symptômes apparurent, notamment des troubles de la vision. Breuer s'est alors occupé quotidiennement de la patiente, et des troubles de plus en plus théâtraux se sont développés.

Breuer publiera le cas seulement 13 ans plus tard, cédant ainsi à l'insistance de Freud. Il écrira qu'Anna O. se trouva libérée de ses troubles, mais qu'il lui fallut encore beaucoup de temps avant de trouver l'équilibre mental. De son côté, Freud ne cessera d'écrire pour le public : « *Par ce procédé, Breuer réussit, au prix d'un long et pénible travail, à libérer sa malade de tous ses symptômes.* »² À quelques amis et disciples fiables, il confiera que la réalité était fort différente...

Henri Ellenberger, le célèbre historien de la psychiatrie, a découvert en 1971 des lettres de Breuer et d'autres documents à la clinique psychiatrique de Kreuzlingen, qui montrent que la thérapie avait été un lamentable échec ! Entre le moment où Breuer reçut la patiente pour une toux rebelle et le moment où il l'envoya dans cette clinique, un an et demi plus tard, la santé mentale d'Anna n'avait fait que se dégrader. La patiente avait conservé la plupart de ses symptômes et était devenue une morphinomane grave (Breuer avait prescrit de la morphine au cours de son « traitement par la parole », un « détail » passé sous silence dans les *Études sur l'hystérie*).

Durant cinq ans, Anna O. fera de longs séjours dans cette clinique avant d'aller relativement bien... Freud était au courant de ces faits. L'histoire de la psychanalyse s'est édifiée sur un mensonge parfaitement conscient³.

Jacques Van Rillaer

¹ « Über Psychoanalyse » (1910), *Gesammelte Werke*, Fisc, VIII p. 3.

² Voir par exemple dans Autoprésentation (1925), *Œuvres complètes*, PUF, XVII, p. 68.

³ Pour plus de détails, voir par exemple M. Borch-Jacobsen, *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*, Aubier, 1995, 120 p. ; M. Borch-Jacobsen dans C. Meyer et al., *Le Livre noir de la psychanalyse*, Les Arènes, 2005, p. 21-30.

Comment Lacan psychanalysait

Jacques Van Rillaer

« *J'ai réussi en somme ce que dans le champ du commerce ordinaire on voudrait pouvoir réaliser aussi aisément : avec de l'offre j'ai créé la demande.* »

Jacques Lacan
Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 617.

« *La morale de Lacan relève d'un cynisme supérieur.* »

Jacques-Alain Miller
« En finir avec Freud ? », *Philosophie magazine*, 2010

En 1955, Lacan faisait une présentation des variantes de la cure-type dans l'*Encyclopédie médico-chirurgicale*¹. Il concluait en rappelant « *l'extrême réserve avec laquelle Freud a introduit les formes mêmes, depuis lors devenues standards, de la "cure-type"* ». À vrai dire, Freud n'avait pas fait état d'une « *extrême réserve* » à l'égard des règles qu'il « *conseillait* » pour mener une cure. Il avait écrit : « *Je dois dire expressément que cette technique s'est révélée la seule appropriée à mon individualité ; je n'ose pas disconvenir qu'une personnalité médicale constituée tout autrement puisse être poussée à préférer une autre attitude envers le malade et envers la tâche à mener à bien* »².

La pratique de Freud n'était pas toujours freudienne

Freud lui-même ne s'en est pas tenu aux règles qu'il a formulées et qui ont été ratifiées par l'*International Psychoanalytical Association* (IPA). En témoignent sa correspondance, les journaux tenus par quelques analysés et les interviews, par Paul Roazen, de 25 analysés de Freud³.

Freud écrivait qu'il ne fallait pas traiter des parents. Il prendra en analyse sa fille Anna et son fils Ernst, deux cures qui n'auront guère les effets souhaités⁴. Freud déconseillait de prendre en analyse simultanément des personnes qui avaient entre elles des liens de parenté ou d'amitié. Il traitera en même temps les époux James et Alix Strachey⁵ ou encore Ruth Brunswick, son mari Mark et son beau-frère David, ce dont ce dernier se plaindra amèrement⁶.

¹ « Variantes de la cure-type ». Réédité dans *Écrits*, op. cit., p. 323-362.

² « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique » (1912), G.W., VIII, p. 376. Trad., *Œuvres complètes*, PUF, XI, p. 143.

³ *How Freud worked : first-hand accounts of patients*, Northvale, Jason Aronson, 1995. Trad., *Dernières séances freudiennes. Des patients de Freud racontent*, Paris, Seuil, 2005, 352 p.

⁴ Roazen, op. cit., trad., p. 177.

⁵ Ibid., p. 289-318.

⁶ Ibid., p. 72.



Freud écrivait que l'analyste doit rester neutre : « *Il doit être opaque pour l'analysé et, telle la surface d'un miroir, ne rien montrer d'autre que ce qui lui est montré* »⁷. En fait, Freud exprimait divers sentiments, donnait des conseils et même des directives précises, il tirait parti de ses relations avec des patients pour des avantages personnels, en particulier l'apport d'argent pour le développement du Mouvement psychanalytique⁸. Les auteurs qui ont examiné cette question en sont venus à se demander « si Freud était freudien »⁹.

Soulignons une conclusion particulièrement intéressante de l'enquête de Roazen : plusieurs des analysés inter-

viewés ont déclaré que le simple fait de parler à Freud avait eu plus d'effet thérapeutique que tout ce qu'il avait pu dire. Autrement dit, on peut penser que c'est la relation elle-même, et non le contenu des interprétations, qui avait été l'élément thérapeutique essentiel¹⁰.

Déjà du vivant de Freud, la psychanalyse s'est pratiquée selon des modalités très différentes : avec ou sans divan ; avec beaucoup d'interprétations ou dans un silence glacial ; en colloque singulier ou en groupe, assis sur des chaises, etc.

Le « style » lacanien

Dans les années 1950, Lacan déplorait « *l'extraordinaire cacophonie* » des analystes : « *ils ne s'entendent pas entre eux sur le sens d'un seul des termes qu'ils appliquent religieusement* »¹¹. Il proposait un enseignement qu'il intitulait « le retour à Freud » et précisait que « *la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent s'appelle : un style* »¹².

On peut se faire une idée de ce « style » à partir de récits de personnes qui ont fait une analyse chez lui. Il y a peu de journaux de cure publiés, car les analystes affirment que la mise par écrit durant le traitement renforce les « résistances » à découvrir l'inconscient.

⁷ « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique » (1912), op. cit., p. 152.

⁸ Voir Peter Swales, « Freud, lucre et abus de faiblesse », In : C. Meyer et al., *Le livre noir de la psychanalyse*, Les Arènes, 2005, p. 25-30. Éd. 2010, p. 137-154. Éd. 10/18, p. 163-184.

⁹ L.N. Momigliano, « A spell in Vienna — but was Freud a Freudian ? An investigation into Freud's technique between 1920 and 1938, based on the published testimony of former analysands », *International Review of Psychoanalysis*, 1987, 14 : 373-389 — D. Lynn & G. Vaillant, « Anonymity, neutrality, and confidentiality in the actual methods of Sigmund Freud : A review of 43 cases, 1907-1939 », *American Journal of Psychiatry*, 1998, 155 : 163-71.

¹⁰ Roazen, op. cit., p. 59

¹¹ *Écrits*, op. cit., p. 458.

¹² *Ibid.*, p. 458.

Le récit le plus long (444 p.), et sans doute le plus éclairant, est celui de Gérard Haddad : *Le jour où Lacan m'a adopté. Mon analyse avec Lacan*¹³. L'auteur s'est adressé à Lacan en 1969 parce qu'il souffrait d'un problème assez banal : des idées intrusives à contenu blasphématoire ou sexuel¹⁴. Son analyse durera jusqu'à la mort de Lacan, soit douze années, à raison de cinq séances par semaine. Au départ, il était ingénieur agronome. Comme bien d'autres patients, il rêvera bien vite de devenir psychanalyste. Il réalisera ce rêve en cours d'analyse. Il est resté un fervent admirateur de Lacan. En apprenant sa mort, écrit-il, « *je ressentis un terrible chagrin, une souffrance térébrante comme je n'en avais jamais éprouvée et que je n'ai de toute ma vie éprouvée qu'à deux reprises, à la mort de Yeshayahou Leibowitz, puis à celle de mon père* » (p. 429).

Le compte-rendu de Jean-Guy Godin, *Jacques Lacan, 5 rue de Lille*¹⁵, est moins long (211 p.), mais également fort instructif. Godin a fait une analyse didactique. Il est devenu analyste lacanien et, aux dernières nouvelles, l'est toujours. Son texte témoigne de davantage d'esprit critique que celui de Haddad à l'égard du Maître.

Le récit de Pierre Rey, *Une saison chez Lacan*¹⁶, raconte une cure « thérapeutique » de dix années (1969-1978), à raison d'une séance par jour. Rey était journaliste, rédacteur en chef de *Marie-Claire*. Il s'est adressé à Lacan parce qu'il souffrait de phobies sociales. Au terme de sa cure, ses symptômes n'avaient guère disparu : « *L'avouer aujourd'hui me fait sourire : je suis toujours aussi phobique. Mais, entre-temps, j'ai négocié avec mes phobies. Ou je ne me mets plus en position d'avoir à les éprouver, ou, le dussé-je, les considérant comme l'accident d'un temps vide, je les subis avec la résignation ennuyée qu'appellent les fatalités extérieures* » (p. 77, souligné par Rey). Mais peu importent les « symptômes ». Rey est reconnaissant à Lacan d'avoir compris que « *personne ne doit rien à personne* », de l'avoir « *libéré du joug de la reconnaissance* ». Le maître parisien lui a appris qu'« *il n'est d'éthique que la mise en acte du désir. Le reste est littérature* » (p. 209).

On trouve quelques témoignages succincts dans des biographies ou des ouvrages de psychanalyse. Très éclairantes sont les indications que l'on trouve chez le psychiatre François Perrier, dans *Voyages extraordinaires en Translacanie*¹⁷. Perrier a été un des élèves les plus brillants de Lacan, il a co-fondé avec lui l'École Freudienne de Paris, puis s'est brouillé avec lui. Son analyse didactique chez Lacan et sa pratique freudienne ne l'ont malheureusement pas libéré d'un grave alcoolisme qui devait l'emporter à l'âge de 68 ans¹⁸.

¹³ Grasset, 2002. Rééd., Le Livre de Poche, Coll. Biblio Essais, 2007. (Nous citerons l'édition de Poche).

¹⁴ Voir J. Van Rillaer, « Le trouble obsessionnel-compulsif », *Science et pseudo-sciences*, 2010, n° 292, p. 7-14.

¹⁵ Éd. du Seuil, 1990.

¹⁶ Paris, Laffont, 1989, 224 p.

¹⁷ Paris, Lieu Commun, 1985, 190 p.

¹⁸ Voir son ouvrage autobiographique : *L'alcool au singulier*, Interéditions, 1998, 187 p.

Le témoignage sans doute le plus connu du grand public est celui de Françoise Giroud. Dans *Leçons particulières*¹⁹ la co-fondatrice, avec Jean-Jacques Servan-Schreiber, de *L'Express*, consacre huit pages à son analyse chez Lacan. En 1963, elle a entrepris ce traitement suite à une rupture sentimentale, très mal vécue parce que « *l'homme qu'elle aimait avait préféré une autre femme* ». À l'époque, elle était déjà une amie de Lacan. Elle écrit : « *Il n'est pas d'usage qu'un analyste traite quelqu'un de proche, mais il se moquait des usages. Je fus bientôt parmi ses patients* » (p. 106). Faut-il souligner que les dirigeants politiques et les journalistes – détenteurs du quatrième pouvoir – bénéficient toujours, chez les analystes soucieux de la propagation de la doctrine, d'un statut tout particulier ? Giroud a manifestement bénéficié de grands privilèges. Elle note : « *Le prix, c'était à la tête du client. Il ne m'a jamais matraquée, peut-être par amitié. Certains ont rapporté qu'il expédiait ses patients en dix minutes*²⁰. *Je ne suis jamais restée chez lui moins d'une demi-heure, toujours écoutée avec attention comme deux mots percutants, lâchés ici ou là, le montraient. Peut-être, dans ses dernières années, a-t-il été moins scrupuleux, ou disons plus cynique, désenchanté* » (p. 111).



À lire F. Giroud, on constate que le bénéfice de ses 400 séances se résume à deux choses : ne plus « *crouler sous le poids des mots refoulés, des cris avalés, des conduites obligées, de la face à sauver, toujours cette sacrée face* » (p. 105) ; « *reconstruire avec un homme une relation harmonieuse et solide sur un nouveau diapason* » (p. 109). Quelques années plus tard, elle répétera : « *Quand la représentation que l'on se fait de soi devient insupportable, le remède est là. [...] Ne plus rougir de soi, c'est la liberté réalisée. C'est ce qu'une psychanalyse bien conduite enseigne à ceux qui lui demandent secours* »²¹.

¹⁹ Fayard, *Le livre de Poche*, 1990, 218 p.

²⁰ Son analyse s'est déroulée de 1963 à 1967, époque où Lacan pratiquait les séances courtes, mais pas encore ultra courtes, dont nous parlerons plus loin.

²¹ F. Giroud, *Le Nouvel Observateur*, n° 1610, 14-20 septembre 1995.

La périodicité des séances

La caractéristique la plus frappante de la technique lacanienne est la brièveté des séances. Un mot d'abord sur la fréquence des séances.

Freud imposait six séances par semaine, sans quoi, disait-il, « *on court le risque que la cure perde le contact avec le présent et qu'elle soit poussée sur des voies latérales* ». ²²

Au fil des ans, la majorité des freudiens en sont venus à pratiquer trois séances par semaine. Lacan est revenu aux séances quotidiennes, avec une originalité : parfois deux séances par jour.

Godin raconte : « *Vitrine de son humeur, son visage avait cette inconstance des ciels d'Irlande l'été, et son sourire, cachant quelques desseins, pouvait disparaître aussi vite qu'apparu. "Est-ce que cela vous ferait plaisir, me dit-il – ici il eut son large sourire et fit une pause –, de revenir cet après-midi ?" La question resta accrochée à ce sourire. J'avais attendu une heure assez longue et cette perspective proposée ne m'emballait pas. "Plaisir n'est pas exactement le terme." Je fus content d'abord de cette légère répartie qui lui renvoyait son mot – manifestement, il aurait aimé que cela me fasse plaisir –, puis gêné, embarrassé par mon jeu et ce semblant d'assurance – mais c'était dit. "Alors, venez !", fit-il rageusement. Je sus que ce serait une séance brève* » (p. 107).

Et Haddad : « *Parfois, après la séance et la rituelle phrase de séparation : "Je vous revois quand ?" et la non moins rituelle réponse, agacée : "Demain !", il me reprenait : "Non, allez m'attendre dans la bibliothèque." Quelques instants plus tard, j'étais invité pour une autre séance. Pour quelle raison ? Parce que, semblait-il, quelque chose d'important paraissait sur le point d'émerger, ou bien mon discours, le fil de mon désir s'était peut-être perdu en quelque marécage* » (p. 130).

La durée des séances

Ernst Jones signale que « *Freud gardait chacun de ses malades pendant exactement 55 minutes, afin de se réserver entre les séances 5 minutes qu'il utilisait à reposer son esprit et à le rendre apte à recevoir de nouvelles impressions* » ²³. Roazen, qui a interrogé des analysés de Freud, note que « *les séances avec ses patients duraient cinquante minutes, puis il prenait dix minutes pour se détendre* » ²⁴. En 1927, Freud reproche vivement à Rank de faire des séances de 35 minutes ²⁵. La règle des 45 à 55 minutes s'est imposée chez les freudiens orthodoxes.

²² « Sur l'engagement du traitement » (1913), *Œuvres complètes*, PUF, XII, p. 168.

²³ Sigmund Freud : *Life and Work*, Vol. 2, Basic Books, 1955. Trad., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, PUF, 1961, vol. 2, p. 406.

²⁴ Paul Roazen, *Meeting Freud's family*. University of Massachusetts Press, 1993. Trad. : *Mes rencontres avec la famille Freud*, Seuil, Coll. Le Champ freudien, 1996, p. 191.

²⁵ Cité dans S. Freud & S. Ferenczi, *Correspondance*. Tome III, 1920-1933, Calmann-Lévy, 2000, p. 362.

Au début des années 50, les autorités de l'Institut de psychanalyse ont constaté que Lacan menait une quinzaine d'analyses didactiques, ce qui signifiait environ quarante-cinq séances par semaine. Elles concluaient que Lacan ne faisait sans doute plus que des didactiques. Rien d'étonnant à cela. Freud lui-même, dès qu'il a pu, n'a plus analysé que des élèves en formation. Il ne s'est pas gêné pour écrire que dans les premiers temps, il traitait des patients, mais qu'ensuite ses analyses didactiques sont devenues prépondérantes²⁶.

Il ne faut pas avoir été dans le sérail psychanalytique pour comprendre l'avantage de faire des didactiques : souvent les traitements les plus rentables, toujours les plus confortables. Les élèves-analystes n'ont en principe pas de gros problèmes, ils arrivent toujours à l'heure, ils paient rubis sur l'ongle, ils n'osent pas interrompre la cure ni même critiquer le comportement du didacticien. Chez Lacan, une autre motivation est apparue évidente : avoir un maximum de disciples, faire école, détenir de plus en plus de pouvoir.

Au fil des ans, le nombre d'analysants en didactique augmentant, les autorités psychanalytiques françaises, puis internationales, ont mené des enquêtes sur la durée des séances chez Lacan. À partir de 1953, les dirigeants de l'IPA vont, à plusieurs reprises, rappeler Lacan à l'ordre. Chaque fois, il y aura « *promesses de Lacan, non tenues, bien sûr, puis colères, amabilités, injures, rapprochements, ruptures* »²⁷. En juillet 1963, l'IPA retire à Lacan le titre de didacticien. Les élèves en analyse avec lui doivent continuer leur formation avec un analyste agréé. Lacan reste membre de la Société Française de Psychanalyse, il peut continuer à analyser des patients et faire des cours pour de futurs analystes, mais il fulmine. Coup de théâtre le 21 juin 1964 : il fonde l'« École Française de Psychanalyse », rebaptisée peu après « École Freudienne de Paris ». Il la présidera jusqu'à sa dissolution, par lui-même, en 1980, peu avant sa mort.

À partir de 1964, Lacan est maître d'édicter de nouvelles règles et d'appliquer celles qui lui conviennent. Répétons que les « séances à durée variable » sont l'innovation la plus spectaculaire. Les années passant, Lacan recevra en moyenne dix patients à l'heure. Illustrons sa technique par quelques témoignages.

Godin écrit : « *Dans le cabinet de Lacan, la séance pouvait se clore sur le premier mot de rêve, voire avant même ce premier mot. Dans cette brièveté, nous les patients, les analysants, étions privés de quelque chose. Car si nous pouvions entendre notre voix, nous ne pouvions qu'à peine – à de rares moments – nous écouter parler* » (p. 49). « *Les jours où il était encore plus pressé que d'habitude, Lacan restait parfois dans l'encadrement de sa porte, écoutait d'une oreille le murmure du divan, tandis que de l'œil il observait la porte d'entrée s'ouvrir et se fermer à chaque nouvel arrivant. Cette pos-*

²⁶ « Die endliche und die unendliche Analyse » (1937), G.W., XVI, p. 68. Trad., *Œuvres complètes*, PUF, 2010, XX, p. 25.

²⁷ Alain de Mijolla, « La psychanalyse en France », In : R. Jaccard, éd., *Histoire de la psychanalyse*, Paris, Hachette, 1982, p. 84.

La séance « Pallière » - « Pas là hier »

Gérard Haddad raconte une séance où il est question d'un journaliste, Aimé Pallière.

« J'avais rendez-vous pour une séance le mardi qui succédait à un lundi de Pâques, jour où Lacan ne recevait pas. J'y fis brièvement le point sur l'avancée de mon article sur Pallière. Je m'apprêtais à partir après avoir réglé ma séance quand Lacan m'arrêta :

“Vous me devez la séance d'hier !

— Mais hier...

— Hier, je vous ai attendu et vous n'êtes pas venu.

— Mais nous n'avions pas rendez-vous, c'était jour férié...

— Vous me la paierez !” conclut-il en grinçant les dents de colère et en me chassant littéralement du cabinet.

Je me renseignai auprès de Gloria : le docteur avait-il, hier, reçu qui que ce soit ? Non, il n'avait pas bougé de sa maison de campagne à Guitrancourt.

Il me fallut un long moment pour saisir le sens de cette intervention, plutôt scandaleuse : pas hier, Pallière, pas là hier, ce rendez-vous non advenu de mon destin qui m'avait projeté dans la névrose. Lacan venait d'y plonger un douloureux scalpel, douleur qui se transforma en éclat de rire : mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient. »

Gérard Haddad

Le jour où Lacan m'a adopté. Mon analyse avec Lacan. Grasset, 2002. Rééd., Le Livre de Poche, 2007, p. 363.

ture le montrait à la recherche d'une utilisation optimale du temps mais aussi de l'espace » (p. 123).

Perrier : « Lacan était parfaitement conscient du pouvoir de son nom, de ce que signifiait, pour les gens, de dire : “Je suis sur le divan de Lacan.” D'ailleurs, les séances dites courtes consistaient en un véritable compostage : le sourire et la poignée de main du maître. [...] Parfois, il se contentait de dire au revoir. Ah ! il savait manier son monde. Chacun était tellement fasciné par son personnage qu'à la limite on venait se faire oblitérer comme un timbre » (pp. 63; 97).

Le fidèle Haddad a goûté aux séances brèves dès le premier jour : « Lacan accompagnait mes propos d'encouragements, “oui... oui”. [...] Au bout de quelques minutes, Lacan m'arrêta. “Il n'est pas bon que la première séance soit trop longue. Cette séance a été excellente. Comment vous sentez-vous ?” En vérité, il m'inscrivait ainsi d'emblée dans le rythme infernal des “séances brèves”, cette technique qu'il s'était aménagée et dont j'ignorais alors l'existence » (p. 106). Haddad connaîtra plus tard les séances de « quelques secondes » (sic, p. 183 ; 236).

Lacan a justifié cette pratique par un souci d'économiser du temps pour... l'analysé ! Il écrivait : « Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment, venu à sa conclusion, de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au jour chez tel sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions

encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïevski. [...] Ce procédé rejoint à la limite la technique qu'on désigne sous le nom de zen, et qui est appliquée comme moyen de révélation du sujet dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales »²⁸.

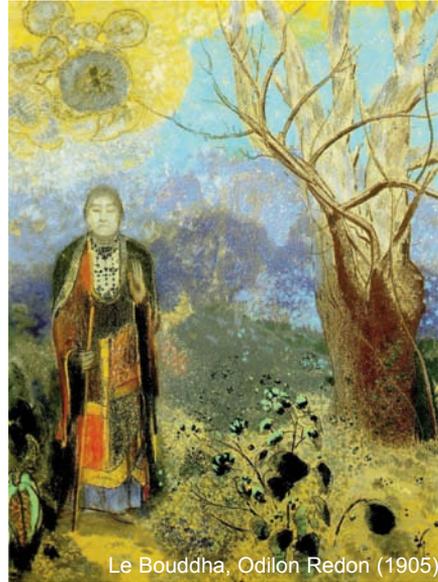
Chose remarquable pour qui s'intéresse aux mécanismes de la dévotion : les fidèles ont adhéré à cette justification.

Haddad par exemple : « Depuis quelque temps, la durée de mes séances, déjà fort brève, se trouvait raccourcie à l'extrême. À peine pouvais-je dire trois ou quatre mots. Parfois la séance était levée avant même que je n'ouvre la bouche, par un "à demain" qui ne me laissait aucun choix. J'avais auparavant observé que Lacan utilisait cette technique en des moments exceptionnels, quand il voulait briser une vague d'angoisse excessive, un moment de dépression, ou quand il percevait un évitement, que je tentais de lui cacher un épisode de ma vie amoureuse par exemple. Ces interruptions brutales agissaient alors comme des électrochocs » (p. 367).

Godin : « Ces séances ne permettaient pas de se complaire dans les mots et refusaient le plaisir douillet pris à dessiner d'esthétiques arabesques : l'Autre, dans son fauteuil, était pressé. La vitesse, la rapidité de ces quelques échanges interdisaient ce bénéfice habituel de la parole, l'impression d'être, comme une baudruche, regonflé » (p. 67). Il ajoute, plus lucidement : « Pour chacun de nous, Lacan était une société, une société par actions dont nous détenions chacun une part ; d'autant que, dans ce début des années soixante-dix, sa cote ne cessait de monter. Mais il ne nous appartenait pas vraiment, même si nous avions l'illusion d'en payer une partie, d'en acheter un morceau, et, pour l'instant, cette action donnait droit à des devoirs ; pour les dividendes, ils viendraient s'il y en avait – plus tard, beaucoup plus tard » (p. 109).

On comprend à la rigueur que le psy qui allait tirer des bénéfices du titre « analysé par Lacan *himself* » pouvait se soumettre à cette procédure, mais même des « patients » comme Rey l'ont acceptée et justifiée : « Je m'aperçus alors que la notion d'incertitude qu'il avait introduite dans les séances courtes recréait en fait la fonction même de la vie : faire bouger les choses en reproduisant ces accidents qui la rendent vivante, précisément parce que tout y est précaire, incertain, et que rien n'y est donné, rien n'y est acquis » (p. 85).

²⁸ « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), rééd. dans *Écrits*, Seuil, p. 315.



Le Bouddha, Odilon Redon (1905)

Le contenu des interprétations

Pour trouver les significations inconscientes pathogènes, Freud met des relations entre des éléments évoqués dans les associations verbales du patient. Il utilise en particulier deux clés interprétatives : le décodage symbolique et le décryptage par « mots-ponts » (*Wort-Brücke*). L'idéal est d'utiliser les deux à la fois, comme dans son explication du jeu pathologique. Selon lui, il s'agit d'un substitut de la masturbation : « *Le "vice" de l'onanisme, écrit Freud, est remplacé par la manie du jeu*²⁹ ». Argument du symbolisme : le caractère irrésistible de la tentation et la culpabilité consécutive à ces deux « jeux ». Argument du jeu des mots : « *Dans la chambre des enfants, l'activité des mains portant sur l'organe génital n'est pas nommée autrement que par le mot "jouer"* ».

Lacan a utilisé abondamment la technique des « mots-ponts ». Il disait : « *J'attache énormément d'importance aux jeux de mots. Cela me paraît la clé de la psychanalyse* »³⁰. Selon sa « théorie de la suprématie du Signifiant », l'Inconscient est régi par les propriétés phonétiques des mots en tant que tels, plutôt que par les significations auxquelles les mots renvoient. Dès lors, la pratique psychanalytique s'apparente à un jeu de calembours, un jeu facile, à la portée de tous, qui fonctionne à tous les coups.

La fréquence des interprétations

Freud enseignait qu'il faut se garder de toute précipitation pour donner des interprétations. Lacan, c'est bien connu, n'en octroyait quasi pas à ses analysants. Haddad écrit : « *À maintes reprises, Lacan se contentait de reprendre les paroles que je venais de prononcer, comme si je lui servais les mots de sa réponse. N'était-ce pas l'illustration d'un de ses aphorismes préférés ? Le message du sujet lui vient de l'Autre sous une forme inversée. Bien évidemment, je ne pouvais prendre ce jour-là ces mots au pied de la lettre* » (p. 187). « *Le plus souvent Lacan ne disait rien d'autre que son habituel "À demain" accompagné d'un long soupir* » (p. 252).

Les analysants n'en sortaient pas moins de chez Lacan avec une signification à méditer, car tout, sous l'égide de Lacan, produisait du sens : « Un geste, un froncement de sourcil étaient déjà un message. *Les gens emportaient ce trésor : un signe, un grognement, un mot, cette caresse sur la joue, ce rejet, le fait d'avoir été appelé avant tout le monde* » (Perrier, p. 108, souligné par Perrier).

Le degré de frustration

Freud conseillait de rester « froid » : « *Je ne saurais recommander avec assez d'insistance aux collègues de prendre pour modèle pendant le traitement psychanalytique le chirurgien qui met de côté tous ses affects et même*

²⁹ « Dostoïevsky et la mise à mort du père » (1928), *Œuvres complètes*, PUF, XVIII, p. 224.

³⁰ *Le Triomphe de la religion*, Seuil, 2005, p. 96.

sa compassion humaine, et qui fixe un seul but aux forces de son esprit »³¹. Il disait également que « *l'analyse doit être menée dans la frustration* »³².

Lacan a appliqué ces règles avec une rigueur inégalée. Il y avait d'abord la question des honoraires. Non seulement Lacan avait des tarifs très élevés, mais il se permettait de modifier en cours de route les termes du contrat. Ainsi, il dit à Haddad, lors du premier entretien, qu'il pourra payer par semaine ou par mois, par chèque ou en espèces, les 100 FF la séance (on est en 1969), pour chacune des trois séances de la semaine. Mais très rapidement, Lacan exige des séances quotidiennes, et celles-ci vont passer à 150 puis à 200 FF, à régler à chaque séance et en espèces. Commentaire de Haddad, qui accepte sans discuter : « *L'analyse est foncièrement une dynamique dont on ne peut prévoir au départ les développements* » (p. 101).

Il y avait ensuite l'attente dans trois salles remplies de monde du matin au soir, salles où les sièges étaient insuffisants. Rey a évoqué son agacement face à cette situation, en termes « libérés » : « *J'ai rencontré toutes sortes de gens chez Lacan. Parfois, ils encombraient son escalier, assis sur les marches, perdus en un rêve intérieur dont mon passage ne les tirait pas. Je vous chie dessus, je vous emmerde, je vous couvre d'excréments. Mieux : je vous encule* » (p. 65).

L'ordre de passage chez Lacan, souvent après de longues heures d'attente, se faisait selon les caprices du Maître, sans tenir compte de l'ordre d'arrivée³³.

Durant les séances, Lacan se permettait de sommeiller, de manger des sandwichs, de compter ses liasses d'argent³⁴, de lire le journal (*Le Figaro*, précisent Godin et Haddad, le second très déçu de voir « *ce journal honni par tout homme de gauche* »).

Durant les dernières années, Lacan laissait la porte de son cabinet ouverte en permanence, de sorte que ceux qui attendaient pouvaient entendre ses échanges avec celui qu'il recevait. Haddad dit en avoir été « *extrêmement dérangé* » pour lui-même, tout en avouant que l'écoute d'autres « analyses » lui a « *beaucoup appris* » (p. 188). Godin, lui, s'est dit seulement « *gêné* » par ce dispositif très particulier (p. 111).

Enfin, plusieurs analysés³⁵ ont fait état d'actes violents à l'égard de patients, en particulier ceux qui n'avaient pas sur eux l'argent requis : colères bruyantes, gifles, coups de poing sur l'épaule, coups de pied dans les fesses. Godin commente : « *Il faut se défaire du lien de politesse avec ses patients. Ce conseil, Lacan l'avait donné dans un article et, dans la cure, on le saisissait très vite* » (p. 186).

³¹ « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », op. cit., trad., PUF, XI, p. 149. Rappelons, à la suite de J.-B. Pontalis et J. Laplanche (Vocabulaire de la psychanalyse, PUF, 1967, p. 267), que l'expression « neutralité bienveillante » n'apparaît pas chez Freud.

³² « Die endliche und die unendliche Analyse » (1937), *Gesammelte Werke*, XVI, p. 76. Freud écrivait que l'analyse doit être menée « *in der Versagung* » : il s'agit d'exacerber les tensions et conflits intérieurs « *pour augmenter la force de pulsion nécessaire à leur résolution* ».

³³ Godin, p. 75.

³⁴ Haddad, p. 121.

³⁵ Voir notamment Haddad, p. 389, et Godin, pp. 155, 186, 201.

Faut-il préciser qu'avec un tel « modèle », un des principaux bénéficiaires des longues cures chez Lacan était, comme dit F. Giroud, « *de ne plus rougir de soi* » ? Lacan apprenait à penser à soi, à s'affirmer, à subvertir des règles limitant l'égoïsme et les désirs. En un mot, selon l'expression de Miller, son gendre et héritier spirituel, il apprenait le « *cynisme supérieur* ». Pierre Rey (p. 170) donne un exemple typique. Une amie lui téléphone à plusieurs reprises pour récupérer un livre qu'elle lui a prêté. Rey ne le retrouve pas. En réponse à un nouvel appel, il lui lance : « *Écoute-moi, vieille truie. Ton torchon de bouquin de merde, je l'ai jeté aux chiottes. Maintenant, je te préviens. Si tu me téléphones une fois de plus, je te casse la tête* ». ■

Quand Lacan Cancane: à quand Lacan à Caen ?

Lacan est un personnage suffisamment controversé pour que nous ne confondions pas ce qu'il dit et « la psychanalyse »... ; pourtant, le rôle qu'il a eu dans le mouvement psychanalytique, et l'importance qu'il a donnée au langage ne peuvent manquer d'éclairer ces quelques citations, extraites de divers textes, conférences ou séminaires de Lacan, d'une lumière étonnamment crue ! En somme, Lacan aurait pu être le rédacteur en chef de ce numéro. Lisez plutôt :

– *Notre pratique est une escroquerie. Bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué, c'est quand même ce qu'on appelle d'habitude du chiqué.*

– *Que la psychanalyse ne soit pas une science, cela va de soi, c'est même exactement le contraire.*

– *Le réel est à l'opposé extrême de notre pratique.*

– *Je ne suis pas fier d'avoir été aspiré dans cette pratique que j'ai continuée, que j'ai poursuivie comme ça, comme j'ai pu, dont après tout il n'est pas sûr que je la soutienne jusqu'à crevaison.*

– *L'idée de représentation inconsciente est une idée totalement vide. Freud tapait tout à fait à côté de l'inconscient.*

– *Escroquerie et prôton pseudos, c'est la même chose. Freud dit la même chose que ce que j'appelle d'un nom français, il ne pouvait quand même pas dire qu'il éduquait un certain nombre d'escrocs. Du point de vue éthique, c'est intenable notre profession, c'est bien d'ailleurs pour ça que j'en suis malade, parce que j'ai un surmoi, comme tout le monde.*

– *Il s'agit de savoir si oui ou non Freud est un événement historique. Freud n'est pas un événement historique. Je crois qu'il a raté son coup, tout comme moi ; dans très peu de temps, tout le monde s'en foutra de la psychanalyse.*

– *La psychose, c'est dommage... dommage pour le psychotique, car enfin ce n'est pas ce qu'on peut souhaiter de plus normal. Et pourtant on sait les efforts des psychanalystes pour leur ressembler.*

– *La psychanalyse est à prendre au sérieux, bien que ce ne soit pas une science. Comme l'a montré abondamment un nommé Karl Popper, ce n'est pas une science du tout parce que c'est irréfutable. C'est une pratique, une pratique qui durera ce qu'elle durera. C'est une pratique de bavardage.*

– *La psychanalyse est une pratique délirante... C'est ce que Freud a trouvé de mieux. Et il a maintenu que le psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer.*

– *La psychanalyse n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science, elle ne peut que l'attendre, l'espérer. C'est un délire – un délire dont on attend qu'il porte une science. On peut attendre longtemps !*

L'honnêteté nous oblige à admettre que nous avons ici opéré un tri, et qu'on pourrait nous accuser de « *sortir la citation de son contexte* », mais le nombre de fois où l'on trouve sous la plume de Lacan des formules telles que « *cet inconscient auquel Freud ne comprenait strictement rien* », « *ce blabla qu'est la psychanalyse* », « *L'idée de représentation inconsciente est une idée totalement vide* », et autres « *Freud tapait tout à fait à côté de l'inconscient* » ne laisse pourtant aucun doute ! À moins que cette formule finale ne résume tout : « **Si vous avez compris, vous avez sûrement tort.** »

Martin Brunschwig

Après le retrait du rapport de l'Inserm en 2005

Psychanalyse et évaluation

Voici deux textes publiés dans *Science et pseudo-sciences* n° 267, mai 2005, après le retrait du rapport de l'Inserm du site du ministère.

Est-il impossible d'évaluer la psychanalyse ?

Par Jean-Paul Krivine

Philippe Douste-Blazy annonçait le 5 février 2005, lors d'un forum de psychanalystes, le retrait du site ministériel d'un rapport de l'INSERM sur l'évaluation de psychothérapies, dont les résultats ont été jugés « dérangeants ». Nous avons déjà fait part de notre indignation face à ce « fait du prince » prétendant décider quels étaient les résultats scientifiques acceptables, mais aussi de notre étonnement devant l'ovation faite au ministre lors de son annonce. Rares ont été, en effet, chez les psychanalystes, ceux qui se sont rendu compte que, ce faisant, ils abandonnaient toute prétention à porter le débat sur le plan scientifique, sur celui de l'évaluation, des faits et des arguments.

En cherchant bien sous la polémique et la mauvaise foi, en décortiquant les « arguments » des psychanalystes ayant acclamé le ministre, on retombe sur l'incontournable question : celle de l'évaluation. À les écouter, toute appréciation scientifique des pratiques psychanalytiques serait par nature impossible. Ainsi Elisabeth Roudinesco, l'une des figures de proue de la psychanalyse en France, affirme-t-elle dans une tribune du journal *Le Monde* (14 février 2005) : « *Loin d'être incendié, le rapport de l'Inserm a donc tout simplement été retiré du site du ministère de la santé, ce qui veut dire qu'il ne servira plus de référence à une prétendue évaluation de la souffrance psychique, fondée sur l'idée que l'être humain se réduirait à ses neurones ou à ses comportements, c'est-à-dire à quelque chose d'observable et de quantifiable. Car, par définition, le psychisme qui caractérise tout sujet échappe à de telles évaluations. Comment peut-on en effet mesurer ou expertiser l'angoisse, le désir, le sexe, l'intime, comme on décrirait un état pathologique lié à une maladie organique ?* ».

Si rien n'est « observable » ni « quantifiable », alors qu'est-ce qui permet d'affirmer l'efficacité d'un traitement psychanalytique ? Ce qu'en dit le patient ? C'est ce que prétend Jacques-Alain Miller, psychanalyste et tête de file lacanien, dans un entretien à *L'Express* (23 février 2005) : « *La seule évaluation qui me semble pertinente est l'autoévaluation par le patient lui-même* ». Mais de quel patient parle-t-on ? Où l'entendra-t-on s'exprimer ? Qui le « fera parler » ? Bref, quelle étude sérieuse peut-on mettre en avant pour affirmer qu'« au dire des patients », la cure psychanalytique aurait un effet bénéfique ? Faut-il alors se fier à ce qu'en pense le praticien ? Mais on imagine mal ceux qui vivent de ces pratiques affirmer qu'elles seraient inefficaces !

Là est pourtant le nœud du problème. Que l'évaluation d'une thérapie soit complexe quand il s'agit de troubles psychiques est incontestable, mais pour autant, renoncer à « observer », à « quantifier », à reproduire, c'est renoncer à toute prétention scientifique et en rester à des croyances, des affirmations, au mieux des hypothèses. Si la psychanalyse « échappe à tout »¹, alors on peut dire tout et son contraire sans jamais avoir à se justifier. Que la croyance soit répandue, que le cadre proposé soit séduisant, voire cohérent, n'ajoute rien, sinon peut-être une confiance renforcée de ses partisans et une bienveillance probable du grand public. Mais pour combien de temps ?

Corollaire de cette impossibilité de toute évaluation : l'accusation lancée aux rationalistes de vouloir réduire le psychisme à des molécules, à un substrat matériel, et donc à toute intervention de médicaments forcément dégradants. N'avons-nous pas là un retour de l'âme, du dualisme cartésien ? Certes, le psychisme recèle encore tant d'inconnu, les comportements humains sont encore si peu prévisibles ! Pour autant, devons-nous qualifier cet inconnu d'« âme », faire appel à cet « autre chose », ni « observable » ni « quantifiable », et en faire alors l'objet de toutes les affirmations imaginables ?

Au-delà du tumulte provoqué par cette affaire, il faut bien reconnaître que la psychanalyse, par refus de se soumettre à l'évaluation, repose sur un grand vide. Est-ce parce que justement tout l'édifice risque de s'écrouler dans ce vide que les partisans de la psychanalyse favorables à une approche expérimentale de vérification sont si rares ? ■

Un conte de fée français

Par Jacques van Rillaer

Grâce à Lacan, la France est devenue, avec l'Argentine, le pays qui compte le plus de psychanalystes par habitants. Ceux-ci dominent très largement le secteur de la santé mentale, ils publient, discutent, pétitionnent, influencent, excommunient. Malgré cet environnement peu favorable à une approche scientifique, les experts de l'INSERM, dont des psychanalystes, ont produit un remarquable rapport. Ce travail a suscité l'admiration des psychologues et des psychiatres étrangers qui ont lu les pages de cet énorme travail d'évaluation de différentes psychothérapies. Dans les bibliothèques de mon université, il figure en bonne place.

Les conclusions générales, peu favorables au freudisme, n'ont pas été une surprise pour les spécialistes internationaux. La science progresse par réfutations. Les chapelles de psychanalystes français auraient pu contester les conclusions de ce rapport, arguments à l'appui. Ils ont préféré faire jouer leur influence auprès du « Prince ». Sans en référer à son administration ni s'appuyer sur aucune réfutation scientifique, M. Douste-Blazy a ainsi jeté aux oubliettes le rapport de l'INSERM : « *Vous n'en entendrez*

¹ « *On ne peut pas tester, évaluer et "expérimenter" le psychisme d'une manière ou d'une autre puisque c'est ce qui échappe* ». Elisabeth Roudinesco (entretien publié sur le site <http://www.cite-sciences.fr/>).

plus parler ! » La décision a été qualifiée de « conte de fée » par le gendre de Lacan, Jacques-Alain Miller.

On ne saurait mieux dire. Confier ainsi les clés de la maison psy aux freudiens, alors que les fondements de la psychanalyse sont contestés dans le monde entier, ignorer l'approche scientifique de la psychologie, et, hop ! le rapport de l'INSERM se transforme en citrouille. Tous ces travaux, menés depuis des décennies par des milliers de spécialistes à travers le monde ne valent rien : seuls les psychanalystes « savent » et Monsieur Douste-Blazy aussi. L'argument de notre nouveau Monsieur Jourdain de la psychanalyse : « la souffrance psychique » n'est « ni évaluable ni mesurable ». Sans doute se réfère-t-il à la conception de Descartes : en tant que médecin, il s'occupe du corps et laisse l'« âme » à d'autres, hier philosophes ou théologiens, aujourd'hui psychanalystes. De fait, Freud s'est défini comme un investigateur de l'âme et non comme un observateur du comportement. Pour lui, les comportements ne constituent pas un objet d'étude en soi : ils ne sont qu'un reflet mensonger et inintéressant des profondeurs de l'âme. C'est d'ailleurs très logiquement que, dans la nouvelle traduction des œuvres de Freud aux Presses Universitaires de France, on ne parle plus d'« appareil psychique », mais d'« appareil d'âme ».

Peut-être faut-il préciser à M. Douste-Blazy que depuis les années 1910, les psychologues d'orientation scientifique ont abandonné le concept d'âme aux religieux. Ils ont défini leur discipline comme « la science du comportement », l'étude méthodique des activités cognitives, affectives et motrices. Leurs travaux nourrissent aujourd'hui les universités de toute l'Europe, des États-Unis et de l'Asie. Certes, on ne peut évaluer *le* sexe ou *l'*angoisse – pour reprendre des expressions d'une certaine Élisabeth Roudinesco, mais on peut *évaluer* l'efficacité du traitement d'un homme qui souffre d'un trouble érectile ou d'éjaculation précoce, on peut *évaluer* le degré d'anxiété de quelqu'un qui souffre d'une phobie du métro. Celui qui subit ces troubles peut situer son degré de peur sur une échelle de mesure – par exemple une échelle subjective de 0 à 10 – et voir après combien de séances de thérapie cette peur diminue ou disparaît. Il est donc possible d'évaluer la souffrance psychique et l'effet d'une thérapie sur cette souffrance.

Cette approche a permis de soulager – et « en profondeur » pour reprendre une antienne des psychanalystes – des milliers de personnes à travers le monde. Un thérapeute comportementaliste n'oblige bien sûr pas le « patient à plonger sa main dans un bocal rempli d'inoffensives mygales », comme le prétend Élisabeth Roudinesco qui confond les thérapies comportementales avec Koh-Lanta ou Fear factor². J'ai déjà expliqué comment les comportementalistes traitent la phobie des araignées.

Mais qu'importe la raison, seule compte l'ivresse des mots. Vu de Belgique, le conte de fée est triste. À force de nier la réalité, les psychanalystes s'inventent un monde où ils sont rois et les ministres, obéissants. Qui viendra les réveiller ? ■

² Lire à ce sujet : « Le “dressage pavlovien” des freudiens. Comprendre le conflit psychanalyse - psychologie scientifique. <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article373>



L'expertise collective de l'Inserm concernant l'évaluation des psychothérapies (février 2004)

Le document, long de 553 pages, reste consultable sur le site de l'Inserm¹. En introduction du rapport, le cadre dans lequel cette expertise a été produite est rappelé: « *Cet ouvrage présente les travaux du groupe d'experts réunis par l'Inserm dans le cadre de la procédure d'expertise collective, pour répondre aux questions posées par la Direction générale de la santé (DGS) concernant l'évaluation des psychothérapies. Il s'appuie sur les données scientifiques disponibles en date du dernier semestre 2003. Environ 1 000 articles et documents ont constitué la base documentaire de cette expertise [...]. Le groupe d'experts a analysé trois approches en psychothérapie en fonction de l'existence de travaux dans la littérature pouvant fournir le fondement d'une évaluation scientifique de leur efficacité : l'approche psychodynamique (psychanalytique), l'approche cognitivo-comportementale et l'approche familiale et de couple.* »

Un chapitre entier est consacré aux problèmes méthodologiques propres à l'évaluation scientifique de l'efficacité d'une psychothérapie, pour néanmoins conclure : « *Au total, il n'existe pas de frein conceptuel évident à la mise en œuvre de l'évaluation scientifique de l'efficacité d'une psychothérapie. Il est en effet possible d'envisager de tester l'hypothèse d'efficacité de ces traitements dans le cadre d'expériences reproductibles réfutables.* » (page 477)

En conclusion, les données sur l'évaluation comparative des différentes thérapies sont reprises et détaillées. Différents tableaux résument les plus de 500 pages du rapport. L'un d'eux, par exemple, récapitule les « *niveaux de preuve chez l'adulte démontrant une efficacité supérieure établie par des études comparatives entre les trois approches étudiées* » :

	Efficacité supérieure prouvée
Trouble anxieux généralisé	TCC versus thérapie psychodynamique
Dépression majeure	TCC versus thérapie psychodynamique
	Présomption d'efficacité supérieure
Schizophrénie	Thérapie familiale psycho-éducative versus thérapie psychodynamique TCC versus thérapie psychodynamique

Niveaux de preuve chez l'adulte démontrant une efficacité supérieure d'une thérapie en comparaison avec une thérapie de soutien

	Efficacité supérieure prouvée
Trouble anxieux généralisé	TCC
Trouble panique	TCC
Phobie sociale	TCC
Stress post-traumatique	TCC
Dépression majeure	TCC
	Présomption d'efficacité supérieure
Schizophrénie	Thérapie familiale psycho-éducative TCC

Les thérapies psycho-dynamiques désignent les approches psychanalytiques. Les TCC désignent les thérapies cognitivo-comportementales.

¹ www.inserm.fr/content/download/7356/56523/version/1/file/psychotherapie%5B1%5D.pdf

Une place injustifiée dans la société

Si la psychanalyse suit en France, avec retard, le mouvement observé ailleurs ces 30 dernières années, à savoir sa disparition du champ de la science, de la psychologie et de la médecine, elle continue néanmoins à occuper un espace injustifié, que ce soit dans l'« expertise » juridique (se souvient-on que les experts du procès Outreau se réclamaient de la psychanalyse ?), dans la psychologie « grand public » (journaux et télévision).

Les récentes controverses sur l'attribution du titre de psychothérapeute, le retrait en 2005 par le gouvernement d'un rapport scientifique de l'Inserm, sous la pression des associations psychanalytiques, montre que les autorités politiques manquent encore bien de courage pour déterminer une politique de santé publique rationnelle, orientée vers l'intérêt et la santé des patients.

La psychanalyse et les médias (*Jean-Louis Racca*)..112

Le pouvoir (pas le moins du monde occulte) des psychanalystes (*Esteve Freixa i Baqué*)120

De profundis... (*Nadine de Vos*)133

Une supercherie pour le siècle (*Aldous Huxley*)135



La psychanalyse et les médias

Jean-Louis Racca

Jean-Louis Racca est enseignant en mathématiques et membre de l'Observatoire Zététique.



Une anecdote médiatique ?

Mercredi 7 janvier 2009 : le philosophe médiatique Raphaël Enthoven reçoit le philosophe tout court Clément Rosset. L'œuvre du second est, durant une semaine, le thème de l'émission quotidienne « Les nouveaux chemins de la connaissance », animée par le premier sur France Culture (diffusée en cinq « épisodes », d'une heure environ chacun, du lundi 5 au vendredi 9).

La discussion, fort aimable, porte sur l'œuvre de Rosset, ses positions philosophiques, ses préférences, sa perplexité au sujet des théories de certains de ses « confrères ». Ainsi, lors du troisième épisode, Rosset affirme sa négation du « moi profond ».

La personne qui connaît un peu les positions de Rosset sait qu'il a, par ailleurs, qualifié certaines théories de Freud de « délirantes », même si ce dernier n'est pas le philosophe envers lequel il a la plus grande « aversion ». Cette personne peut alors légitimement se demander « l'animateur va-t-il saisir l'occasion (de cette négation du « moi profond »)¹ pour donner au philosophe l'opportunité de s'expliquer, au « risque » que Freud et son invention voient leurs réputations quelque peu ternies ? »

Il n'en sera rien, l'animateur préférant changer de sujet...

L'anecdote (en encadré) peut paraître anodine, mais elle est révélatrice d'un phénomène qui devrait inquiéter tout « honnête homme » : l'unilatéralisme de l'information fournie par les grands médias français au sujet de la psychanalyse.

Une publicité multiforme et omniprésente

On peut recenser plusieurs façons de se référer à la psychanalyse dans les médias. La première est l'utilisation de la psychanalyse comme éclairage pertinent à volonté explicative sur un sujet.

Ainsi, dans le domaine culturel, le lecteur pourra par exemple s'amuser à compter le nombre d'occurrences d'expressions empruntées directement à la psychanalyse (« scène primitive », « tuer le père », « passage à l'acte »...) dans l'émission quotidienne de critique artistique *Tout arrive* de France Culture².

La critique d'art étant probablement un domaine où l'objectivité n'a guère de sens, il n'y a peut-être pas lieu de s'offusquer d'une telle utilisation. Mais celle-ci semble souvent relever

¹ Sans entrer dans le détail, la cure psychanalytique est souvent présentée (vendue ?) comme une recherche de l'« identité profonde », des « profondeurs » du moi. Voir par exemple : Jacques Van Rillaer, *Psychologie de la vie quotidienne*, Odile Jacob, 2003, chap. 4 « Sagesse et illusions de la connaissance de soi ».

² L'essentiel de cet article a été écrit au printemps 2010. Depuis la rentrée 2010, une émission « similaire » a remplacé *Tout arrive* ; elle se nomme *La Grande Table*.

de l'argument d'autorité. Ainsi, lorsque dans *Télérama*, la critique du dernier film de Polanski se termine par « *La surprise finale et ses retentissements rappellent cette étrange formule de Lacan : "La paranoïa, c'est la vérité."* »³, on peut se demander où est l'éclairage ; et le lecteur semble uniquement invité à s'ébahir devant tant d'érudition.

L'enjeu est plus important lorsqu'une utilisation du même type touche les domaines de la santé, des mœurs ou de l'éducation.

Nous verrons dans la partie 2 l'action et les discours des psychanalystes eux-mêmes dans les médias. Pour s'en tenir ici à ceux des journalistes, dans le domaine de la santé et des troubles mentaux, le débat est souvent proposé sous la forme de faux dilemme : psychanalyse ou antidépresseurs⁴. Les autres thérapies sont généralement ignorées : ainsi, sur Arte, la chaîne culturelle, où presque tous les sujets (cinéma, droits de l'homme, littérature, politique...) sont l'occasion d'invoquer, sur le seul mode positif, cela va sans dire, la psychanalyse, une recherche sur les occurrences des mots « psychanalyse » et « thérapies comportementales et cognitives » effectuée sur le site arte.tv le 21 avril 2010 voit la première vaincre les secondes sur le score sans appel de... 158 à 5 !

Psychanalystes et psychanalyse presque systématiquement présentés avantageusement, ce parti pris va de pair, de façon très cohérente, avec un autre : un psychanalyste ne sera pas présenté comme tel lorsqu'il n'est pas à son avantage. Il en fut ainsi lors du premier « procès d'Outreau ». On a en général retenu la mise en cause du juge. Mais qui se souvient du rôle de certains experts dans ce qui reste souvent qualifié de « fiasco judiciaire » ? Ce n'est pas en lisant l'article du *Monde*⁵ qui rend compte de l'audience au cours de laquelle « *la présidente de la cour, (...), et l'avocat général, (...), ont même éclaté de rire à la lecture de certaines (expertises)* » que le lecteur pourra savoir que les deux experts défaillants sont psychanalystes, ce qui serait pourtant purement factuel : l'auteur les qualifie de « psychologues »...

Un autre type de présentation tendancieuse consiste à attribuer à une personne, de préférence inattaquable, le titre de psychanalyste... qu'elle ne revendique pas. Ainsi, le 21 avril 2009, comme il le fait chaque matin lors du « 7-10 » de France Inter⁶, Yves Calvi annonce lui-même son émission de l'après-midi. Ce jour-là, on entend : « *Bonjour, c'est Yves Calvi ; aujourd'hui à 17 h, dans Nonobstant, je reçois le psychanalyste Christophe André [...]* ». Bigre ! Non seulement Christophe André ne se définit pas lui-même comme un psychanalyste, mais quand on connaît ses critiques à l'endroit de la psychanalyse, on croit rêver...

³ <http://www.telerama.fr/cinema/films/the-ghost-writer,402182,critique.php>

⁴ Voir l'encadré « Une ignorance étonnante » de Jacques Van Rillaer dans SPS n° 261, mars 2004 : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article294>

⁵ « L'expertise psychologique mise à mal au procès d'Outreau » (17/11/2005), voir http://www.lemonde.fr/old-societe/article/2005/11/17/l-expertise-psychologique-mise-a-mal-au-proces-d-outreau_711473_3226.html#ens_id=705791

⁶ Devenu le « 6.30-10 » depuis la rentrée 2009.



Il est clair que, pour Yves Calvi comme pour nombre de ses confrères, un psychiatre avenant et sympathique ne peut être que psychanalyste. Peut-être même que pour lui, *psychiatre* et *psychanalyste* sont deux termes synonymes.

Il arrive aussi qu'un concept, de préférence inattaquable (comme la personne du paragraphe précédent), soit attribué de façon erronée à la psychanalyse. Ainsi, dans un communiqué récent d'une association de cinéastes, on lit : « *Il existe en psychanalyse une notion qu'on appelle la "double contrainte" ou "injonction paradoxale"* »⁷, alors que les notions citées ne sont pas d'origine psychanalytique.

Enfin, un dernier type repérable de présentation tendancieuse consiste à faire endosser des paroles de bon sens à des psychanalystes, alors que ces paroles ne doivent rien de *spécifique* à la psychanalyse. Ainsi, sur France Culture, le 30 décembre 2008, à 7 heures 25 : Caroline Eliacheff, qui tient une chronique hebdomadaire, parle du procès fait par la fille de Liliane Bétancourt à sa mère qu'elle pense être victime de captation d'héritage. Et voici qu'au milieu de quelques banalités sur les rapports mères-filles, elle ajoute : « comme le dit Françoise Dolto, la bêtise, ça se soigne... » (en l'occurrence, c'était la fille qui aurait été à soigner).

Quel besoin de faire référence à Dolto, comme si la sentence en question avait quoi que ce soit d'original (l'a-t-elle d'ailleurs prononcée ?) alors qu'un grand nombre de gens (dont certains n'ont peut-être jamais entendu parler de psychanalyse) aurait pu la délivrer sans problème ? Quel besoin de faire référence à Dolto donc, sinon pour laisser penser que son œuvre est parsemée d'idées particulièrement profondes et valoriser ainsi la psychanalyse aux yeux (et aux oreilles) des auditeurs ?

Ce même 30 décembre, vers midi, Elisabeth Badinter parle de son dernier livre *L'infant de Parme*, dans l'émission *Tout arrive* (il s'agit ce jour-là d'une rediffusion). Il semble que l'infant en question ait reçu une éducation solide (mais sévère...) de la part de son père et qu'il se soit rebiffé contre ce dernier. Et Mme Badinter d'approuver doctement cette rébellion en nous éclairant : « *comme le dit Caroline Eliacheff, il faut parfois savoir se rebiffer contre ceux qui vous ont beaucoup apporté, etc.* » Là encore, pourquoi faire spécialement référence à Mme Eliacheff pour une phrase aussi peu originale ? Pourquoi ne pas remplacer « Caroline Eliacheff » par « Chomsky », « Aragon » ou « Bouveresse » (ou, pourquoi pas, « Coluche », « Nagui » ou « Jean-Michel Larqué » qui auraient été bien capables de dire une chose pareille) ? Pourquoi cette mise en valeur, en l'occurrence imméritée, de la psychanalyse⁸ ?

⁷ <http://www.groupe25images.fr/index.php?page=communiqués>

⁸ Le lecteur pourra trouver une recension de nombreux autres exemples ici : <http://www.zetétique.fr/index.php/nl/286-poz-nd52#culture>

Le psychanalyste comme expert omniscient

La psychanalyse semble être encore largement considérée par beaucoup d'acteurs des médias comme une superscience. Il n'est dès lors pas rare que des psychanalystes eux-mêmes soient régulièrement convoqués par les médias pour donner leur avis sur les sujets les plus divers.

Vous avez dit hégémonie ?

Le 23 mars 2000, le député Bernard Accoyer réunit à l'Assemblée Nationale un colloque, intitulé *Les psychothérapies et la loi*, pour préparer son projet de loi destiné à réglementer le titre de psychothérapeute.

Il réunit « des personnalités politiques et scientifiques faisant, nationalement et internationalement, autorité dans les champs de l'enseignement médical et psychologique, de la santé mentale, de la formation aux soins ». Les quinze personnalités invitées sont psychanalystes !

Ainsi, lorsque éclata la crise économique de l'automne 2008, France Culture eut l'idée de faire appel à des invités pour porter « d'autres regards sur la crise » qui consistaient en des interventions d'une dizaine de minutes lors du journal de 12 h 30. Sur une cinquantaine d'invités lors de la période décembre 2008-février 2010, plus du quart d'entre eux sont psychanalystes.

Des personnages comme Marcel Rufo, Boris Cyrulnik, Gérard Miller sont très présents dans les médias.

Dans le domaine de l'éducation, les psychanalystes semblent être considérés par les décideurs médiatiques comme les plus aptes à donner un avis pertinent. Par exemple, la psychanalyste Claude Halmos prodigue chaque semaine ses conseils en répondant aux questions des journalistes dans diverses émissions de France Info⁹.

On trouve aussi des psychanalystes disposant es-qualité d'une chronique hebdomadaire sur France Culture ; ainsi, Catherine Clément et Caroline Eliacheff, cette dernière ne ratant jamais une occasion de mettre en avant, sans complexes, la psychanalyse à propos des sujets les plus divers (voir plus haut).

Quelles explications ?

On peut envisager diverses pistes pour expliquer cette omniprésence omnisciente. La France est le seul pays au monde, semble-t-il, où tout élève préparant le baccalauréat général suit un enseignement de philosophie. Si la psychanalyse n'est pas enseignée en tant que telle, la notion d'inconscient est au programme de cet enseignement. Et, comme le dit plaisamment un éditorial de *Côté philo* – *“Journal de l'enseignement de la philosophie”* : « *Aucune autre notion [que celle d'« inconscient »] ne sert [dans le programme de Terminale] de prête-nom à un auteur.* »¹⁰

⁹ Ces journalistes n'ont pas daigné répondre à ma question « *pourquoi une psychanalyste et non plusieurs intervenants, certains pouvant représenter d'autres courants de la psychologie ou de la psychothérapie (ou un seul intervenant, mais d'un autre courant...)* ? ».

¹⁰ Voir : http://www.acireph.org/Files/cp8_mars_2006.pdf, éditorial, p. 3. Dans ce même numéro, on lira avec profit l'article de Renaud Dogat « Enseigner une pseudoscience ? », pp. 11-18.

Dès lors, tout journaliste, tout décideur va être susceptible d'entrer dans une spirale de reflet et de caution : puisque les théories freudiennes sont présentées comme avérées, pourquoi ne pas les propager ? Puisqu'elles sont largement propagées, elles doivent être avérées.

On ne peut décrire ce dispositif, sans pointer nommément certaines personnes. En voici deux, particulièrement entreprenantes pour le pérenniser.

Elisabeth Roudinesco : cette universitaire, historienne et psychanalyste¹¹, occupe une place importante au service culturel du journal *Le Monde*. Elle est souvent considérée par les médias comme « la » personne à inviter pour informer sur la psychanalyse. Elle s'est pourtant livrée, lors de la sortie du Livre Noir de la Psychanalyse, à une véritable tentative de censure de l'ouvrage, qui a étonné certains éditeurs¹² !

Il faut lire le document « Elisabeth Roudinesco ou comment utiliser les médias pour discréditer les opposants à la théorie freudienne »¹³ écrit par deux professeurs de psychologie à l'université de Picardie pour une étude plus exhaustive de ses étranges méthodes.

Bernard-Henri Lévy : on ignore souvent que le philosophe est un lacanien convaincu et militant¹⁴. Son influence dans les médias est importante¹⁵ : il est difficile de penser que celle-ci ne s'exerce jamais en faveur d'une information biaisée au profit de la psychanalyse.

Une partie de cette entente cordiale entre médias et psychanalyse, qui induit un manque d'objectivité dans le traitement médiatique de la seconde par les premiers, peut sans doute aussi s'expliquer par certaines

Le débat selon Mme Roudinesco

Dans un compte-rendu d'une rare violence du dernier livre de Michel Onfray [1] publié *unfairly* près d'une semaine avant sa sortie, Mme Roudinesco, ne voulant probablement pas qu'on la prenne pour une fanatique refusant toute discussion sur la psychanalyse, feint de trouver naturel le principe de ces débats et critiques et écrit ceci : « *On est loin ici [dans le livre d'Onfray] d'un simple débat opposant les partisans et les adeptes de la psychanalyse* » [2].

Vous avez bien lu : pour Mme Roudinesco, un débat sur la psychanalyse ne peut opposer que les partisans et les adeptes de la psychanalyse. Autrement dit ses partisans et... ses partisans.

[1] *Le crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne*, Grasset, 2010.

[2] « Onfray et le fantasme antifreudien », *Le Monde des livres*, 16 avril 2010.

¹¹ On ne peut manquer, cependant, de rapporter ici, cette remarque d'André Green, ancien directeur de l'Institut de Psychanalyse de Paris : « *Roudinesco se dit historienne et psychanalyste. [...] Je crains qu'elle ne soit pas plus psychanalyste qu'historienne* ». (« Le père omnipotent », Paris, *Magazine littéraire*, 1993, 315, p. 22).

¹² Voir ici <http://tempsreel.nouvelobs.com/actualite/culture/20050914.OBS9217/retour-sur-faut-il-en-finir-avec-la-psychanalyse.html>

¹³ http://freixa.over-blog.com/ext/http://pagesperso-orange.fr/estevfreixa/roudinesco_medias.pdf

¹⁴ http://www.amazon.fr/gp/product/images/2246690838/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books et <http://forumpsy.wordpress.com/about/>

¹⁵ Comme l'ont montré Jade Lindgaard, Xavier de La Porte dans *Le B. A. BA de BHL*, La Découverte, 2004 et Nicolas Beau, Olivier Toscer dans *Une imposture française*, Les Arènes, 2006.

Quand ils ne peuvent empêcher la parution...

... en français d'un ouvrage étranger critique sur la psychanalyse, certains tentent parfois d'en atténuer la portée en modifiant considérablement son titre.

Ainsi, l'ouvrage *Freud, Biologist of the Mind, Beyond the Psychoanalytic Legend* de Frank Sulloway [1] est devenu *Freud, biologiste de l'esprit* [2]. La mention « au delà de la légende psychanalytique » a mystérieusement disparu. Quant à *Why Freud Was Wrong : Sin, Science and Psychoanalysis* de Richard Webster [3], il devient *Le Freud inconnu, l'invention de la psychanalyse* [4]. Pas question de laisser celui qui ne verrait que les titres associer « psychanalyse » et « légende » ou imaginer que Freud a pu se tromper !

[1] New York, Basic Books, 1979. [2] Fayard, 1981. [3] New York, Harper Collins / Basic Books, 1995. [4] Exergue, 1998.

similitudes : il semble que médias et psychanalyse aient en commun d'opposer une fin de non-recevoir de quelque façon que s'exprime la contestation de leurs pratiques¹⁶ :

- lorsqu'elle prend la forme d'une critique interne, celle-ci est rarement médiatisée¹⁷ ;
- quand elle prend la forme d'une critique externe, quels qu'en soient le contenu et le registre, les sentinelles de la confrérie ne tolèrent que les analyses qui cautionnent les mythes de la profession et ne risquent pas d'induire un changement d'habitudes¹⁸.

Une situation bloquée ?

On attend toujours en France un article dont le titre serait « Freud est amplement enseigné à l'Université, sauf dans les facultés de psychologie », comme ce fut le cas récemment dans le *New York Times*¹⁹. Il faut dire que, si la psychanalyse a, en effet, pratiquement disparu des enseignements de psychologie et de psychiatrie aux États-Unis, elle est encore quasi-hégémonique en France (voir encadré « Vous avez dit hégémonie ? »). Cette hégémonie semble toutefois de plus en plus difficile à assurer et à justifier, compte tenu de la production de nouvelles connaissances et de la mise au point de nouvelles thérapies : chose inenvisageable il y a peu, la psychanalyse est davantage présentée aujourd'hui comme une théorie et une théra-

¹⁶ Concernant les médias à ce sujet, voir <http://www.acrimed.org/article3342.html>

¹⁷ Les psychanalystes sont loin d'être unanimement en accord avec les positions de Mme Roudinesco, comme le montre cet échange : <http://www.oedipe.org/fr/actualites/lettresroudinesco>. Mais ces dissensions internes sont rarement audibles.

¹⁸ S'il faut bien sûr se garder de généraliser, on ne peut manquer de remarquer la similitude des réactions de « grands » psychanalystes et de « grands » journalistes connus lorsque certaines de leurs turpitudes sont mises en cause publiquement : les comportements concernés sont généralement mis sur le compte de « dérapages », manquement à la « déontologie », etc., sans remise en cause « structurelle »...

¹⁹ http://www.nytimes.com/2007/11/25/weekinreview/25cohen.html?_r=1&adxnln=1&oref=slogin&adxnlnx=1197394334-emnQAgl0I5UbP5rnLV2YDg

pie *parmi d'autres*²⁰ et certains éditorialistes n'hésitent plus à pointer les faiblesses de la discipline et l'arrogance de nombres de ses défenseurs²¹ (sans qu'il soit possible de superposer les clivages à propos de la psychanalyse et les clivages politiques : la psychanalyse peut être défendue bec et ongles dans *Le Figaro*, comme dans *L'Humanité*).

Il faudrait une étude plus approfondie pour savoir, d'une façon générale, si le débat n'est pas immobile. Je m'en tiendrai, pour conclure, à une comparaison entre deux dossiers parus dans le même hebdomadaire à vingt ans d'intervalle. En 1990, *Le Nouvel Observateur* avait réalisé un dossier *La science et la psychanalyse*²². Il consistait essentiellement en un « match entre psychanalystes et neurobiologistes » : dix items (dont le rêve, les lapsus, la dépression...) étaient envisagés et, sur chacun d'eux, l'« avantage » était attribué aux premiers ou aux seconds. Le match, méthodologiquement loufoque, était de surcroît truqué, son résultat couru d'avance et ses arbitres bien peu neutres.

Vingt ans plus tard, même s'il présente au centre de sa couverture le visage épanoui d'Elisabeth Roudinesco (d'autres personnes, dont deux très critiques partagent cette couverture), le même hebdomadaire propose un dossier *À quoi sert la psychanalyse*²³, quelques semaines avant la sortie du livre de Michel Onfray²⁴. Même si l'éditorial conclut en substance qu'il n'y a pas de place chez Onfray pour le doute, ce doute qui aurait « tarauté Freud », on trouve aujourd'hui, dans un tel numéro, une proportion bien plus grande d'articles critiques sur Freud et sa doctrine. On trouve même un classement des auteurs des articles sur le mode « ils l'aiment beaucoup, un peu, pas du tout », où le nombre de *pas du tout* est aussi élevé que celui des *beaucoup*, les *pas du tout* n'étant par ailleurs nullement dénigrés, mais présentés comme des gens tout à fait estimables.

Il semble qu'il y ait eu un avant – et un après – *Livre Noir de la Psychanalyse*, la parution de ce dernier ayant enfin libéré une certaine parole critique²⁵. ■

²⁰ Voir, par exemple,

http://www.scienceshumaines.com/les-nouvelles-psychologies_fr_260.htm

et http://www.scienceshumaines.com/les-psychotherapies_fr_347.htm

²¹ Par exemple, Laurent Joffrin (éditorial *Réponses*, Libération du 17 avril 2010) ou Jean-François Kahn : http://www.jeanfrancoiskahn.com/Le-fond-de-l-air-est-Onfray_a112.html.

²² n° 1356, 1^{er} novembre 1990, pp. 12-34.

²³ n° 2369, 1^{er} avril 2010.

²⁴ *Le crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne*, Grasset, 2010.

²⁵ On peut ainsi apprécier à sa juste valeur l'attitude de la direction de France Culture vis-à-vis de la diffusion des conférences 2009-2010 de Michel Onfray à l'*Université Populaire de Caën*. Ces conférences contenaient cette année de rudes critiques du freudisme que l'on peut retrouver dans le livre cité dans la note précédente. Une pétition lancée « par un collectif de psychanalystes et d'enseignants » demanda alors ouvertement, peu avant la diffusion, que la station culturelle publique mette fin au contrat qui la liait à Michel Onfray (voir <http://www.ipetitions.com/petition/nonaonfraysurfranceculture/>), les signataires espérant sans doute ainsi empêcher cette diffusion. Or, la direction ne céda pas et diffusa bien le cycle de conférences, soit près de 25 heures de parole critique sur la psychanalyse du 26 juillet au 27 août dernier : sans précédent !

Psy et psychanalyste, du pareil au même pour France Soir !

Vendredi 29 octobre, *France soir* titrait en couverture « Bienvenue chez le psy », indiquant en sous-titre : « 10 bonnes raisons d'y aller ». Qui sont ces pys qui nous sont recommandés, et quelles sont ces bonnes raisons de les consulter ? Reportons-nous aux pages intérieures pour le savoir.

Le consultant de la rédaction est... un psychanalyste (Robert Neuburger), et c'est lui qui nous présente ces « bonnes raisons ». On retrouve là les allégations les plus communes de la psychanalyse, quant à ce qui relève d'une prise en charge : les « actes manqués » qui ne sont bien entendu « pas de la simple distraction », mais « *représentent un désir refoulé* », la souffrance physique qui « *révèle un mal-être inconscient* », « *l'obstination dans une relation amoureuse vouée à l'échec* », le sentiment dépressif qui peut se résoudre en « *[utilisant] son vague à l'âme pour mieux se comprendre* », et en évitant de se laisser enfermer dans le « *diagnostic erroné* » d'un médecin généraliste qui prescrirait des antidépresseurs. Tout est bon pour justifier le recours au psy : sautes d'humeur, relations avec les collègues, échec amoureux, volonté de « *comprendre ce qui vous anime et de découvrir vos désirs inconscients* ».



Quant au psy, lequel faut-il aller consulter ? Le journal nous propose les psychologues cliniciens pour les « troubles légers », les psychiatres pour les « troubles mentaux graves ». Pour tout le reste, incluant les dépressions, les phobies ou simplement le mal être, le psychanalyste est la référence. La journaliste reproduit sans le moindre esprit critique les affirmations psychanalytiques : « *la cure analytique s'attache aux origines des problèmes qu'elle détecte le plus souvent dans l'enfance, elle se déroule avec le psychanalyste derrière soi, le praticien intervient peu, la position allongée permet à l'inconscient de s'exprimer plus facilement* », les cures sont longues (« plusieurs années »). On aurait aimé que la journaliste nous dise ce qui garantit cette déontologie et quels sont ces contrôles. Bien entendu, les cures payantes sont à la base du succès : « *les fondements même de la psychanalyse impliquent que, pour réussir, elles "coûtent" quelque chose au patient* ». Et si aucun diplôme n'est exigé, que l'on se rassure : « *le psychanalyste répond à une déontologie très stricte en matière de formation et de contrôle de ses pratiques et de comportement vis-à-vis de ses patients* ».

Quant aux psychothérapies comportementales et cognitives (TCC), elles sont bien mentionnées, mais dans la catégorie « psychothérapeutes », où se côtoient « 200 formes différentes » de pratiques. Mais là, attention, gare aux escrocs, certains des praticiens « *se révèlent plus fantaisistes* ». Au passage, la journaliste aura oublié que le titre de « psychothérapeute » est maintenant clairement défini dans la loi, qu'il existe bien des diplômes universitaires enseignant les TCC, et bien entendu, que quand il y a eu des évaluations portant, l'avantage était en faveur des TCC et d'autres méthodes devant la psychanalyse.

Cet article est finalement bien banal. Il illustre juste la place occupée aujourd'hui en France par la psychanalyse. Place indue au regard de son statut scientifique, et place qui empêche le développement d'une prise en charge psychologique ou psychiatrique adaptée, quand elle s'avère nécessaire.

Jean-Paul Krivine

Le pouvoir (pas le moins du monde occulte) des psychanalystes

Esteve Freixa i Baqué

Esteve Freixa i Baqué est professeur d'Épistémologie et Sciences du Comportement à l'université de Picardie. Il est également membre du comité de rédaction de *Science et pseudo-sciences*. esteve.freixa@u-picardie.fr.



Pour examiner le pouvoir réel, en termes de « lobby », des psychanalystes¹, nous allons choisir quatre « affaires » parmi les plus récentes et les plus scandaleuses : l'amendement Accoyer, le rapport Inserm, le procès Bénesteau et la sortie du *Livre Noir de la Psychanalyse*.²

L'amendement Accoyer³

Le Dr. Bernard Accoyer (député UMP de la Haute-Savoie à l'époque et actuel Président de l'Assemblée Nationale) proposa en octobre 2003 à l'Assemblée nationale d'ajouter un nouvel article au projet de loi de santé, modification connue depuis sous le nom « d'amendement Accoyer ». Les motifs exposés par son auteur pour justifier sa proposition méritent toute notre approbation : ils se placent du point de vue de la protection des patients, pour que ces derniers puissent bénéficier d'une prise en charge par des personnes qualifiées (voir encadré).

L'article L. 3231 qu'il proposait visait à encadrer de façon précise le titre de psychothérapeute. Il en ressortait clairement que seules trois catégories de professionnels, à l'exclusion expresse, donc, de toutes les autres, avec diplômes universitaires garantissant leur formation, pouvaient effectuer des psychothérapies : les psychiatres, de plein droit, et les psychologues ou médecins ayant reçu une formation spécifique. Point de psychanalystes dans le lot – à moins, bien sûr, d'être en même temps psychiatres ou psychologues (voir encadré).

¹ Le pouvoir d'infiltration de leurs théories, concepts, jargon etc. dans la culture française, à tous les niveaux, avait déjà été souligné depuis longtemps par le sociologue Robert Castel, phénomène qu'il a désigné par le néologisme « le psychanalysme ». (Castel, 1973).

² Nous invitons le lecteur à lire une version détaillée de chacun des dossiers sur notre blog <http://freixa.over-blog.com/>

³ L'ensemble du dossier est consultable sur <http://0z.fr/370-8>

Exposé des motifs de l'« amendement Accoyer »

« Les Français sont les premiers consommateurs au monde de psychotropes, et de plus en plus de jeunes sont affectés par des psychopathologies souvent graves. La prise en charge de la souffrance psychique fait souvent appel aux psychothérapies. Or, en ce domaine, le vide juridique est total. Des personnes, insuffisamment qualifiées ou non qualifiées, se proclament elles-mêmes « psychothérapeutes ». Elles peuvent faire courir de graves dangers à des patients qui, par définition, sont vulnérables et risquent de voir leur détresse ou leur pathologie aggravée. Elles connaissent parfois des dérives graves. Depuis février 2000, la mission interministérielle de lutte contre les sectes signale que certaines techniques psychothérapeutiques sont un outil au service de l'infiltration sectaire et elle recommande régulièrement aux autorités sanitaires de cadrer ces pratiques. Cette situation constitue un danger réel pour la santé mentale des patients et relève de la santé publique. Il est donc indispensable que les patients puissent être clairement informés sur la compétence et le sérieux de ceux à qui ils se confient. Il convient donc de considérer les psychothérapies comme un véritable traitement. À ce titre, leur prescription et leurs conduites doivent être réservées à des professionnels détenteurs de diplômes universitaires, attestant d'une formation institutionnelle, garantie d'une compétence théorique, pouvant être doublée d'une expérience pratique ».

La virulence de la réaction de la majorité des psychanalystes, et tout particulièrement les lacaniens⁴, fut d'une telle ampleur que ce texte exemplaire et courageux s'avéra, pour ainsi dire, mort-né. Le journal *Le Monde* daté du 26 février 2004 (le même jour que pour la publication du rapport Inserm dont il sera question dans le chapitre suivant) relate cet abandon et le remplacement de l'amendement Accoyer par celui de M. Mattei : *« Adopté à l'unanimité le 8 octobre 2003, [...] l'amendement de Bernard Accoyer [...] affirmait que la pratique des psychothérapies ne relevait “que de médecins psychiatres ou de médecins et psychologues ayant les qualifications professionnelles requises” [...] Ce texte a été remplacé par un autre, proposé par le ministre de la santé, Jean-François Mattei, et voté au Sénat le 19 janvier. Celui-ci crée un registre national des psychothérapeutes. Les médecins, les psychologues titulaires d'un diplôme d'État et “les psychanalystes régulièrement enregistrés dans les annuaires de leurs associations” seront dispensés de cette inscription. »*

Ainsi, en seulement 3 mois et 11 jours, les psychanalystes étaient passés de la catégorie de ces « personnes, insuffisamment qualifiées ou non qualifiées, [qui] se proclament elles-mêmes “psychothérapeutes” » pouvant « faire courir de graves dangers à des patients qui, par définition, sont vulnérables et risquent de voir leur détresse ou leur pathologie aggravée » (en clair, des charlatans potentiellement dangereux⁵) que dénonçait le député, à celle,

⁴ Deux exemples parmi d'autres : ces commentaires de Judith Lacan dans *La Cause freudienne* (n° 56) : « D'ores et déjà nous savons que plus jamais nous ne dormirons tranquilles. Nous n'oublierons pas l'expérience de cauchemar que nous avons vécue : le souffle haletant de la bête – la grimace de l'“arbitraire légal” – le mufler d'un Léviathan imbécile marchant l'amble, titubant, son grand corps manifestement trop puissant pour une cervelle atrophiée... Plus jamais ça ! » ou cet extrait d'un courriel de Catherine Clément à Jacques-Alain Miller (publié sur le blog de celui-ci) : « L'évaluation est un colonialisme, et les TCC, des supermarchés américains. Prête pour la castagne, camarade ! Je t'embrasse, Cat. »

très respectable, d'apparentés aux médecins, psychiatres ou psychologues, à la seule condition d'être « régulièrement enregistrés dans les annuaires de leurs associations ». Signalons, néanmoins, que même cette simple formalité sembla à l'une de ces branches⁶ une ingérence intolérable de l'État dans leurs affaires et, non seulement ils refusèrent de transmettre leurs annuaires, mais eurent des propos très durs envers les associations psychanalytiques disposées à le faire (Roudinesco, 2004).

Suite à de multiples péripéties, et en particulier à cause de la « guérilla » des différentes factions concernées qui contestaient, tour à tour, les différents projets élaborés, le Ministère de la Santé échoue à rédiger les décrets nécessaires à son entrée en vigueur. C'est pour résoudre ces complications que l'article 91 de la loi HPST du 21 juillet 2009 a opéré une modification de l'article 52 de la loi du 9 août 2004. Cette nouvelle version reprend l'idée, énoncée par la version précédente du texte, d'une formation en psychopathologie clinique obligatoire. Elle ajoute une condition de diplôme minimal en précisant que

l'accès à cette formation est réservé aux personnes titulaires d'un doctorat de médecine ou d'un master ayant pour mention ou pour spécialité la psychologie ou la psychanalyse. Enfin, elle supprime la catégorie des professions autorisées « de droit » à s'inscrire au registre des psychothérapeutes mais leur reconnaît, en contrepartie, un droit à bénéficier de dis-

La proposition d'amendement Accoyer

« Les psychothérapies constituent des outils thérapeutiques utilisés dans le traitement des troubles mentaux.

Les différentes catégories de psychothérapies sont fixées par décret du ministre chargé de la santé. Leur mise en œuvre ne peut relever que de médecins psychiatres ou de médecins et psychologues ayant les qualifications professionnelles requises fixées par ce même décret. L'agence nationale d'accréditation et d'évaluation en santé apporte son concours à l'élaboration de ces conditions.

Les professionnels actuellement en activité et non titulaires de ces applications, qui mettent en œuvre des psychothérapies depuis plus de cinq ans à la date de promulgation de la présente loi, pourront poursuivre cette activité thérapeutique sous réserve de satisfaire dans les trois années suivant la promulgation de la présente loi à une évaluation de leurs connaissances et pratiques par jury. La composition, les attributions et les modalités de fonctionnement de ce jury sont fixées par arrêté conjoint du ministre chargé de la santé et du ministre chargé de l'enseignement supérieur. »

Adopté (à l'unanimité) par l'Assemblée Nationale le 8 octobre 2003

⁵ L'un des articles parus dans le Livre Noir de la Psychanalyse, signé par Jean-Jacques Déglon, (pp. 616-637 de l'édition originale) portait un titre éloquent : « Comment les théories psychanalytiques ont bloqué le traitement efficace des toxicomanes et contribué à la mort de milliers d'individus ». J'avais repris ce grave sujet, sous une forme légère, en m'improvisant parolier dans un texte intitulé « Bière ou divan » disponible sur <http://0z.fr/P374f>

⁶ L'École de la Cause Freudienne, animée par Jacques-Alain Miller (le gendre de Lacan) à laquelle appartient également Catherine Clément mais, surtout, Elisabeth Roudinesco, qui rédigea un pamphlet sur la question (Roudinesco, 2004).

penses totales ou partielles pour la formation en psychopathologie clinique. Ayant obtenu au préalable de figurer parmi ces professions anciennement inscrites « de droit », les psychanalystes sont donc confirmés dans leur droit à bénéficier de ces dispenses. Tout le problème demeure que, auparavant comme maintenant, l'appellation de « psychanalyste » n'est pas réglementée et que toute personne peut donc s'en prévaloir sans avoir jamais exercé en tant que psychanalyste et sans même avoir effectué une psychanalyse personnelle.

Ainsi donc, le décret d'application annoncé n'est paru que le 20 mai 2010⁷, presque six ans après. Il exige un diplôme préalable, une formation en psychopathologie clinique délivrée par un organisme agréé et un stage pratique. Mais rien n'oblige les futurs organismes qui solliciteront cet agrément pour dispenser cette formation à être des universités, ni même des établissements publics. Finalement, le titre sera réservé aux personnes titulaires de certains diplômes (voir plus haut) **et** ayant validé une formation en psychopathologie clinique complémentaire à ce diplôme. Mais il ne sera pas réservé aux personnes pouvant se prévaloir d'un titre réglementé par la loi comme celui de médecin ou de psychologue⁸. En effet, le psychanalyste, dont l'appellation ne fait pas partie des titres ou qualités protégées, compte parmi les professions pouvant bénéficier de dispenses partielles pour cette formation en psychopathologie clinique. Moyennant une formation de 200 heures théoriques accompagnées de deux mois de stage, assurée par des organismes pas forcément universitaires ni même publics, un psychanalyste non-médecin et non-psychologue, inscrit dans l'annuaire de la société psychanalytique à laquelle il appartient (après une simple analyse didactique dans le meilleur des cas⁹), pourra se prévaloir du titre de psychothérapeute.

Ainsi, les psychanalystes ont réussi à transformer un débat portant sur la pertinence de pratiques thérapeutiques mises en œuvre, sur le contrôle de la formation des thérapeutes, et donc la protection des patients, en un débat idéologique leur permettant de maintenir un statut dérogatoire. Leur droit à exercer en dehors de tout contrôle scientifique ou médical se trouve pérennisé tant qu'ils n'entendent pas se prévaloir du titre de psychothérapeute.

Difficile de prétendre, dans ces conditions, que les dangers que ce texte prétendait écarter (« *Cette situation constitue un danger réel pour la santé mentale des patients* ») ont été éradiqués.

⁷ La totalité du décret est consultable à l'adresse : <http://www.legifrance.com/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000022244482>

⁸ Il convient, en effet, de ne pas confondre diplôme et titre, l'un ne conférant pas automatiquement l'autre.

⁹ Puisque l'appellation de psychanalyste n'est pas protégée et que la constitution d'une association psychanalytique n'est pas réglementée non plus, n'importe qui peut se prévaloir des dispenses liées à cette qualité, même sans avoir fait d'analyse didactique : il lui suffit de se présenter comme psychanalyste inscrit dans une association qu'il aura fondée lui-même.

Le rapport de l'Inserm¹⁰

Suite au plan de Santé mentale mis en place en 2001 par le Ministère de la Santé, l'Inserm reçut une demande de la Direction générale de la Santé (DGS) et de deux associations de patients (l'UNAFAM, Union nationale des amis et des familles de malades psychiques, et la Fnap-psy, Fédération nationale des associations de patients et ex-patients de psychiatrie) pour réaliser une évaluation de l'efficacité des psychothérapies utilisées en France. Ces associations demandaient à être éclairées dans cette jungle que constitue l'offre de soins thérapeutiques dans notre pays, où plus de 300 formes de psychothérapies ont été référencées et ont pignon sur rue¹¹, d'autant plus que la protection du titre de « psychothérapeute » voulue par l'amendement Accoyer, dont nous venons de parler, n'était pas encore acquise à l'époque.



L'étude en elle-même s'est essentiellement déroulée entre mai 2002 et décembre 2003. Le 26 février 2004, l'expertise collective de l'Inserm intitulée : *Psychothérapie. Trois approches évaluées* fut rendue publique. Face au dogme de « non-évaluabilité scientifique » des psychothérapies, persistant en France¹² (mais qui n'a plus lieu d'être presque partout dans le monde), la publication de ce rapport eut l'effet d'une bombe. En effet, si la psychanalyse a un poids très fort dans le système psychothérapeutique français, elle n'en fournit pas moins de piètres résultats en terme d'efficacité : 16 troubles ont été examinés dans le rapport de l'Inserm et, pour 15 d'entre eux, ce sont les thérapies cognitivo-comportementales (TCC) qui sont apparues comme étant les plus efficaces¹³.

¹⁰ L'ensemble du dossier est consultable sur <http://0z.fr/Ri2C1>

¹¹ Voir l'article de Nicolas Gauvrit dans ce même Hors-Série.

¹² Dans presque tous les grands quotidiens et hebdomadaires de l'hexagone apparurent des articles, tribunes, caricatures etc., sur le thème : « *la souffrance psychique n'est pas évaluable* », phrase prononcée par le Ministre Douste-Blazy à la Mutualité au moment de l'annonce, devant un parterre de lacaniens, du retrait du rapport du site du Ministère, avant de conclure (sous les applaudissements) : « *Vous n'en entendrez plus parler* ».

Commence alors une intense activité des psychanalystes sur tous les fronts, notamment, médiatique (radios, télévisions, journaux, magazines, etc.)¹⁴ mais également politique. Ce travail de lobbying, ô combien efficace, culmine par le désormais tristement célèbre meeting de la Mutualité, le 5 février 2005, au cours duquel le Ministre de la Santé de l'époque, M. Douste-Blazy¹⁵, dont les services avaient pourtant commandé l'expertise, annonce que le rapport est purement et simplement retiré du site Internet du ministère. Et ce sans prendre la peine d'en avertir au préalable ni l'Inserm ni les auteurs du rapport. Le résultat est à la hauteur de la manœuvre : le directeur général de la Santé, William Dab, démissionne avec fracas ; le Syndicat national des chercheurs scientifiques considère qu'il s'agit d'un « *pur acte de censure dans une optique parfaitement clientéliste* ». On ne saurait mieux dire... Même *Science*, la très sérieuse revue internationale de langue anglaise, se fait l'écho du scandale sous le titre on ne peut plus évocateur de « *French Psychoflap* » et parle d'une décision qui a provoqué la « *consternation de nombreux scientifiques* ».

Parce qu'ils n'acceptaient pas les conclusions d'une étude scientifique, et faute de pouvoir avancer des arguments scientifiques, les psychanalystes ont demandé au pouvoir politique (et obtenu) que la censure scientifique s'applique, en plein XXI^e siècle, dans la France des Lumières. Jacques Van Rillaer, à l'époque de cette affaire, écrit : « *En l'an 1300, le pape Boniface VIII publia une bulle par laquelle il interdisait toute dissection humaine. Au XVI^e siècle, le Concile de Trente assimila la curiosité scientifique au péché originel. Au XXI^e siècle, le Ministre français de la Santé interdit la publication, sur le site du Ministère, du rapport sur l'efficacité des psychothérapies réalisé par des experts de l'Institut national de la Santé et de la Recherche médicale de son pays.* »

Le procès Bénesteau¹⁶

Jacques Bénesteau est psychologue clinicien, formé aux Universités de Nice, Paris V et Aix-en-Provence. Après vingt-six années de carrière en pédopsychiatrie, il pratique désormais au sein du Service de Neuropédiatrie du C.H.U de Toulouse et est, depuis 1974, chargé d'enseignement à l'Institut de Formation en Psychomotricité de la Faculté de Médecine de Toulouse-Rangueil.

En 2002, il publie *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire* aux éditions Mardaga (Belgique), qui est un véritable pavé jeté dans

¹³ Ce que toute la communauté scientifique internationale savait parfaitement depuis les années 60 et les travaux pionniers de J.H.Eysenck sur l'efficacité comparée des thérapies. Même l'OMS avait, au moins à deux reprises, publié des résultats dans ce sens. Mais la nouveauté c'était que, cette fois-ci, c'était publié en France et en bon français !

¹⁴ Voir l'article de Jean-Louis Racca dans ce même Hors-Série.

¹⁵ Qui commence ce discours par ces mots : « *Cher Jacques-Alain Miller, cher Bernard-Henri Lévy, chère Catherine Clément, Mesdames, Messieurs :* »

¹⁶ L'ensemble du dossier est consultable sur <http://0z.fr/pzrnm>

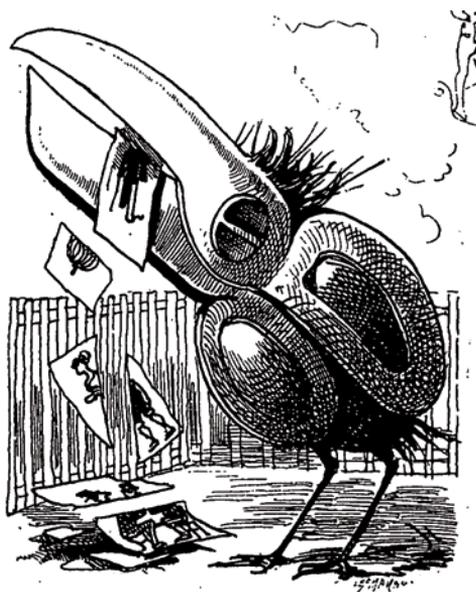
la mare freudienne. L'importante documentation, constituée de plus de 730 éléments de référence, sur laquelle s'appuient les arguments de ce livre, lui donne une incontestable valeur objective. C'est un travail de recherche colossal et qui impose le respect tant pour sa pertinence, sa rigueur, sa précision que pour la clarté de l'exposé.

En mars 2003, l'œuvre de Bénesteau reçoit le premier prix de la Société Française d'Histoire de la Médecine (SFHM) à l'unanimité.

Pourtant, un véritable « black-out » s'installe autour du livre. Après une fin de non-recevoir chez quatorze éditeurs français, la majorité des périodiques auxquels l'éditeur belge Pierre Mardaga avait adressé gracieusement plus de cent exemplaires de presse (souvent à leur demande !) n'avait pas daigné signaler sa parution, et l'on ne cessa de rapporter des refus de vente de libraires le prétendant « épuisé », ce qui ne fut jamais le cas.

Mis à part le texte paru dans *Science et pseudo-sciences* en 2003¹⁷, un seul article fut publié rendant compte de la sortie du livre. Il était signé de Mathias Pessiglione et parut dans la rubrique « Le livre du mois » de *La Recherche*, n° 359, décembre 2002, page 109.

Suite à la récompense décernée par la SFHM à Bénesteau pour son livre, Mme Roudinesco, qui fait partie de cette société, a adressé une lettre au Docteur Alain Ségal, président de ladite société, dans laquelle elle fait part de sa stupéfaction, suivie de la publication d'un article dans la revue *Les Temps Modernes* sous le titre « *Le Club de l'Horloge et la psychanalyse : chronique d'un antisémitisme masqué* ». Dans cet article, Elisabeth Roudinesco explique clairement qu'elle a écrit à Alain Ségal parce qu'il était de son devoir de demander des comptes aux membres du jury de la SFHM pour avoir décerné le premier prix au livre de Jacques Bénesteau (ce même premier prix qui lui avait été remis pour l'un de ses livres à elle auparavant). Après avoir soi-disant démonté point par point les principaux arguments avancés par Bénesteau, elle décrit l'ouvrage de



« Censure (Anastasia), illustre engin liberticide français, née à Paris sous le règne de Louis XIII. » Dessin paru dans *Le Trombinscope* de Touchatout (Léon Bienvenu) en 1874.

¹⁷ <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article202>

ce dernier comme un mélange de « *démarche scientifique* » et de « *rhétorique d'inspiration antisémite et négationniste* ». Je cite : « *L'ouvrage de Bénesteau n'est donc rien d'autre que l'expression masquée d'un retour du refoulé d'une certaine France chauvine et réactionnaire qui, durant l'entre-deux-guerres, appelait "science boche" la doctrine inventée par Freud, laquelle deviendra ensuite, dans le discours nazi, "une science juive", et enfin, dans le contexte d'aujourd'hui, une fausse science propageant des complots bolcheviks* ».

Jolie démonstration : Freud étant juif, être contre la psychanalyse et le freudisme, c'est être contre une prétendue « science juive » donc être antisémite. Et si votre antisémitisme reste impossible à prouver par les faits, c'est donc qu'il est inconscient et qu'il avance masqué. Mais dans ce cas, comment réfuter une telle accusation ?

Taxé donc d'antisémitisme sans la moindre preuve, Bénesteau (qui affirme n'avoir jamais fait partie du Club de l'Horloge) porta plainte devant les tribunaux pour diffamation. Le Club en fait autant. Notons que les deux affaires étaient parfaitement distinctes au début et ont été réunies, à la demande des avocats de Mme Roudinesco, à la dernière minute.

Au lendemain du jugement, les quotidiens *L'Humanité*, *Libération* et *Le Monde* publient le résultat du fameux procès : « *Roudinesco obtient la relaxe* », « *Roudinesco-Club de l'horloge, 1-0* » ou encore « *Le Club de l'horloge perd son procès contre l'historienne Élisabeth Roudinesco* » ; bref, le lecteur devrait le comprendre ainsi : la psychanalyste a gagné le procès qui lui avait été intenté. La réalité est tout autre : les juges ont estimé que, sur la forme, la procédure engagée par Jacques Bénesteau était juridiquement nulle, les propos n'étant pas suffisamment précisés ; ils n'ont donc pas pu se prononcer sur le fond. Il n'y a, tout simplement, pas eu de jugement ! Pour ce qui est du Club de l'horloge, en revanche, le tribunal a fini par considérer qu'Élisabeth Roudinesco, en procédant à une analyse critique des modes de pensée et positions de l'association, « *n'a pas dépassé les limites autorisées du droit de libre critique dans le cadre d'un débat d'idées* ».

Évidemment, l'historienne de la psychanalyse s'est dite très heureuse de la décision du tribunal en déclarant que c'était le droit de l'historien qui avait été démontré, et, jouant sur la simultanéité des deux affaires, s'est répandue dans les médias en clamant qu'elle avait accusé Bénesteau d'antisémitisme, que celui-ci lui avait intenté un procès en diffamation et qu'il ne l'avait pas gagné (sous entendu : il l'avait perdu, il n'y avait donc pas eu de diffamation de sa part à elle, il était donc bel et bien antisémite)¹⁸. Magnifique raccourci¹⁹. Le lecteur appréciera l'élégance du procédé...

Ainsi donc, lorsque des ouvrages documentés, précis et argumentés, dénoncent les impostures et les légendes sur lesquelles se sont construites les

¹⁸ Par exemple, dans *Pourquoi tant de haine ? Anatomie du Livre noir de la psychanalyse*, Navarin 2005, p. 22, note 15.

¹⁹ C'est comme si Bénesteau avait affirmé : « *J'ai porté plainte pour diffamation contre Mme Roudinesco, et je n'ai pas perdu le procès : elle m'avait donc bel et bien diffamé en me traitant d'antisémite* ».

théories psychanalytiques, plutôt que d'entrer dans un débat argumenté (avec des faits, des expériences, etc.), les psychanalystes préfèrent les anathèmes, la diffamation, les campagnes de presse...²⁰

La sortie du *Livre noir de la psychanalyse*

La même stratégie de « black-out » qui avait si bien réussi pour le livre de Bénesteau a été à nouveau tentée dès que les psychanalystes ont eu vent de l'imminente parution d'un livre, sous la direction de Catherine Meyer, destiné au grand public (et qui connut, en effet, un énorme succès) dont le titre ne laissait aucun doute sur le contenu. Mais, comme nous allons le voir, de la plume même des principaux protagonistes, cette opération de censure, de « *terrorisme intellectuel* » (ce sont les mots exacts de Laurent Joffrin, rédacteur en chef du *Nouvel Observateur*, voir encadré) n'a pas réussi une seconde fois et, coïncidant avec l'arrivée de l'ouvrage en librairie, *Lobs* (qui plus est, en couverture) du 1^{er} septembre 2005, annonçait un dossier sur le livre avec le titre : « *Faut-il en finir avec la psychanalyse ?* »

Jacques Van Rillaer, l'un des auteurs principaux du *Livre Noir*, analyse également cette controverse (voir encadré)²¹.

Dans le titre de ce papier, nous avons fait mention du fait que les psychanalystes ne cherchent même pas à se cacher de leurs agissements, tellement (je veux le croire) ils sont convaincus de la justesse de leurs positions et de la légitimité de leur combat. J'aimerais, pour finir, évoquer ce que l'on peut considérer comme le meilleur aveu de cette activité de lobbying intense à laquelle se livrent, avec le succès que nous venons de voir, certains d'entre eux.

Dans un texte publié sur son blog²², Jacques-Alain Miller raconte, parmi bien d'autres choses surprenantes, comment il s'est livré à ce qu'il faut bien qualifier de chantage auprès de François Hollande, alors premier secrétaire du PS. Toutes les affaires dont nous avons parlé ici sont évoquées avec, à nos yeux, un cynisme et une agressivité qui font froid dans le dos. Miller exprime ses positions sans détour, évoquant un « *combat qui n'est plus professionnel, mais directement moral et politique* » ; il s'oppose à ce qu'il appelle la « *culture de l'évaluation* » : « *L'idéologie comportementalo-évaluationniste n'est pas de gauche ; elle n'est pas de droite ; elle est celle d'ennemis du genre humain* » ; il lance le ban et l'arrière-ban de ses réseaux, affichant fièrement les « appels » lancés sur France Culture, le « *vaste réseau international* » constitué autour de l'association mondiale de psychanalyse, qui « *constitue une force qui n'a pas beaucoup d'équivalent dans le monde* », et termine, sans le moindre scrupule, par un « chantage au vote » sans ambiguïté ! Le texte entier mérite lecture tant il contient d'informations sur la manière d'agir et de penser de cette « branche » des

²⁰ On se reportera avec intérêt au texte de J. Bénesteau (« La Berlué ») paru dans le site : www.psychiatrie-und-ethik.de

²¹ Version complète: pagesperso-orange.fr/estev.e.freixa/reponse_jvr_a_roudinesco_vd.pdf

²² Communiqué de Jacques-Alain Miller du 21 mars 2005

http://forumspsy.org.causefreudienne.net/Resource/ALP3_48.html#Anchor-14222

« Terrorisme intellectuel en peau de lapin »



« En posant une question provocante – “Faut-il en finir avec la psychanalyse ?” – avons-nous déclaré la guerre à nos amis psychanalystes ? Non. Nous les avons bousculés, ce qui est désagréable mais très différent. Et nous avons surtout pensé... aux patients. Notre journal est né en partie de sa proximité avec le mouvement psychanalytique. Il ne renie pas ses origines. La pensée de Freud et de ses continuateurs reste pour nous, en même temps qu'un monument du XX^e siècle, une référence indispensable. Mais nous n'avons jamais pensé que la psychanalyse devait détenir, sur l'étude de l'esprit humain, une sorte de monopole qui interdirait toute parole différente ou dissidente, toute critique ou toute remise en question. Pensée forte, pratique séculaire, la psychanalyse ne peut pas craindre l'interrogation, serait-elle virulente. Elle en a vu d'autres.

Plusieurs fois, dans le débat sur l'héritage Dolto, sur les thérapies comportementales, sur l'usage des psychotropes, nous avons ouvert la discussion, toujours ardente, toujours passionnante. [...] Cette fois l'exercice était nouveau : nous nous sommes appuyés à dessein sur un livre polémique écrit par des adversaires du freudisme, souvent rattachés à ce qu'il est convenu d'appeler les “TCC”, les thérapies cognitivo-comportementales. Ceux-ci sont des professionnels du soin, des historiens ou des psychiatres reconnus internationalement, qui ont pignon sur rue et occupent souvent des chaires prestigieuses ou des responsabilités éminentes. [...] Pour équilibrer notre dossier, nous avons d'abord fait appel à l'historienne de la psychanalyse la plus connue en France, Élisabeth Roudinesco, femme de grande capacité. C'est là que nos surprises ont commencé. Élisabeth Roudinesco a d'abord refusé de débattre avec un quelconque auteur du Livre noir. Elle nous a ensuite encouragés à passer sous silence purement et simplement l'ouvrage et à remplacer les extraits prévus par un long entretien avec elle. Le livre, disait-elle en substance, est politiquement louche, à la limite de l'antisémitisme. Accusation aussi grave que ridicule quand on connaît les auteurs du livre. Il nous est vite apparu que la réaction d'Élisabeth Roudinesco était en fait partagée par un petit groupe de psychanalystes qui ont déployé toutes sortes d'efforts rhétoriques et électroniques pour discréditer à l'avance le Livre noir et accessoirement le journal qui s'en faisait l'écho. Alors même que l'immense majorité des psychanalystes, confiants dans la solidité de leurs thèses et de leur pratique, convaincus que les règles de la délibération rationnelle suffiront à démontrer la fausseté des théories adverses, acceptent évidemment le débat, serait-il tendu. C'est ce qu'a fait dans nos colonnes Alain de Mijolla, psychanalyste courageux et tolérant, auteur d'un dictionnaire de la psychanalyse qui fait autorité dans le monde entier. Pendant ce temps-là, le petit groupe en question, tout en mettant en doute les capacités intellectuelles de la direction de l'Obs (question qui mérite effectivement d'être posée à tout moment), continue de qualifier de “fascistes”, “d'ultra-libéraux”, “d'agents des trusts pharmaceutiques”, “de rouages d'une machine destinée à fournir au capital des individus formatés”, les tenants de la psychothérapie sans Freud. Toutes expressions pittoresques qui nous ramènent à des temps très anciens mais qui ne font guère progresser la discussion. Cette discussion, notre journal continuera de la mener en donnant la parole à tous les protagonistes, sans se laisser intimider par un terrorisme intellectuel en peau de lapin qui ne sert pas les défenseurs de la cause freudienne. »

Laurent Joffrin, *Le Nouvel Observateur*, 15 septembre 2005

psychanalystes (dont l'importance n'empêche pas de voir qu'il ne s'agit pas, du moins je l'espère, de l'ensemble des psychanalystes).

À vrai dire, je n'aurais pu rêver de meilleure démonstration de ma thèse que celle que JAM nous offre. En le paraphrasant donc, je pourrais moi aussi dire *qu'un texte comme ça, j'en voudrais un tous les mois !*

Pourquoi Élisabeth Roudinesco a-t-elle refusé un débat au *Nouvel Observateur* ?

[...] Fin juillet 2005, Le Nouvel Observateur m'a demandé avec qui je voulais débattre pour le dossier prévu sur *Le Livre noir* à sa sortie. J'ai d'abord cité Daniel Widlöcher, disant que je souhaitais une discussion de gentlemen. Après que Widlöcher eut refusé la proposition, j'ai suggéré le nom de Roudinesco. Celle-ci a refusé en prétextant qu'elle ne parlait pas à un « antisémite ». C'est ce que Catherine Meyer, alors en contact avec Laurent Joffrin, m'a transmis. À vrai dire, c'était la première fois de ma vie que j'étais traité d'« antisémite » (dans mon université, des collègues freudiens me qualifient de « mal analysé », de « positiviste » ou de « chiantifique »).

J'ai été surpris, car, malgré ce que m'avait appris mon collègue Évrard sur l'étiquetage « extrême-droite », je n'avais pas encore bien saisi à quel point, en France, l'accusation d'antisémitisme est, comme l'écrit Jacques Le Rider dans *Le Monde des livres* (30 octobre 2009), « *la pire des accusations, celle qu'on lance pour tuer son adversaire.* »¹ [...] Roudinesco « expliquait » mon « antisémitisme » par le fait que j'avais fait un compte-rendu élogieux du livre de Bénesteau. Joli exemple de « culpabilité par association ». Je suppose que, pour Roudinesco, les étudiants qui apprécient mes cours sont également antisémites... au moins inconsciemment, etc. [...]

Je comprends parfaitement que Roudinesco ait refusé de « *débattre avec l'un des auteurs* » (moi-même) pour ne « *pas contribuer à la diffusion* » du *Livre noir*. En effet, sa mauvaise foi et son incompétence, en matière de psychologie et de psychiatrie, seraient apparues au grand jour durant la discussion menée devant les journalistes du N.O. Je me contente ici de deux exemples de ce que j'aurais pu rappeler.

Dans *Pourquoi la psychanalyse ?*, Roudinesco écrit que « *tous les psychanalystes ont poursuivi les mêmes études de psychologie.* »¹ C'est faux. Même les psychanalystes reconnus comme membres effectifs par leur association – pour ne pas parler des psychanalystes autoproclamés – n'ont pas nécessairement un diplôme de psychologie ou de psychiatrie. Les principaux leaders d'opinion en matière de psychanalyse dans les médias français sont une historienne, É. Roudinesco précisément, et des philosophes, comme les frères Miller, Catherine Clément, Bernard-Henry Lévy. Dans le même best-seller, Roudinesco écrit : « *Le béhaviorisme est une variante du comportementalisme* » (p. 95), ce qui revient à dire que le skate-bord est une variante de la planche à roulette. Il suffit d'ouvrir *Le petit Robert* pour apprendre que le mot français « comportementalisme » est l'équivalent de l'anglais ou de l'anglicisme « béhaviorisme ». Tout étudiant en psychologie apprend cela dès la première année de ses études.

Jacques Van Rillaer

¹ Fayard, 1999, p. 193.

Épilogue

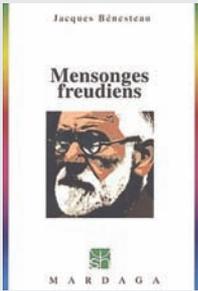
Au moment de remettre ces feuillets, la polémique autour de la sortie du dernier livre de Michel Onfray (Onfray, 2010), très critique envers Freud et la psychanalyse, bat son plein. Mme Roudinesco reprend la même rhétorique que lors de la sortie du *Livre noir de la psychanalyse* avec son désormais célèbre : *Pourquoi tant de haine ?*²³

Et de nouveaux exemples de pressions ont vu le jour : Onfray a publiquement accusé Mme Roudinesco d'avoir passé un coup de fil au Président de la Région Normandie lui demandant de réduire, voire de supprimer, les subventions du Conseil Régional à l'Université Populaire créée et animée par le philosophe. Mme Roudinesco s'en est défendu, mais le doute persiste. Citons également la lettre adressée aux autorités de Radio France et de France Culture demandant l'annulation de la retransmission (pourtant traditionnelle depuis des années) des cours de Michel Onfray (sur Freud cette année). Mais ce n'est pas sûr que, cette fois, ces pressions auront le pouvoir de neutraliser le très médiatique philosophe. Affaire à suivre... ■

²³ Titre d'un opuscule qu'elle publia à la sortie du Livre noir et d'un autre publié à la sortie du livre d'Onfray (cf. note 18).

Références

- Bénésteau, J. (2002) : *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*. Mardaga.
Borch-Jacobsen, M. et Shamdasani, S. (2006) : *Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*. Les empêcheurs de penser en rond.
Castel, R (1973) : *Le psychanalyste*. Maspéro.
Meyer, C. et al. (2005) : *Le livre noir de la psychanalyse*. Les arènes.
Onfray, M. (2010) : *Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne*. Grasset.
Roudinesco, É. (2004) : *Le patient, le thérapeute et l'État*. Fayard.



Mensonges freudiens

Jacques Bénésteau
Éditions Mardaga, 2002, 400 pages, 29 €

La psychanalyse n'est pas un objet sacré au delà de toute critique et du jugement de l'histoire. Certaines impostures du freudisme ont déjà, depuis longtemps, été dénoncées. Mais depuis un quart de siècle, de nombreuses études historiques fouillées accumulent les données accablantes et dénoncent ce qui apparaît de plus en plus comme une invention mensongère ; voire une escroquerie, et en tout cas comme un prodigieuse rhétorique de désinformation. Les procédés mis en oeuvre remontent au héros fondateur lui-même, sa fabrication de la psychanalyse. Sigmund Freud fut d'emblée un expert qui inventa des patients, une étiologie, et des prétendus effets thérapeutiques. Pas un seul cas traité par Freud n'a pas été guéri ni même amélioré par sa méthode, et tous furent des faillites qu'il érigea en victoires pour l'édification de ses fidèles et la manipulation de ses admirateurs. Ses successeurs ont fait leurs ces procédés, n'exhibant guère des preuves de leurs réussites, tout en tenant des discours fermés à la critique. Solidement organisés en réseaux auto-protecteurs, les psychanalystes se sont solidairement ingénies à maintenir leur pouvoir et leur mystique, n'hésitant pas à recourir à d'abondantes falsifications. S'appuyant sur les multiples sources curieusement encore inaccessibles en français, ce « Livre noir du freudisme », dans une synthèse iconoclaste, dévoile au grand public des informations et des points de vue nouveaux sur l'état réel du freudisme après un siècle d'existence. L'ouvrage a reçu à l'unanimité le prix de la Société Française d'Histoire de la Médecine en mars 2003. *Présentation de l'éditeur.*

La psychanalyse, une secte ?

De nos jours, le terme « secte » revêt, la plupart du temps, un caractère péjoratif. C'est pourquoi SPS, conforme à sa tradition, n'emploie pas volontiers le vocable secte, bien qu'au sens strict, la psychanalyse en présente les caractéristiques, comme nous allons le montrer.

Une secte (du latin *secta*, de *sequi*, suivre) est, selon le Larousse : « 1. Ensemble de personnes professant une même doctrine (philosophique, religieuse, etc.) 2. Groupement religieux, clos sur lui-même et créé en opposition à des idées et à des pratiques religieuses dominantes. 3. Clan constitué par des personnes ayant la même idéologie. »

À la lumière de cette définition, l'appellation de secte pour définir la psychanalyse serait-elle justifiée ? Oui, de par leurs caractéristiques communes, tout simplement. En effet, quels sont les principaux traits distinctifs communs à toutes les sectes ? On peut en distinguer au moins trois. Le premier, c'est le système d'intégration. Pour être accepté dans une secte, il faut suivre une période de formation, plus ou moins codifiée, comportant plus ou moins de rites initiatiques et/ou d'épreuves, dispensée par un ou plusieurs membres de la secte. Cette période de noviciat, plus ou moins longue, ne se termine que lorsque le maître considérera que le disciple est apte, prêt. Il est évident qu'un candidat récalcitrant, critique ou tout simplement « tiède » ne sera jamais intégré. Ce mode de « formation », sans aucune évaluation objective, ne peut donc que fabriquer des individus pleinement convaincus, dociles, assujettis à et respectueux de toutes les règles de la secte en question ; en un mot, des fidèles à la loyauté inaltérable. Sous peine de ne jamais être adoubés.

Le second trait commun aux sectes, qui découle directement du précédent, est le mode d'admission et d'exclusion. Celles-ci sont décidées par cooptation, c'est-à-dire, en interne, par les membres eux-mêmes, d'après des critères qui leur sont propres et non en vertu d'un mérite, diplôme ou autre élément extérieur et objectif de l'impétrant qui pourrait justifier, par exemple, un appel de la décision. Aucun contrôle extérieur n'est exercé sur la procédure.

Le troisième trait, conséquence logique des deux autres, est leur indépendance complète vis-à-vis de l'État ou de tout organisme officiel (dans la limite, bien sûr, du respect de la légalité). Aucune institution n'a le droit de regard sur le processus d'initiation, d'admission ou d'exclusion. Ainsi, la « formation » dispensée (quand il y en a une) n'a été habilitée, reconnue ou contrôlée par aucun Ministère.

Force est de constater que la psychanalyse répond et correspond parfaitement à ces trois caractéristiques. D'ailleurs, on sait que Freud lui-même avait constitué, au sein de la Société Psychanalytique, un Comité Secret, en charge du maintien et de la préservation de l'orthodoxie de la doctrine et qu'il offrait aux membres qu'il avait choisis une bague en or en signe de reconnaissance. Les caractéristiques sectaires de la psychanalyse étaient déjà relevées par des contemporains de Freud, tel le psychiatre Alfred Hoche, par exemple*.

E. F. B.

* Voir, sur la question, le classique et excellent article de WEISZ (G.) 1975. Scientists and sectarians: The case of Psychoanalysis. *Journal of the History of Behavioral Sciences*, 11: 350-364.

De profundis...

Nadine de Vos

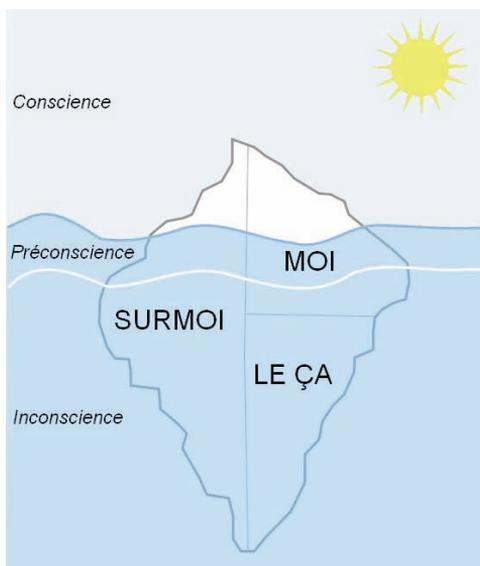
« Dans un monde où les croyances religieuses s'effritent, où les idéologies négligent la recherche de l'absolu, la psychanalyse remplace peut-être la quête du Graal. »

Dominique Frischer, *Les analysés parlent*¹.

Quelles qu'aient bien pu être les motivations profondes – réelles ou supposées – de Sigmund Freud, quelle qu'ait été la couleur de son âme ou de sa moralité, il faut reconnaître que l'homme a réussi un tour de force magistral : si aujourd'hui sa théorie a cessé de faire recette outre-Atlantique, elle a encore pignon sur rue dans quelques pays – en particulier en France – et continue à séduire et faire des adeptes, malgré ses manquements et mensonges, malgré ses erreurs. Et si chez nous sa toute-puissance semble de plus en plus ébranlée, la psychanalyse fait toujours partie de l'éducation et de l'instruction. Elle est implantée dans notre culture et jouit d'une certaine immunité, voire protection, plus ou moins importante selon les cieux.

Et pourtant... Fondée sur l'imagination de son fondateur, enrichie grâce à celle de ses disciples ou aménagée par des doctrines schismatiques, la psychanalyse – qui ne devait sa pertinence qu'aux nombreux cas de guérison annoncés – est à présent sans assise et sans arguments. On sait désormais que ses résultats merveilleux ont été inventés et que si certains ont possiblement existé, ils ont été éphémères.

En dépit de cela, des zéloteurs misonéistes² persistent à la défendre toutes griffes dehors et une grande partie de l'opinion publique lui accorde toujours sa confiance. Mais qu'a-t-elle donc pour plaire ?



Croisement des deux topiques freudiennes.
Source Wikipedia

Un fondateur, des textes, des (faux) miracles, des disciples, des conciles, des doctrines, des dogmes, des schismes, des hérésies... des victimes et qui sait, peut-être des martyrs ? Des druides et le peuple des fidèles sous influence ? Des réponses aux questions sans réponses, enfouies dans un Inconscient

¹ <http://www.ethnopsychiatrie.net/frischusagers.htm> - consulté le 6 avril 2010.

² Misonéisme : attitude qui consiste à rejeter toute innovation. Concept utilisé notamment par Jung pour expliquer la résistance à sa théorie.

dont on ne peut rien dire sauf ce qu'il n'est pas et dont on ne peut prouver ni l'existence ni la non-existence (contrairement à l'iceberg dont on peut voir le côté immergé si on plonge) ?

Les analysants, piégés dans leur thérapie, sont convaincus qu'ils se sentent mieux quand ils ont été écoutés. Toujours en attente d'apocatastase³, ils n'ont pas envie de quitter cette pratique et ne souffrent pas qu'elle soit critiquée. Ils en ont besoin, ou du moins, ils le croient. Pour certains d'entre eux, parce que justement ils y croient fermement, la psychanalyse peut s'avérer propice sinon efficace.

Mais ce n'est malheureusement pas toujours le cas. En France, et depuis trop longtemps, la psychanalyse envahit les services psychiatriques au détriment d'autres approches – pourtant plus scientifiques et plus performantes – et ce, malgré les effets pernicieux de certaines de ses prises en charge : cuisants échecs, lourds de conséquences désastreuses, notamment dans le traitement de l'alcoolisme, des toxicomanies, de l'autisme, sans parler des drames autour des faux souvenirs induits...

Plus concrètement, il faut aussi savoir que commencer une psychanalyse revient à « s'engager dans un processus de dépense, en argent, en temps, en énergie, pour atteindre un but donné » ; que même si l'issue est incertaine, ce dont le patient – le mot prend ici tout son sens – n'a pas toujours conscience, il peut « avoir l'impression que chaque dépense le rapproche de ce but. Comme le « processus se poursuit sauf si l'individu décide activement de l'interrompre » et qu'il « n'y a pas au départ de limite à ses investissements »⁴, il se retrouve bien souvent coincé dans un système qui, hélas, peut durer très longtemps et lui faire plus de tort que de bien.

Comprendre comment fonctionne un « piège abscons »⁵ peut aider à ne pas y tomber... ■

³ Ce terme, appartenant au vocabulaire des philosophes grecs, prend une signification quelque peu différente en théologie chrétienne : c'est la certitude du salut universel, le rétablissement à l'état parfait originel (avant péché), pour tous, pécheurs et démons compris ; c'est la réalisation des promesses divines. Voir Actes des Apôtres, III, 21 (*apokatastasis pantôn* traduit par « rétablissement de tout » ou « restauration universelle »)

⁴ Voir à ce sujet R.-V. Joule et J.-L. Beauvois, *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, PUG, 2002.

⁵ « ... un individu reste sur une stratégie ou une ligne de conduite dans laquelle il a préalablement investi (en argent, en temps, en énergie) et ceci au détriment d'autres stratégies ou lignes de conduites plus avantageuses » – Ibid.

« On a rapproché parfois l'enquête psychanalytique de la violence policière ou du viol du confessionnal [...]. Le psychanalyste ressemble au policier non pas seulement en ce qu'il mène comme lui une enquête et entend tirer une vérité au grand jour, mais surtout en ce qu'il interprète les propos qui lui sont tenus en termes de réponses déjà prévues et cataloguées, «codées» [...]. Et le psychanalyste ressemble aussi, bien évidemment, au prêtre dans le confessionnal, tous deux habités par la même «volonté de savoir». Ces rapprochements sont justes et légitimes, mais n'épuisent pas le chapitre de la violence psychanalytique; violence qui culmine peut-être, non pas dans le fait de vouloir arracher un secret de force, mais dans l'illusion selon laquelle il y a un secret à forcer, quelque chose à faire dire, quelque chose à entendre - [...] »

Clément Rosset, *Le réel - Traité de l'idiotie*, Les Éditions de Minuit, 1997/2004, 155 p., page 28

Une supercherie du 20^e siècle

Aldous Huxley

Il y a 85 ans, **Aldous Huxley** (1894 - 1963), l'auteur du *Meilleur des mondes*, portait déjà un jugement précis sur la psychanalyse naissante dans un article intitulé « Une supercherie pour notre siècle ».



Nous reproduisons ici un extrait de ce texte paru dans la revue *The Forum*, 1925, p.313-320, puis dans la revue *The Adelphi*, mai 1925. Le texte complet a été publié en français dans Catherine Meyer et al., *Le Livre Noir de la Psychanalyse* (Paris, Les Arènes, 2005, p. 403-411 ; édition de Poche, 10/18, 2007, p. 505-514). Traduit de l'anglais par Agnès Fonbonne. Avec l'aimable autorisation de la traductrice et de l'éditeur.

La phrénologie, la physiognomonie et le magnétisme nous paraissent aujourd'hui des sciences assez cocasses et étranges. Nous avons perdu notre foi dans la bosse des bosses ; et pour donner une explication aux phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion, nous n'avons plus besoin de recourir à une caricature de la théorie du magnétisme. Pourtant, un siècle plus tôt, les gens qui portaient à la science ce qu'on appelle – sans ironie aucune – un intérêt éclairé étaient pour la plupart de fervents admirateurs de Lavater, de Gall et de Mesmer. Balzac, par exemple, croyait très sincèrement à leurs doctrines, et sa *Comédie humaine* regorge de présentations pseudo-scientifiques de la théorie des bosses et des creux crâniens et d'autres fluides magnétiques.

En les relisant maintenant, on s'étonne – un sourire condescendant aux lèvres – qu'un homme aussi sensé que Balzac, pour ne pas dire un homme de génie, ait pu croire à d'aussi invraisemblables balivernes, et plus bizarre encore, penser qu'elles aient pu avoir un quelconque rapport avec la science. Dans notre siècle si éclairé, ce genre de choses serait impossible, nous disons-nous avec suffisance.

Mais, hélas ! Si, c'est possible. Quelques vagues esprits dilettantes et bien pensants, qui en 1925 se voient comme des êtres particulièrement éclairés sur les questions scientifiques, ont découvert avec la plus grande délectation quelque chose de presque aussi stupide, facile et inexact, quelque chose de presque aussi amusant, excitant et irrésistiblement « philosophique » que les théories de Gall ou de Mesmer. La phrénologie et le magnétisme ont rejoint la magie noire, l'alchimie et l'astrologie. Mais nul besoin d'en regretter la perte ; les fantômes de nos ancêtres n'ont aucune raison de nous prendre en pitié. En vérité, ils pourraient presque nous envier. Car nous avons mis la main sur une chose plus divertissante encore que la phrénologie. Nous avons inventé la psychanalyse.

Dans cinquante ans, devinez quelle sera la pseudoscience préférée du romancier, de la femme du monde et du chercheur candide mais sans assez de rigueur scientifique pour poursuivre après le premier « eureka » ? Ce sera quelque chose, soyons-en certains, qui, un siècle plus tard, paraîtra aussi grotesque que la phrénologie nous le semble aujourd'hui et que la psychanalyse le semblera à son tour aux yeux de la prochaine génération. Car l'esprit que les pseudosciences attirent est du genre intemporel. Tous les êtres pensants veulent connaître les secrets de l'univers ; mais ils se lancent sur des routes différentes dans leur quête de la vérité. L'homme de science s'appuie sur l'expérience, la preuve passée au crible et une logique rigoureuse. L'individu non scientifique, qui toutefois aspire à l'être (car il en est de plus ouvertement mystiques qui ne le souhaitent pas), préfère des méthodes moins ardues. Les gens de ce type sont en général incapables de raisonner précisément ; ils n'ont que la plus vague conception de ce qui constitue une preuve. Ils croient qu'il existe des raccourcis vers l'absolu, des escaliers de service qui montent aux étages de la certitude et des combines à la « gagner-vite-et-beaucoup » pour acquérir la vérité. Rejetant de ce fait, parce que ne comprenant pas les sciences plus ardues et leurs méthodes laborieuses, ils se dévouent à l'étude de ce qui leur semble être une véritable science – une *pseudoscience*. ■

Phrénologie, physiognomonie, magnétisme animal : les supercheries du 19^e siècle

La phrénologie est la « science » des correspondances entre la forme du crâne et les facultés de l'âme. Son promoteur est le médecin viennois Franz Gall (1758-1828), dont le principal ouvrage, publié en 1810, s'intitule : *Anatomie et Physiologie du Système Nerveux en général et du Cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales des hommes et des animaux, par la configuration de leurs têtes*. Après avoir connu un vif succès vers le milieu du XIX^e siècle, même dans les milieux universitaires, la phrénologie a perdu son prestige à partir des années 1880.

La physiognomonie est l'étude du caractère d'après la physionomie, une discipline qui remonte à l'Antiquité. Lavater (1741-1801) est un théologien et philosophe suisse qui a systématisé cette pratique. Il a publié, entre 1775 et 1778, un ouvrage en quatre volumes qui connaîtra un grand succès : *Eléments de physiognomonie pour favoriser la connaissance et l'amour des hommes*.

Franz Mesmer (1734-1815) est un médecin allemand qui obtenait, à partir de 1775, des guérisons spectaculaires de troubles physiques et mentaux grâce à des aimants et une imitation de la bouteille de Leyde. Il a élaboré une théorie basée sur des analogies empruntées au domaine de l'électricité. Il concevait la maladie comme la conséquence d'une mauvaise répartition d'un fluide physique subtil, appelé « magnétisme animal ». Le « mesmérisme » ou « magnétisme » s'est transformé à la fin du XIX^e siècle pour donner naissance à la pratique de l'hypnose thérapeutique.

JVR

Livres

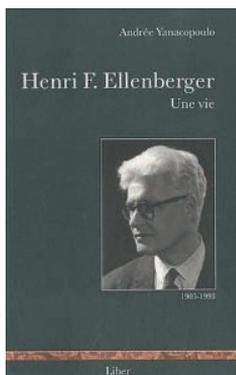


Henri F. Ellenberger

Une vie 1905-1993

Andrée Yanacopoulo

Éditions Liber (Montréal), 2009, 392 pages, 31,50 €



Ellenberger (1905-1993) est un psychiatre de nationalité suisse, naturalisé français. Il a écrit une histoire de la psychothérapie, qui est l'ouvrage le plus célèbre sur le sujet. Une première édition est parue en 1970 à New York chez Basic Books : *The Discovery of the Unconscious. The History and Evolution of Dynamic Psychiatry* (932 p.). L'ouvrage sera complété puis traduit en français, italien, allemand, espagnol, japonais. La traduction française, parue chez Simep en 1974, s'intitule *À la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychiatrie dynamique*. Une réédition est parue en 1994 chez Fayard. Elle compte 976 pages et environ

5000 références bibliographiques. Quand on sait que le professeur Dongier, son collègue à l'université de Montréal, disait « *La caractéristique que j'ai apprise de lui c'est de toujours aller à la source. Je ne l'ai jamais vu citer quelque chose de seconde main...* », on mesure qu'Ellenberger a été un travailleur exceptionnel, infatigable. À quoi il faut ajouter : particulièrement honnête et consciencieux. Un conseil, reçu lors d'une rencontre avec le célèbre anthropologue Arnold Van Gennep, était devenu une de ses devises de chercheur : « *Méfiez-vous des coups de pouce, autrement dit : Faites attention à cette tendance naturelle qu'on a d'embellir les faits en fonction de sa propre théorie ou de lui donner une couleur journalistique* ».

À sa sortie, le maître ouvrage d'Ellenberger a été salué par les plus vifs éloges. Henri Ey, le psychiatre français le plus renommé du XX^e siècle, en a fait une présentation élogieuse de 44 pages dans *L'Évolution psychiatrique*, la meilleure revue psychiatrique française de l'époque.

L'œuvre d'Ellenberger compte d'autres livres et surtout des centaines d'articles, se caractérisant toujours par la minutie, la rigueur, la pertinence. Un certain nombre de ses publications présentent des vues nouvelles, originales, avant tout pour l'histoire de la psychiatrie, mais encore pour la criminologie et la sociologie des maladies mentales.

On pouvait s'étonner qu'un homme aussi remarquable n'ait pas fait l'objet d'une biographie détaillée. Avec le livre de Mme Yanacopoulo, c'est enfin chose faite. L'auteure a travaillé avec un soin exceptionnel, à l'exemple

d'Ellenberger lui-même. Elle s'est abstenue d'interprétations psychobiographiques hasardeuses. Docteur en médecine et maître en sociologie, elle a déjà publié deux ouvrages d'histoire de la médecine, l'un sur Selye, l'autre sur la sclérose en plaques. Elle a suivi les cours d'Ellenberger à l'université de Montréal.

La première moitié de l'ouvrage devrait intéresser les amateurs d'histoire. Elle évoque la vie quotidienne d'un fils de pasteurs protestants en Afrique, séparé de ses parents à l'âge de neuf ans pour faire ses classes à Paris, à Londres, en Alsace, puis poursuivre à Paris des études de médecine, neurologie et psychiatrie. Dans sa présentation, l'auteure utilise les nombreuses lettres échangées entre Henri et ses parents, très soucieux de son développement moral et intellectuel.

La deuxième partie devrait intéresser au plus haut point les psychiatres et psychologues cliniciens, car on y trouve à la fois une grande quantité d'informations et des réflexions épistémologiques sur la psychologie et sur le travail de l'historien. Ainsi l'ouvrage pourrait intéresser des lecteurs de *Science et pseudo-sciences*.

Ellenberger s'est formé à la psychanalyse auprès d'un ami et disciple de Freud : Oskar Pfister. Ce dernier lui a confié que la biographie de Freud par Jones comportait des erreurs, notamment la légende selon laquelle Freud aurait été constamment attaqué de façon malhonnête. Nommé professeur à la Fondation Menninger, la plus grande institution psychiatrique du monde (située à Topeka, capitale du Kansas), Ellenberger enseigne « l'histoire de la psychiatrie dynamique », cours qui sera à la base de son célèbre ouvrage. Il découvre alors que l'on peut faire remonter l'histoire de la psychothérapie à la préhistoire et que sa période moderne commence au XVIII^e siècle. Par ailleurs, ses inlassables recherches bibliographiques l'amènent à développer la confiance de Pfister. En 1962, il écrit : « *Je m'aperçois de plus en plus qu'une légende s'est créée autour des débuts de la psychanalyse et que le livre de Jones ne mérite guère créance. Il appartient plus à l'hagiographie qu'à l'histoire* ». Au terme d'une enquête ayant l'allure d'un roman policier, il retrouve en 1971, dans un institut psychiatrique suisse, les dossiers concernant le placement d'Anna O, le célèbre cas princeps de la psychanalyse. Alors que Breuer et Freud avaient écrit que la patiente avait été délivrée de tous ses symptômes, Anna O avait été placée en psychiatrie, car l'issue de la « cure par parole » avait été désastreuse : la patiente était davantage perturbée qu'avant le traitement et était devenue morphinomane.

Ellenberger a fait pour le freudisme ce que Luther a fait pour le catholicisme : oser remettre en question l'autorité du Pape. Comme Luther, qui n'a pas remis en question les bases mêmes de la foi, Ellenberger n'a pas remis fondamentalement en question les thèses majeures de la psychanalyse. Notons toutefois que sa pratique clinique se basait sur une conception éclectique, dans laquelle Adler et Rogers occupaient une place importante, et qu'il a pratiqué des thérapies comportementales à la fin de sa carrière.

La réédition en français de son grand ouvrage en 1994 se présente avec une préface de Mme Roudinesco, la célèbre avocate française du freudisme. Cette préface et la photo de Freud placée cette fois en couverture vont à l'encontre d'une des thèses essentielles d'Ellenberger : alors qu'E. Roudinesco répète sans cesse que l'œuvre de Freud constitue une « rupture épistémologique » dans l'histoire de la psychiatrie, Ellenberger montre que Freud n'est qu'un auteur parmi d'autres du courant de l'analyse psychologique, un auteur beaucoup moins original que la grande majorité des gens le croient. Pour Ellenberger, l'innovation la plus frappante du freudisme est le retour aux Écoles philosophiques de l'Antiquité gréco-romaine. Le freudisme n'est pas une École scientifique comme l'est par exemple l'École de Pasteur, c'est une École qui présente une doctrine officielle, qui rend un culte fervent au fondateur et qui engendre des hérésies et des scissions.

Avec raison, Yanacopoulo admire Ellenberger pour ses exceptionnelles qualités intellectuelles et morales. Ce sentiment ne lui a pas fait perdre son esprit critique, comme en témoignent par exemple ses réserves quant au titre même du magistral ouvrage d'Ellenberger. Elle note très justement que l'« inconscient » est un *concept*, non une *chose* que l'on « découvre » à l'instar de Colomb découvrant l'Amérique. Une série d'auteurs ont « inventé » un inconscient pour rendre compte de l'existence *présumée* de *processus* inconscients. C'est une nuance capitale pour ne pas verser dans la mythologie de l'Inconscient.

L'ouvrage présente en annexe des inédits d'Ellenberger. Il fournit une bibliographie exhaustive des publications d'Ellenberger (36 pages !) et d'écrits sur Ellenberger. Un index des noms permet de retrouver facilement des personnages clés de l'histoire de la psychothérapie. En un mot, cet ouvrage est la biographie indépassable d'Ellenberger. Elle ravira tous ceux que le sujet intéresse.

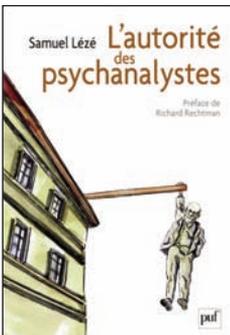
Jacques Van Rillaer

L'autorité des psychanalystes

Samuel Lézé

Préface de Richard Rechtman

Presses Universitaires de France, Paris, 2010, 216 pages, 23 €



Samuel Lézé, jeune anthropologue formé à l'EHESS, se propose dans ce livre, comme l'écrit son préfacier Richard Rechtman, de nous faire « *comprendre les ressorts internes du développement et du maintien de la psychanalyse dans le paysage de la santé mentale contemporaine* ». Partant du constat incontestable que « *dans la société française, la psychanalyse est une référence intellectuelle et médiatique omniprésente, une ressource devenue fondamentale et familière pour se penser soi-même* », ce qu'il se propose de

faire est « *comparable à la description du rôle d'un roi et des modalités de sa souveraineté sans allégeance particulière ni même hostilité à l'égard de la monarchie* ».

Pour cela, magnétophone en bandoulière, il est parti interroger, dix ans durant, les principaux acteurs de cette pièce, où les « analysants » et les « analystes » jouent les principaux rôles. Comme il l'écrit lui-même dans son introduction : « *mon enquête a porté sur le monde social de la psychanalyse parisienne et ses organisations militantes à la frontière de ses coulisses (peuplées de patients et de psychanalystes) et de son théâtre (développé en scènes de controverses et d'actes politiques)* ».

Mais il ne s'est pas contenté de rapporter, plus ou moins ordonné, le matériel ainsi recueilli. Il a très vite compris qu'il fallait « *interroger le régime d'autorité des psychanalystes en France à partir de la place qu'occupe la psychanalyse dans son écologie propre, à la frontière du champ médical et du champ intellectuel* ». Il a donc retracé les principaux événements, entre 1977 et 2007, qui ont mis en question le pouvoir de la psychanalyse et les réactions de ses différentes composantes.

Après une très intéressante « *Histoire naturelle du mouvement freudien* » (chapitre III), Samuel Lézé revisite les principaux faits marquants de ce qu'il appelle « *La souveraineté freudienne* » (chapitre IV) comme les états généraux de la psychanalyse (juillet 2000), les états généraux de la psychologie (mars 2001), les états généraux de la psychothérapie (mai et octobre 2001) et les états généraux de la psychiatrie (juin 2003).

Dans le chapitre V (« *Dégrader la psychanalyse* »), Lézé convoque les événements qui commencent à dégrader (au sens presque militaire du terme : retirer son grade ou son pouvoir) la psychanalyse, tels que la réglementation du titre de psychothérapeute avec l'amendement Accoyer, voté le 8 octobre 2003 (et dont les décrets d'application, finalement très favorables aux psychanalystes, ne sont sortis qu'en mai 2010), la parution du rapport (très défavorable à la psychanalyse) de l'Inserm sur l'évaluation des psychothérapies (février 2004) et la publication, très médiatisée, du *Livre noir de la psychanalyse* (septembre 2005). Une très riche et utile chronologie, allant de 1920 à 2009, clôture l'ouvrage.

Bien que le style soit parfois un peu trop universitaire, que l'intérêt des chapitres soit un peu inégal et qu'il y ait quelques erreurs factuelles (un psychologue a une formation de Bac + 5 et non de Bac + 6), le livre de Samuel Lézé intéressera tous ceux qui cherchent à comprendre les enjeux de cette « guerre des psys » dont les médias nous parlent régulièrement et que la sortie du dernier livre de Michel Onfray illustre à merveille. Car, comme le signale l'auteur, « *la psychanalyse n'est pas apolitique, ni une nouvelle religion qui dépolitiserait les individus, la psychanalyse est une façon de faire du politique par d'autres moyens et, en particulier, en devenant freudien* ».

Esteve Freixa i Baqué

Histoire de la psychanalyse en Argentine

Une réussite singulière

Mariano Ben Plotkin

Éditions Campagne Première, 2010, 370 pages, 24 €



Aujourd'hui, la capitale mondiale de la psychanalyse n'est ni Paris, ni New York : c'est Buenos Aires. Depuis la fin des années 50, l'ensemble de la vie quotidienne des Argentins s'est imprégnée d'idées freudiennes. Mario Plotkin, docteur en histoire (Berkeley), retrace l'histoire du Mouvement et de la culture psychanalytiques de son pays, de façon à comprendre pourquoi « *quiconque, en société, dans une grande ville d'Argentine, oserait mettre en doute l'existence de l'Inconscient ou du complexe d'Œdipe se trouverait dans la même position que s'il niait la virginité de la Vierge Marie face à un synode d'évêques catholiques* » (p. 13).

Les Argentins ont une longue tradition d'admiration pour tout ce qui vient d'Europe, en particulier d'Angleterre et de France. N'ayant pas de tradition psychiatrique ni psychologique propre, ils ont adopté le freudisme sans réticence. Avant son introduction, ils se passionnaient déjà pour les rêves, l'hypnose, les questions sexuelles et la psychothérapie. Le freudisme est apparu comme la réponse « scientifique » et moderne à ces intérêts.

L'Association psychanalytique argentine (APA) a été fondée en 1942 par des immigrés et des Argentins descendants d'Européens. La carrière de Maria Langer, la seule femme du groupe des fondateurs, mérite d'être mise en avant. Née à Vienne dans une famille bourgeoise, Langer est devenue médecin et psychanalyste freudienne. En 1934, Freud a interdit aux membres de l'Association viennoise de psychanalyse (AVP) de faire partie d'une organisation illégale, en particulier le parti communiste. Il a même interdit d'analyser les membres de ces organisations. Or, Langer était inscrite au parti communiste. Face à la menace de l'AVP de rendre publique son affiliation politique, elle est partie en Espagne, où elle a exercé la médecine dans l'armée républicaine¹. Elle est allée ensuite en Argentine, où elle a troqué le militantisme politique pour le militantisme psychanalytique, et est revenue à l'engagement politique à la fin des années 60. En 1971, elle s'est trouvée à l'origine de la scission de l'APA : les dirigeants de l'Association refusant de publier dans leur revue un de ses articles sur l'articulation de la psychanalyse et de la révolution sociale, des membres ont fondé un groupe dissident, non reconnu par l'International Psychoanalytical Association (IPA). L'esprit de mai 1968 avait soufflé sur l'APA.

Plotkin analyse très en détail deux questions relatives au pouvoir : d'une part, les relations entre les psychiatres et les psychologues et, d'autre part, les rapports des psychanalystes avec le pouvoir politique.

¹ Voir Marie Langer, *From Vienna to Managua : Journey of a Psychoanalyst*, London, Free Association Books, 1989, p. 78-79, cité par Plotkin p. 266.

L'APA a été fondée par des médecins, dont quelques-uns étaient psychiatres. Pendant 40 ans, les membres ont tout fait pour que la psychanalyse ne puisse être pratiquée que par des médecins, à quelques exceptions près, en particulier leurs épouses. C'est d'ailleurs la femme d'un des fondateurs qui a introduit à l'APA la psychanalyse kleinienne, qui deviendra le courant dominant jusqu'à ce que le lacanisme le détrône dans les années 70.

Pendant des décennies, l'enseignement universitaire de la psychologie a été assuré essentiellement par des médecins membres de l'APA, qui faisaient tout pour inciter les futurs psychologues à adopter la théorie psychanalytique et à effectuer une analyse didactique chez des membres de l'APA (leurs honoraires étant « astronomiques », précise Plotkin p. 252).

La fondation par Lacan en 1964 de sa propre École, déagée de l'autorité de l'IPA, a servi de modèle aux psychologues argentins pour « s'autoriser psychanalystes » en dehors de l'IPA et de l'APA. Le freudisme et le lacanisme ont alors donné lieu à quantité d'associations, de sorte que Plotkin constate qu'« *il n'y a pas de "vraie psychanalyse" à l'aune de laquelle on puisse mesurer les autres* » (p. 22).

Jusqu'à nos jours, la psychologie scientifique a été largement ignorée ou décriée en Argentine. Plotkin n'évoque pas les critiques de philosophes ou de psychologues scientifiques à l'endroit de la psychanalyse. Seul le nom de Grünbaum apparaît dans une note infrapaginale, lorsqu'il écrit que « *le statut épistémologique de la psychanalyse est loin d'être clair* ». Les noms de Popper, d'Eysenck ou de l'Argentin Bunge² – qui ont montré que la psychanalyse est une pseudoscience – sont ignorés. C'est comme si, dans une Histoire du christianisme, on ne citait pas les noms de Voltaire, de d'Holbach ou de Renan.

L'examen des rapports des psychanalystes avec le pouvoir contredit les affirmations d'une historienne française selon lesquelles « *la psychanalyse fut partout et toujours interdite d'enseignement et de pratique par tous les pouvoirs dictatoriaux* » et que « *plusieurs représentants [de la psychanalyse] furent persécutés, exterminés, torturés à cause de leurs idées*³ ». En effet, Plotkin montre que les régimes militaires argentins ont persécuté des ouvriers, des militants politiques, des enseignants, des sociologues et des psychologues, mais très peu de psychanalystes : uniquement ceux qui étaient politiquement engagés. Bien plus, « *la diffusion massive de la psychanalyse se produisit précisément durant les années 1960 et 1970, alors que le pays était gouverné par des dictatures militaires ou des régimes démocratiques faibles qui restreignaient les libertés publiques* » (p. 353). La principale leçon qu'on retient est que la grande majorité des psychanalystes se sont retranchés derrière « la neutralité analytique » et sont res-

² Je me permets de signaler que mon ouvrage *Les Illusions de la psychanalyse* (1981) a été traduit en castillan en 1985 dans la collection *Methodos* (éd. Ariel), dirigée par le célèbre épistémologue Mario Bunge. *Le Livre noir de la psychanalyse* (2005) a été traduit en Argentine (éd. Sudamericana, Buenos Aires) deux ans après sa sortie en français et, à voir sa revue de presse, il a suscité de vives discussions dans ce pays dès 2007.

³ E. Roudinesco, *Temps Modernes*, 2004, n° 627, p. 244.

tés confinés dans leurs cabinets. Certes, on peut interpréter le freudisme comme une théorie qui conteste l'ordre social, mais force est de constater que « *le développement historique de la psychanalyse dans le monde démontre qu'elle peut être manipulée à des fins très diverses. Elle peut être intégrée à la culture dominante, ou contribuer à définir ce qui ne peut être remis en question* » (id.). En Argentine, nombreux sont les psychanalystes qui ont prôné des idées conservatrices sur la famille, la société et l'individualisme. Certains, comme Rascovsky, membre fondateur de l'APA, ont même prêté main forte aux militaires en affirmant que « *le terrorisme est une maladie* » causée par « *la crise de la famille traditionnelle* » (p. 350).

Cet ouvrage, particulièrement bien documenté, permettra au lecteur de comprendre les circonstances qui ont fait de l'Argentine, plus encore que de la France, la terre freudienne par excellence, indépendamment des régimes politiques qui s'y sont succédé.

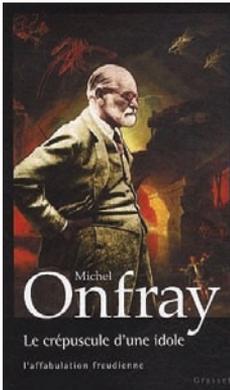
Jacques Van Rillaer

Le crépuscule d'une idole

L'affabulation freudienne

Michel Onfray

Grasset, 2010, 624 pages, 22 €



La sortie du livre de Michel Onfray (*Le crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne*) a déclenché une tempête de protestations de la part des tenants de la psychanalyse. Les accusations sont d'une rare violence. Élisabeth Roudinesco⁴, pour ne citer qu'elle, évoque un « *furieux réquisitoire* » dans lequel Michel Onfray « *réhabilite le discours de l'extrême droite française [...] avec lequel il entretient une réelle connivence* ».

Pourtant, l'ouvrage n'est pas une révélation. L'imposture freudienne est connue de longue date, établie par de nombreux historiens. Mais il est vrai que la France est un des rares pays où la psychanalyse a su préserver son image, sa place dans la société, et plus grave, dans le système de santé.

L'ouvrage de Michel Onfray « *déchire quelques cartes postales* », selon l'expression de son auteur. Freud n'a jamais adopté une démarche scientifique, sa pratique clinique a inclus la cocaïne, la balnéothérapie, l'hypnose, l'imposition des mains, l'introduction d'une sonde dans l'urètre avec une canule permettant d'injecter de l'eau froide pour calmer l'onanisme... Les « *guérisons* » les plus célèbres, relatées dans *Cinq psychanalyses* (Dora, l'homme aux rats, l'homme aux loups, le petit Hans, le président Schreber) se sont révélées des échecs savamment falsifiés pour les besoins de la cause. Loin du libérateur de la sexualité que ses thuriféraires présentent, Freud était misogyne, homophobe et phallocrate, portant en cela les idées

⁴ *L'Humanité*, 21 avril 2010. <http://humanite.fr/node/5891>

de son époque. Loin des Lumières, loin de la science, la psychanalyse relève davantage de la pensée magique.

Michel Onfray argumente, s'appuie largement sur les écrits de Freud, en particulier sa correspondance avec son ami Fliess. Et il développe également une théorie propre : si l'extension à toute l'humanité des concepts de Freud (complexe d'Œdipe, désir de la mère, souhait de la disparition du père, etc.) ne repose ni sur une analyse clinique sérieuse, ni sur une méthode scientifique quelconque, ceux-ci correspondent en tout cas parfaitement à la propre biographie de l'auteur.

Bien sûr, *Le crépuscule d'une idole* parle de Freud, de la psychanalyse de Freud, la théorie de Freud, mais aussi sa prétention à guérir. Il n'évoque pas la psychanalyse aujourd'hui. Cette dernière se trouve invalidée, non pas par l'imposture de sa genèse, par le mythe construit autour du fondateur, mais par le fait qu'elle s'est toujours refusée à toute évaluation, à tout cadre scientifique, et que les études menées sur son efficacité n'ont jamais montré mieux que l'effet de suggestion.

Enfin, et c'est d'actualité, Michel Onfray nous rappelle que Freud a toujours refusé qu'on légifère sur la pratique de la psychanalyse : l'État n'a pas à mettre le nez dans les affaires des psychanalystes. À l'époque, Freud incluait l'occultisme dans ce qui devait rester hors du champ de la réglementation.

Alors, en reprenant la formule d'Élisabeth Roudinesco, « *pourquoi tant de haine* » autour de cet ouvrage ? Force est de constater qu'au-delà des invectives, des accusations d'antisémitisme ou de collusion avec l'extrême droite, rares sont ceux qui argumentent sur le fond. Le roi semble bien nu. Et il y a une « profession » à défendre. D'où cet épais rideau de fumée visant encore une fois, comme lors de la sortie du *Livre noir de la psychanalyse*⁵, à escamoter la discussion sur le fond.

Ainsi, la même Élisabeth Roudinesco affirme « *Quand on sait que huit millions de personnes en France sont traitées par des thérapies qui dérivent de la psychanalyse, on voit bien qu'il y a dans un tel livre et dans les propos tenus par l'auteur une volonté de nuire qui ne pourra, à terme, que soulever l'indignation de tous ceux qui – psychiatres, psychanalystes, psychologues, psychothérapeutes – apportent une aide indispensable à une population saisie autant par la misère économique – les enfants en détresse, les fous, les immigrés, les pauvres – que par une souffrance psychique largement mise en évidence par tous les collectifs de spécialistes.* » En quoi le fait que 8 millions de personnes soient traitées par la psychanalyse apporte-t-il la moindre once de preuve d'efficacité ? En quoi dénoncer une imposture qui serait utilisée auprès de 8 millions de personnes serait s'en prendre à elles ?

Jean-Paul Krivine

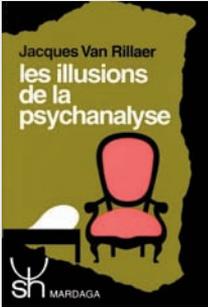
⁵ Voir « Les arguments des détracteurs du *Livre noir de la psychanalyse* » SPS n° 271, mars 2006.

Des livres à lire...

Les illusions de la psychanalyse

Jacques Van Rillaer

Éditions Mardaga, 1995, 415 pages, 35 €



Il est peu fréquent – du moins dans les pays de langue française – qu'un ex-psychoanalyste s'explique longuement sur les raisons de sa déconversion. Jacques Van Rillaer a effectué ce travail de façon lucide et minutieuse. L'auteur est Docteur en psychologie, spécialisé en psychologie clinique. Il est actuellement Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Louvain et Chargé de cours extraordinaire aux Facultés universitaires St-Louis (Bruxelles). Il connaît la psychanalyse « de l'intérieur » : il s'est soumis aux rites d'initiation (l'analyse didactique, les séminaires, etc.), il a patiemment étudié la théorie psychanalytique, a pratiqué la méthode inventée par Freud, et défendu sa thèse de doctorat sur « l'agressivité dans l'expérience freudienne » ; membre pendant plus de dix ans de l'Ecole belge de Psychanalyse, il sait comment raisonnent effectivement les psychoanalystes lorsqu'ils écoutent un patient en ne disant mot, et comment les psychoanalystes s'expriment entre collègues dans les séminaires spécialisés. Sa critique porte sur les fondements mêmes de la méthode freudienne : la technique des associations libres, les règles de l'interprétation, les bases de la théorie, les principes de la thérapie. L'ensemble du livre se situe résolument au niveau du débat scientifique, avec ses exigences de clarté, d'objectivité et de contrôle empirique. La thèse générale de l'ouvrage est celle de bon nombre de psychologues qui ont soigneusement examiné le problème de l'originalité de la psychanalyse : les énoncés les plus intéressants contenus dans l'œuvre de Freud sont généralement repris à des prédécesseurs (philosophes, médecins, psychologues), tandis que les énoncés typiquement psychanalytiques ne résistent que rarement à un examen scientifique. La démonstration se fait ici à partir des publications que les psychoanalystes contemporains considèrent eux-mêmes comme les plus représentatives de leur façon de faire et de penser.

Extrait de la présentation de l'éditeur.

Le livre noir de la psychanalyse

Vivre, penser et aller mieux sans Freud

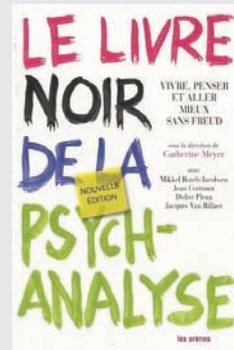
Sous la direction de Catherine Meyer

avec Mikkel Borch-Jacobsen, Jean Cottraux, Didier Pleux, Jacques Van Rillaer

Éditions Les Arènes, 2010 (pour la seconde édition), 538 pages, 35 €

La France est – avec l'Argentine – le pays le plus freudien du monde. À l'étranger, la psychanalyse est devenue marginale. Quarante auteurs parmi les meilleurs spécialistes du monde ouvrent un débat nécessaire. Pourquoi refuser en France le bilan critique que tant d'autres nations ont dressé avant nous ? *Le livre noir de la psychanalyse* dresse le bilan d'un siècle de freudisme.

Présentation de l'éditeur.



<p>afis SCIENCE N° 283 octobre 2008 Trimestriel, 5 € <i>... et pseudo-sciences</i> Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique</p> <p>Alimentation et santé : mythes, peurs et réalités</p> <p>Aspartame, oméga 3 radicaux libres animaux clonés</p> <p>Eaux minérales Lait et calcium</p> <p>Végétariens végétaliens aliments Bio</p> <p>Cancer</p> <p>Y'a-t-il une différence entre secte et religion ? L'incident du Tricastin</p>	<p>afis SCIENCE N° 284 janvier 2009 Trimestriel, 5 € <i>... et pseudo-sciences</i> Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique</p> <p>Les mécanismes de la croyance et du paranormal</p> <p>Quand l'industrie du tabac cache la vérité scientifique</p> <p>Science, pseudo-sciences et crise financière Homéopathie et vaccin : la comparaison est une tromperie</p>	<p>afis SCIENCE N° 285 avril - juin 2009 Trimestriel, 5 € <i>... et pseudo-sciences</i> Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique</p> <p>Ondes électromagnétiques : mythes, peurs et réalités</p> <p>Éléphant-ordinateur Autisme et électromagnétisme Vies Tiques TET Toujours Mystère électromagnétique 210</p> <p>Quand l'industrie du tabac cache la vérité scientifique ? Électromagnétisme, virus pathogène et fausses cures Ondes et croyances paranoïaques</p> <p>Faux souvenirs : les ravages des "thérapies de la mémoire"</p>
<p>afis SCIENCE N° 286 Trimestriel, 5 € juillet - septembre 2009 <i>... et pseudo-sciences</i> Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique</p> <p>Rayons UV : un rayonnement électromagnétique aux dangers avérés</p> <p>Mémoire de l'eau : quand un prix Nobel s'égare</p> <p>Faibles doses, cancers environnementaux : du bon usage de l'épidémiologie</p> <p>Autisme : quand la connaissance remplace les idées reçues</p> <p>Tests génétiques, quelle utilité en santé ?</p> <p>Superstitions et rationalité : autour du Rasoir d'Occam</p> <p>Coton OGM, cause de suicides d'agriculteurs en Inde : vérité ou rumeur ?</p> <p>Y'a-t-il vraiment un mystère des Stradivarius ?</p> <p>L'affaire Lyssenko, ou la pseudo-science au pouvoir</p>	<p>afis SCIENCE N° 287 Hors-série, 5 € juillet 2009 <i>... et pseudo-sciences</i> Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique</p> <p>ASTROLOGIE</p> <p>Ça ne marche pas, ça n'a jamais marché</p> <p>Planètes, étoiles, distances... rien ne colle !</p> <p>Pourquoi se reconnaît-on dans n'importe quel horoscope ?</p> <p>Définitivement rejetée par les Lumières et par la science</p> <p>Un jury de Sorbonne se ridiculise en validant un plaidoyer en faveur de l'astrologie</p> <p>Une fâcheuse accoutumance dans notre société</p> <p>Les bonnes raisons de ne pas croire et de la démythifier</p>	<p>afis SCIENCE N° 288 Trimestriel, 5 € octobre - décembre 2009 <i>... et pseudo-sciences</i> Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique</p> <p>Année Darwin</p> <p>La théorie de l'évolution dérange toujours</p> <p>H1N1 : médialisation et santé publique Ne pas confondre ADN et destin Le mythe du triangle des Bermudes Giordano Bruno, scientifique ou philosophe ? Défendre le service public de l'expertise scientifique</p>
<p>afis SCIENCE N° 289 Trimestriel, 5 € janvier - mars 2010 <i>... et pseudo-sciences</i> Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique</p> <p>Vaccins : peurs, mythes et réalités</p> <p>La connaissance contre les rumeurs alarmistes</p> <p>Les « rombos miracles » qui n'en sont pas</p> <p>Quotient intellectuel, intelligence</p> <p>Composants génétique et environnementale</p> <p>La surmortalité des abeilles</p> <p>Altérations du 11 septembre : traditionalisme et débats comparatistes</p> <p>Homéopathie Comment des médicaments peuvent-ils « justifier » la pratique ?</p>	<p>afis SCIENCE N° 290 Trimestriel, 5 € avril - juin 2010 <i>... et pseudo-sciences</i> Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique</p> <p>La « communication facilitée »</p> <p>Atteinte à la dignité des personnes handicapées : cette farce cruelle doit cesser !</p> <p>La mode du « bio »</p> <p>Est-elle vraiment fondée ?</p> <p>Les critiques contre la science</p> <p>OGM, ondes électromagnétiques : l'expertise publique bafouée</p> <p>Les dangers du principe de précaution</p>	<p>afis SCIENCE N° 291 Trimestriel, 5 € juillet-septembre 2010 <i>... et pseudo-sciences</i> Revue de l'Association Française pour l'Information Scientifique</p> <p>Dossier</p> <p>Le réchauffement climatique : les éléments de la controverse</p> <p>Le inquiétant principe de précaution</p> <p>Peut-on sentir que l'on est observé ?</p> <p>Le « folle douce » : une thérapie burlesque</p> <p>Zone extrême Jusqu'où peut aller l'obéissance aveugle ?</p> <p>l'astrologie Le point de vue d'un astronome professionnel</p>

Commandez les anciens numéros de Science et pseudo-sciences sur notre site Internet

Sommaires des derniers numéros

- 263.** La formation aux sciences - Autopsie d'une étude.
- 264.** Choix raisonnés et principe de précaution - L'homéopathie en questions.
- 265.** Des pseudo-sciences dans l'histoire - La lévitation sur Internet.
- 266.** Ondes et champs réalité et divagations - Êtes-vous un(e) bright ?
- 267.** Lignon en échec contre Charpak et Broch - Psychanalyse et évaluation.
- 268.** Une nouvelle croisade du créationnisme (dossier) - La Lune est au jardin.
- 269.** Économie, science ou pseudo-science - Fritz Haber, un chimiste à double visage - *Le Livre noir de la psychanalyse* - Homéopathie : une étude décisive.
- 270.** Peste aviaire, faut-il céder à la psychose ? Riz doré, un projet emblématique. Théorie de l'évolution, dernières nouvelles de l'Intelligent Design.
- 271.** L'affaire Hwang, plus dure sera la chute. Tabacologie et psychanalyse. Les arguments des détracteurs du Livre noir de la psychanalyse.
- 272.** De nouvelles planètes narguent les astrologues - Douze questions sur les OGM - Se soigner avec l'ostéopathie ?
- 273.** Les « Fleurs de Bach » - Groupes sanguins, psychologie et alimentation - Enfants et adolescents : le rapport de l'INSERM.
- 274.** Dossier homéopathie (médecine vétérinaire, statut juridique des médicaments), La « biologie totale », *Science & Vie* envahie par le paranormal.
- 275.** Pseudo-médecines : pourquoi un tel succès ? - Les OGM, le bien et le mal - La philosophie derrière les pseudo-sciences.
- 276.** Que penser de l'agriculture et des aliments Bio ? - La philosophie derrière les pseudo-sciences - La revue *Sciences et Avenir* et les médecines parallèles.
- 277.** La communication facilitée : un spiritisme new-age qui ne fait pas sourire - Géobiologie : le succès d'ondes imaginaires - La biologie totale une patamédecine bientôt à la mode ?
- 278.** Numérologie, nombre d'or, loto, recrutement, statistiques... Peut-on tout faire dire aux nombres ?
- Hors série.** OGM : menace, fléau ou source de progrès ?
- 279.** 11 septembre, les thèses du complot face à la science - QPM, la machine miraculeuse qui a trompé de grands médias - Science, expérience et raison.
- 280.** Changement climatique : l'étendue du consensus - Est-il rationnel de croire aux visites d'extra-terrestres - Oscar, la mascotte du paranormal.
- 281.** Création, évolution et enseignement - Religions : avons-nous besoin d'illusions ? Homéopathie : les laboratoires Boiron manipulent les études scientifiques - Expertise et décision politique : l'affaire MON810.
- 282.** La difficile mesure de l'effet thérapeutique - Homéopathie : la différence entre Hahnemann et Darwin - Raisonement probabiliste et vie martienne - Psychogénéalogie : entre numérologie, fantômes et psychanalyse - Wifi et téléphones mobiles : panique ondulatoire dans les médias - Science contrôlée ou science parallèle : un nouveau phénomène de société - L'évolution historique de la pensée scientifique.
- 283.** Dossier Alimentation et santé - L'incident du Tricastin - Peut-on établir une différence objective entre sectes et religions ?
- 284.** Dossier « Les mécanismes de la croyance au paranormal » - Science, pseudo-sciences et finance - Quand l'industrie du tabac cache la vérité scientifique.
- 285.** Dossier « Ondes et champs électromagnétiques » - Faux souvenirs et thérapies de la mémoire retrouvée.
- 286.** Le rôle de l'épidémiologie dans la controverse « environnement et cancer » - Les rayonnements ultraviolets - Les tests génétiques : quelle utilité en santé ? - L'autisme : un pas de plus vers sa connaissance - Mémoire de l'eau et biologie numérique : quelques questions au Pr. Luc Montagnier - L'introduction du coton BT et le suicide des agriculteurs en Inde Vérité ou rumeur ? Le mystère des Stradivarius - L'affaire Lyssenko, ou la pseudo-science au pouvoir.
- 287.** Hors-série. L'astrologie, ça ne marche pas, ça n'a jamais marché... L'astrologie à travers l'histoire - L'astrologie face aux connaissances scientifiques - L'astrologie dans la société.
- 288.** La légende du triangle des Bermudes - Giordano Bruno, philosophe ou scientifique ? - Voyage au pays de l'expertise - Antennes-relais : le sensationnel contre l'information - L'année Darwin.
- 289.** Dossier : Vaccination : peurs, rumeurs et réalité - Quotient intellectuel, intelligence et génétique - Médecins homéopathes : le syndrome du Dr. House - La surmortalité des abeilles : alerte rouge pour la pollinisation et l'agriculture.
- 290.** Dossier : Les critiques contre la science - La « communication facilitée » de nouveau à l'œuvre - Dix questions sur l'agriculture biologique - Le principe de précaution : un principe contre-productif - OGM : Une science parallèle pour servir des objectifs politiques.
- 291.** Dossier. Le réchauffement climatique : les éléments de la controverse - Astrologie : Le point de vue d'un astronome professionnel - La « folie douce » : une thérapie burlesque !
- 292.** Le naturel n'est pas forcément bon, le bon n'est pas forcément naturel - Homéopathie : sinistre farce en Afrique - Charabia pseudo-scientifique pour des bracelets sans effet - Saccage des vignes OGM de l'INRA : obscurantisme et pseudo-sciences - « Vache folle » : bilan d'une crise médiatique et sanitaire.

Abonnement, adhésion et commandes

Adhésion à l'AFIS (Association Française pour l'Information Scientifique)

Cotisation pour l'année21 €

Abonnement à la revue *Science et pseudo-sciences* (SPS)

France. Un an : 5 numéros25 €

France. Deux ans : 10 numéros50 €

Étranger. Un an : 5 numéros30 €

Étranger. Deux ans : 10 numéros60 €

Sous-total abonnement et cotisation :€

Abonnés, faites des cadeaux à demi-tarif !

J'offreabonnements à 5 numéros, à 12,5 € chacun

J'offreabonnements à 10 numéros, à 25 € chacun

Destinataires du ou des cadeaux :

Nom : Prénom :

Adresse complète :

Nom : Prénom :

Adresse complète :

(début de l'abonnement au prochain numéro).

Commande d'anciens numéros (indiquez les numéros)

4,5 € (du n°246 au n°275) :

5 € (à partir du n°276 et hors-série) :

Sous-total cadeaux et anciens numéros :€

Total :€

Nom : Prénom :

Adresse complète :

Mail : Profession :

Chèque à l'ordre de l'AFIS (uniquement en France) ou virement IBAN : FR 65 2004 100001 2100000P020 50. BIC : PSSTFRPPPAR. N° de compte : 20041 / 00001 / 2100000P020

AFIS, 14 rue de l'École Polytechnique, 75005 PARIS
service.abonnement@pseudo-sciences.org

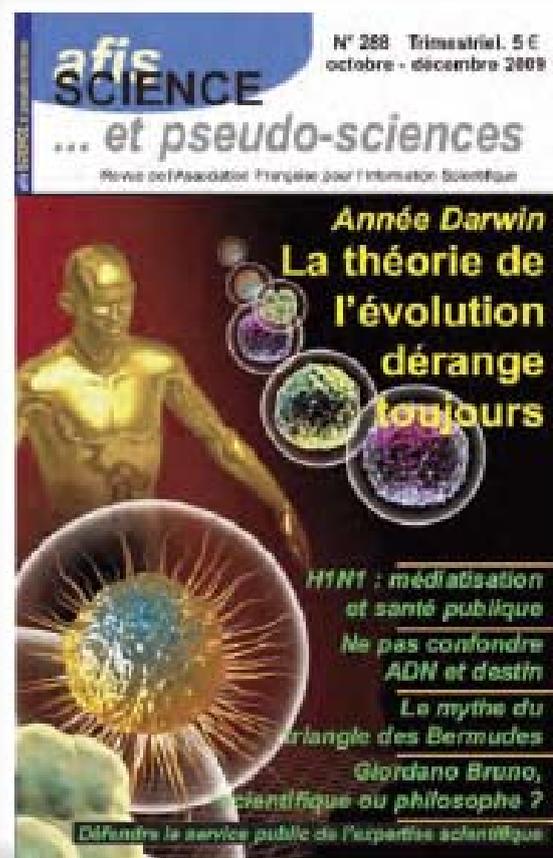
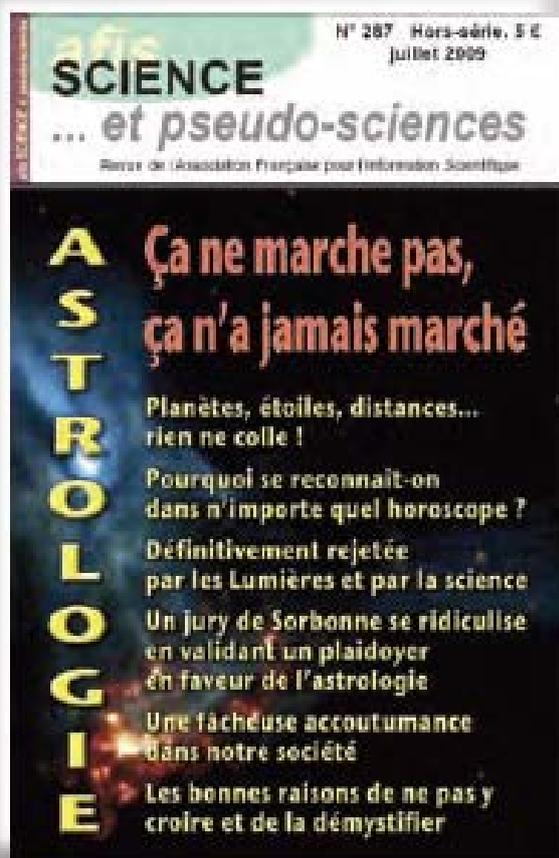
L'Association Française pour l'Information Scientifique (créée en 1968) se donne pour but de promouvoir la science contre ceux qui nient ses valeurs culturelles, la détournent vers des oeuvres maléfiques ou encore usent de son nom pour couvrir des entreprises charlatanesques. La science ne peut résoudre à elle seule les problèmes qui se posent à l'humanité, mais on ne peut les résoudre sans faire appel à la méthode scientifique. Les citoyens doivent être informés des progrès scientifiques et techniques et des questions qu'ils soulèvent, dans une forme accessible à tous et sans tenir compte de la pression des intérêts privés. Ils doivent être mis en garde contre les fausses sciences et ceux qui dans les médias leur prêtent la main par intérêt personnel ou mercantile.

Au travers de sa revue *Science et pseudo-sciences*, elle veut :

- retenir dans l'actualité scientifique et technique un certain nombre de faits pour en considérer d'abord la signification humaine ;
- diffuser une information scientifique constituée de nouvelles d'actualité dans toutes les branches de la recherche, dans un langage accessible à tous ;
- dénoncer sans réserve les marchands de fausses ou de pseudo-sciences (astrologie, soucoupes volantes, sectes, « paranormal », médecines fantaisistes) et les charlatans maléfiques pourvoyeurs de l'irrationnel ;
- défendre l'esprit scientifique contre la menace d'un nouvel obscurantisme.

Elle se veut indépendante des groupes de pression afin d'éviter toute concession au sensationnalisme, à la désinformation et à la complaisance pour l'irrationnel.

Anciens numéros disponibles sur commande
(voir la liste sur <http://www.pseudo-sciences.org/>)



SCIENCE... *et pseudo-sciences*

Sommaire

Psychanalyse : les dessous du divan

Éditorial	1
Le déclin d'une illusion	3
Analyses psychologiques et psychanalyses : un capharnaüm (<i>Jacques Van Rillaer</i>)	4
La chute de la Maison Freud (<i>Jacques Bénesteau</i>)	13
Des prétentions scientifiques infondées	20
La parapsychologie freudienne (<i>Michel Onfray</i>)	21
Le dualisme méthodologique peut-il sauver la psychanalyse ? (<i>Jean Bricmont</i>)	30
Darwin, Freud et l'évolution (<i>Pascal Piaq</i>)	36
Développement cognitif : interactions génétiques et psychosociales (<i>Franck Ramus</i>)	50
La neuropsychanalyse, un « faux nez » pour la psychanalyse ? (<i>Laurent Vercueil</i>)	58
Amnésie infantile ou fariboles freudiennes ? (<i>René Pommier</i>)	66
Les prétentions thérapeutiques : une imposture entre occultisme et suggestion	74
Psychanalyse et addictions (<i>Gilbert Lagrue</i>)	75
Une autre invention psychanalytique : les personnalités multiples (<i>Brigitte Axelrad</i>)	80
Quelques thérapies folkloriques d'inspiration psychanalytique (<i>Nicolas Gauvrit</i>)	87
Comment Lacan psychanalysait (<i>Jacques Van Rillaer</i>)	96
Psychanalyse et évaluation	107
Une place injustifiée dans la société	111
La psychanalyse et les médias (<i>Jean-Louis Roca</i>)	112
Le pouvoir (pas le moins du monde occulte) des psychanalystes (<i>Esteve Freixa i Baqué</i>)	120
De profundis (<i>Nadine de Vos</i>)	133
Une supercherie du 20 ^e siècle (<i>Aldous Huxley</i>)	135
Livres	137

L 16571 -293 H- F: 5,00 € -RD

